



Contraintes et variation en sarde et ailleurs

Lucia Molinu

► To cite this version:

Lucia Molinu. Contraintes et variation en sarde et ailleurs. Linguistique. Université Côte d'Azur, 2021. tel-03348417

HAL Id: tel-03348417

<https://hal.science/tel-03348417>

Submitted on 18 Sep 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Contraintes et variation en sarde et ailleurs

Mémoire accompagnant la demande de
Habilitation à Diriger des Recherches

présenté par

Lucia Molinu

Université Côte d'Azur
le 28 juin 2021

Membres du jury :

Joaquim Brandão de Carvalho

Elisabetta Carpitelli

Guido Mensching

Michèle Oliviéri

Diana Passino

Fernando Sánchez Miret

AVANT-PROPOS

Quand je suis arrivée en France, en 1992, je ne devais rester qu'un an et me voici, 29 ans après, m'apprêtant à soutenir mon HDR et, en outre, en pleine COVID (même si je préfère dire en plein COVID). La vie est vraiment imprévisible...

Mais malgré cette période troublante et déconcertante, j'ai eu enfin la possibilité / le temps de parcourir mon travail et de remettre mes idées en place pour rédiger ce mémoire de synthèse.

J'ai aussi et surtout pu compter sur la disponibilité et l'attention de Joaquim Brandão de Carvalho, Elisabetta Carpitelli, Guido Mensching, Michèle Oliviéri, Diana Passino et Fernando Sánchez Miret qui m'ont fait l'honneur d'accepter de faire partie du jury de mon HDR. Je mesure la chance que j'ai eue de pouvoir les réunir et je les remercie du fond du cœur.

Je tiens à remercier tout particulièrement Michèle Oliviéri que je connais depuis longtemps et qui m'a soutenue, encouragée bien au-delà de son rôle de garante et qui, la première, a lu ce mémoire et m'a donné d'excellents conseils.

Au cours de ces années, mon chemin s'est construit grâce à de nombreuses rencontres et interactions avec tout d'abord mes maîtres Michel Contini, Franco Fanciullo, Romano Lazzeroni, et d'excellents collègues et amis. Les remarques et les conseils de ces derniers m'ont ouvert l'esprit et ont éveillé ma curiosité. Certains, comme Jean-Philippe Dalbera ou Romano Lazzeroni, ne sont plus là physiquement, mais ils continuent d'exister à travers leurs écrits remarquables.

Toute ma reconnaissance va également aux membres de l'équipe Dialectologie et Linguistique formelle du laboratoire Bases, Corpus et Langage (BCL) : Xavier Barillot, Guylaine Brun-Trigaud, Sylvain Casagrande, Philippe Del Giudice, Richard Faure, Pierre-Aurélien Georges, Bohdana Librova, Michèle Oliviéri, Katerina Palasis, Diana Passino, Diego Pescarini, Olivier Rizzolo, pour les discussions toujours fructueuses que nous avons eues lors de nos séminaires d'équipe.

Un merci spécial est destiné à Guylaine avec qui je suis liée par une collaboration de longue date et une solide amitié.

Je ne peux pas oublier de remercier également mes collègues de Toulouse : Injoo Choi-Jonin, Anne Dagnac, Jean-Louis Fossat, Marc Plénat, Lidia Rabassa, Michel Roché, Magali Rouquier, Patrick Sauzet, Jean Sibille et, au-delà des frontières, tout particulièrement Simone Pisano et Rosangela Lai pour leurs conseils et encouragements.

Mes pensées vont également à mes étudiants qui m'ont écoutée avec patience lors de mes cours.

Dulcis in fundo, merci à Franck et à Nicola pour leur amour infini, inconditionnel et indéfectible.

Avertissement

Les renvois à mes travaux ont le format suivant :

[A] : indique qu'il s'agit d'un article

[C] : indique qu'il s'agit d'une communication

[M] : indique qu'il s'agit du mémoire de Master

[T] : indique qu'il s'agit de la thèse

Les autres références bibliographiques, comme d'ordinaire, se trouvent détaillées en fin d'ouvrage.

INTRODUCTION

1. Parcours universitaire

J'ai fait mes études universitaires en Italie à l'Université de Pise où j'ai obtenu, en 1989, une « Laurea » en Lettres Classiques avec un mémoire (*tesi di laurea*) sur *La morfologia verbale del buddusoino (varietà logudorese di Buddusò)* sous la direction de Romano Lazzeroni et Franco Fanciullo.

Ma formation dialectologique m'a toujours amenée à porter une grande attention aux données, dès mes études à Pise, avec mon mémoire sur la morphologie verbale et mon premier article sur les aboutissements phono-syntaxiques dans le parler sarde de Buddusò (1992[A]), qui annoncent le noyau de mes recherches ultérieures. L'article comporte en particulier une description détaillée des alternances en *sandhi* externe des consonnes initiales et finales. Comme les titres de la plupart des articles le montrent, je suis fascinée par les phénomènes linguistiques. Ma démarche s'effectue en deux temps : tout d'abord j'essaie de décrire le phénomène le plus précisément possible et ensuite je tente de l'expliquer en mettant à l'épreuve la théorie pour vérifier si elle peut rendre compte de ces données linguistiques.

Mon intérêt pour la phonologie, et la morphologie, et ma passion pour le sarde m'ont conduite en 1992, à Grenoble, à l'Université Stendhal – Grenoble 3, pour m'inscrire en DEA sous la direction de Michel Contini et suivre ses cours de phonétique, de phonologie, de dialectologie et surtout de géolinguistique. C'est grâce à son enseignement que j'ai approfondi mes connaissances sur l'approche phonologique de Jakobson (Jakobson, Fant & Halle 1952), que j'ai commencé à travailler sur les atlas, que j'ai acquis les bases méthodologiques pour mener à bien une enquête dialectale selon un protocole bien précis ; surtout c'est grâce à son enseignement que j'ai saisi l'importance et les enjeux de la géolinguistique.

Toujours à Grenoble, les cours de Denis Creissels sur la phonologie auto-segmentale (Goldsmith 1976, 1990) m'ont ouvert un autre horizon : j'ai découvert que je pouvais rendre compte de toute une série de phénomènes concernant le sarde, notamment le *Raddoppiamento Fonosintattico*, à partir d'une représentation phonologique pluridimensionnelle et cela m'a donné l'idée de travailler sur la structure syllabique en sarde. Cela me permettait de conjuguer trois passions : le sarde, l'étude de la variation diatopique et la phonologie. J'ai donc préparé, sous la direction de Michel Contini, une thèse de Doctorat en linguistique, *La syllabe en sarde*, que j'ai soutenue en novembre 1998.

En septembre 1999, j'ai été nommée sur un poste de maître de conférences en linguistique française et romane à l'Université de Toulouse II-Le Mirail au sein du département de Lettres modernes, Théâtre et Occitan. J'ai mené mes activités de recherche tout d'abord à Toulouse au sein de l'« Équipe de Recherche en Syntaxe et Sémantique » (ERSS - UMR 5610) et depuis 2009 à Nice dans le laboratoire « Bases, Corpus, Langage » (BCL - UMR 7320) où j'ai intégré l'équipe de Dialectologie et

Linguistique formelle (D&L). J'explore essentiellement les relations entre d'un côté la variation diatopique et diachronique et la phonologie-morphologie de l'autre, aussi bien en sarde (en tant que système à grande variation dialectale) que dans d'autres variétés romanes (franco-provençal, occitan, italien et dialectes italo-romans).

En effet, au cours des dernières décennies, les études micro-comparatives ont apporté une grande contribution à la linguistique théorique, permettant aux chercheurs non seulement de tester leurs hypothèses concernant les structures et les propriétés des langues sur une base empirique beaucoup plus large, mais aussi de mieux les affiner. Des langues apparentées très étroitement comme le sont notamment les dialectes, offrent un banc d'essai précieux pour l'identification des principes de la grammaire et donnent la possibilité d'obtenir une image plus précise du fonctionnement des mécanismes internes de la variation.

Dans cette optique, j'ai travaillé sur les relations entre structure syllabique et structure des segments (sous-spécification, licenciement segmental et prosodique, *government & binding*). Cela m'a permis d'analyser en sarde, la métathèse de /r/, l'allophonie de /s/ et /ʀ/, la nasalisation, la débuccalisation de /f/ et /k/ et de réfléchir plus globalement à l'étude variationnelle de la structure syllabique en sarde. J'ai élargi ce type d'analyse également à d'autres variétés romanes : le franco-provençal, l'occitan, le français et plus généralement les parlers italo-romans.

La réflexion autour de la variation diachronique telle qu'elle se manifeste dans l'espace (un principe qui est au cœur des recherches menées dans l'équipe niçoise) et ses conséquences sur l'organisation de la phonologie et de la morphologie m'a permis, pour le sarde, de comprendre l'occurrence de certaines réalisations inattendues de /l/ intervocalique, de repérer les déclencheurs du changement des infinitifs arhizotoniques, de décrire et de justifier l'extension analogique de la désinence de 2^e personne du pluriel et de rendre compte des aboutissements des labio-vélaires.

Mon intérêt pour la dialectologie m'a conduit à collaborer à l'Atlas Linguistique Roman (ALiR) dans le domaine lexical (les désignations romanes de la *fouine* et de *scier*), ainsi qu'au *Thesaurus Occitan* (THESOC) développé à Nice. D'autre part, j'ai également produit, en collaboration avec Franck Floricic, une synthèse originale sur l'histoire des enquêtes linguistiques et des classifications dialectales en sarde, dans le cadre du *Manuale di linguistica sarda*.

Depuis mon arrivée au Laboratoire BCL, mon intérêt pour les relations entre phonologie et morphologie s'est accru, ce qui a donné lieu, pour le sarde, à des études sur l'adaptation des emprunts, sur la formation des hypocoristiques et, dernièrement, sur l'évolution du passé simple et sur la morphologie des vocatifs. Mais cet angle de recherche dépasse désormais le cadre du sarde pour inclure la comparaison avec d'autres langues romanes, comme dans le cas des impératifs monosyllabiques dans les langues romanes, des réalisations du morphème de pluriel -/s/, des

conditionnements phonologiques et morphologiques en morphologie et de l'adaptation morphophonologique des emprunts en asturien.

Dans le cadre de mes activités de recherche j'ai également organisé des colloques internationaux et des journées d'études et j'ai collaboré à la direction d'un numéro de revue (cf. Molinu et Rabassa 2004) et d'un livre (cf. Del Puente *et alii* 2020). Je participe à des projets nationaux et internationaux et je suis membre de différents réseaux nationaux et internationaux comme l'ALiR et le programme intensif européen Socratès (notamment le groupe de recherche *dia* à Gand). J'ai également donné des cours et des conférences pour promouvoir la vulgarisation scientifique de la linguistique sarde (Pise), de la linguistique romane et de la dialectologie française (Université du temps libre à Toulouse) et italienne (Albi).

Grâce à mon statut d'enseignant-chercheur, j'ai le plaisir de mettre le fruit de mes recherches au service de mon enseignement. Cela me permet d'initier les étudiants en L3 à la problématique de la variation linguistique et de ses limites en comparant des systèmes linguistiques différents. Dans cette optique, j'ai proposé, au cours des années et selon mes intérêts de recherche, des approches théoriques différentes autour de la notion de contrainte (Théorie de l'Optimalité et Théorie des Contraintes et des Stratégies de Réparation). La même démarche a caractérisé mon approche de l'enseignement de la linguistique diachronique, notamment la « phonétique historique ». En effet, je me suis attachée à montrer que le changement linguistique est un changement de règles et de contraintes sur la structure syllabique et prosodique en m'efforçant de donner un nouveau regard sur l'ancien français qui est souvent conçu comme « langue à concours » et non pas comme un diasystème, une langue comme les autres et parmi d'autres.

En Occitan (L3), l'initiation à la recherche dans mes cours de morphologie flexionnelle s'appuie sur des données dialectales cartographiées dans les atlas, de sorte que les étudiants appréhendent l'organisation des paradigmes verbaux ou analysent la réalisation de la marque de pluriel à travers la variation dans l'espace, tout en enrichissant leur réflexion grâce à la confrontation de modèles théoriques différents.

Les cours de dialectologie en Master ont porté ou portent sur la problématique du recueil et du traitement des données dialectales, surtout lorsque cette masse de données concerne l'ensemble de l'espace roman. Dans le cours de géolinguistique, je montre aux étudiants les critères qui sont à la base de la constitution de l'Atlas Linguistique Roman (ALiR) et je les initie à la recherche onomasiologique à travers l'étude, dans l'espace roman, d'une notion, d'un objet, d'un animal, d'une plante, etc.

J'ai eu également la possibilité d'accompagner et suivre les réflexions d'un certain nombre d'étudiants autour de ces thématiques, en dirigeant leurs travaux de Master.

Mon parcours de recherche se caractérise par une mise en relation étroite entre recueil et description des données d'un côté et réflexion théorique de l'autre. Tout comme Rice (2006: 262), moi aussi je suis persuadée que :

« [...] formal linguistic theory is important to a grammar. A formal theory, like any theory, allows one to discover things about a language and to express insights into that language; its goal is not, and never has been, to provide a framework for a description of a language. **Theory and description are involved in a complex interplay, a give-and-take: the theory leads us to investigate topics we might not look at otherwise, the description makes demands on the theory to examine and account for phenomena that it has not previously encountered.** In this interchange between formal theory and grammar, formal theory has an important role in guiding content and analysis, in contributing to basic linguistic theory, and in framing and deepening analyses, but it does not frame the presentation. **The theory informs and shapes, but does not control.** »

2. Structuration du mémoire

Le premier chapitre de ce mémoire est consacré à une synthèse des travaux qui conjuguent la dialectologie et la phonologie plurilinéaire à l'intérieur d'un cadre théorique qui fait appel à des contraintes et des règles (Théorie des Contraintes et des Stratégies de Réparation (Paradis 1988) et Calabrese (2005)). Le choix de ces modèles m'a permis de mieux rendre compte de la paramétrisation fine qui caractérise la microvariation, d'abord dans mon domaine de recherche privilégié, le sarde, et ensuite dans d'autres variétés de l'espace roman.

Le deuxième chapitre porte sur des études consacrées plus particulièrement à la dialectologie et notamment à la géographie linguistique. Le travail de délimitation de l'espace dialectal s'accompagne de réflexions sur le choix des critères à adopter et sur les difficultés que chaque dialectologue rencontre lorsqu'il est confronté à la fragmentation du continuum linguistique. Un volet de ce chapitre est réservé au rôle que les atlas, qu'ils soient de première ou deuxième génération, et des outils tels que le THESOC ont à jouer dans la « géo-phonologie » d'un côté, et dans les analyses sur la motivation lexicale de l'autre.

Enfin, le dernier chapitre est construit autour de la morphologie, mon premier amour de jeunesse et à laquelle je reviens avec de plus en plus de régularité et d'intérêt. On y trouvera des considérations autour de la notion d'allomorphie qui ont évolué au cours des années et qui constituent un point de départ pour de nouvelles recherches, notamment dans le domaine de la morphologie verbale.

CHAPITRE 1

1. Le sarde

Si avec Bolognesi (1998), nous avons été les premiers à nous intéresser à la structure prosodique du sarde dans un cadre générativiste – avec tous les problèmes que cela implique – je m’inscris tout naturellement dans une longue tradition d’étude sur cette langue. Pourquoi le sarde ? Pour le plaisir de découvrir mes propres racines et d’étudier cette langue avec une attention ravie, qui remonte déjà à mon premier article de 1992, sur les alternances phono-syntaxiques dans le dialecte de Buddusò.

Le sarde est une langue romane minoritaire parlée en Sardaigne. Depuis 1999, il est légalement reconnu et protégé par la République Italienne (Loi 482/1999), comme les autres minorités linguistiques parlées en Italie (cf. Lai 2018).

Souvent décrit comme archaïque à cause de l’isolement insulaire précoce, il partage, en revanche, certains traits linguistiques avec à la fois la Romania occidentale et la Romania orientale. Il se caractérise également souvent par une grande originalité dans les solutions apportées dans le passage du latin au roman (cf. Bolognesi 2001, Lőrinczi 2000, 2007).

Ainsi, en ne considérant que l’aspect morphophonologique, on voit que le sarde partage avec l’ibéro-roman la conservation du /s/ final pour marquer le pluriel et certaines personnes de la conjugaison verbale (espagnol /'kabra/ - /'kabras/, sarde /'kraba/ - /'krabas/ vs italien /'kapra/ - /'kapre/ « chèvre, chèvres »).

D’autre part, on trouve en sarde, comme dans certaines variétés italo-romanes, la lénition des obstruantes en phonétique syntaxique (sarde ['bɔɛ] / [su 'vɔɛ] « boeuf, le boeuf », napolitain ['barka] / [la 'varka] « barque, la barque ») et le *Raddoppiamento Fonosintattico* (RF) (sarde ['tiɛ] / [a 't:ɛ] « toi, à toi », abruzzien ['f:ɔrtə] / ['c:u 'f:ɔrtə] « fort, plus fort », napolitain [ka'fe] [o k:a'fe] « café, le café », cf. Loporcaro 1997a : 47, Fanciullo 2001 : 350, 355, 378).

En ce qui concerne la résistance à la palatalisation des vélaires devant /e/ et /i/ (trait « archaïque » partagé avec le dalmate végliote: dalmate *kaira*, sarde /'kɛra/ « cire »), ce phénomène ne touche que les parlers du centre et du nord de la Sardaigne. En effet, les dialectes méridionaux connaissent la palatalisation des vélaires devant les voyelles antérieures: /'kɛlu/ vs /'tʃɛlu/ « ciel » (cf. Viridis 2003 : 5). En revanche, les labiovélares latines QW et GW ont abouti à /b/ dans les dialectes du nord (trait en partie partagé par le roumain : AQUA > *apa* « eau », LINGUA > *limba*) mais sont restées inchangées dans les dialectes du sud: ['ab:a] vs. ['akwa] « eau »; ['limba] vs. ['lingwa] « langue » (cf. Bolognesi 2001: 31 et ss.).

Les chercheurs qui ont étudié le sarde sont tous d’accord sur un point : il s’agit d’une langue où il y a une grande variation diatopique (cf. Molinu & Floricic 2017[A]) dont la carte de Viridis (1988 : 908) donne une image très détaillée (cf. carte n. 1).

I dialetti e i sub-dialetti del sardo



Carte n.1 (Virdis 1988 : 908)

Virdis identifie trois grands domaines traditionnellement définis comme *campidanese*, *logudorese* et *nuorese*, et montre qu'il existe un lien plus étroit entre *logudorese* et *nuorese*. Les trois aires sont classées hiérarchiquement selon l'axe conservation / innovation : l'aire de Nuoro est considérée comme la plus archaïque ; le *campidanese*, au contraire, est la variété la plus innovante. À ces trois aires, il faut ajouter une aire de transition, c'est-à-dire l'aire *arborense* avec une surface relativement petite où se croisent de nombreuses isoglosses et qui est marquée par des conflits structurels sur les plans

diachronique et synchronique (co-présence d'une consonne palatale et conservation des occlusives vélaires devant voyelle antérieure).

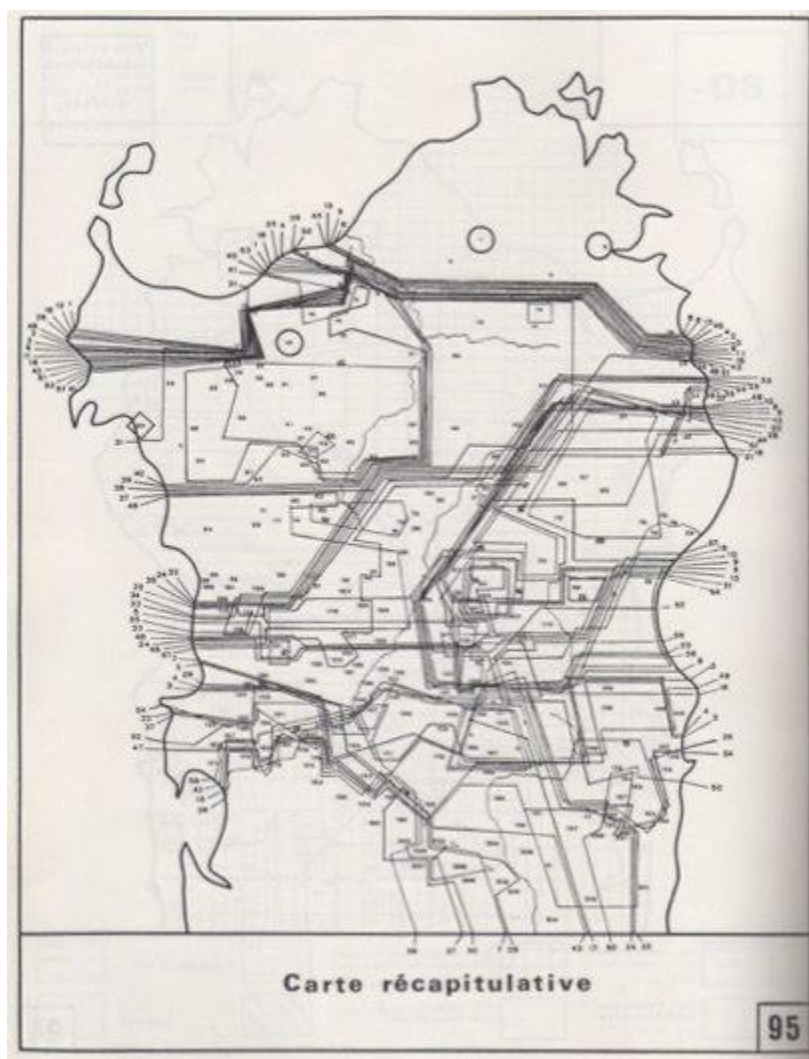
En ce qui concerne les sous-variétés, Viridis en identifie trois dans l'espace *logudorese*, trois en *nuorese* et sept en *campidanese*.

Bien que la carte de Viridis mette en évidence la complexité de cet espace linguistique, il faut cependant dire que la délimitation des aires (ou macro-aires) se fait à partir de critères phonétiques représentés par des isoglosses dont la valeur et l'importance ont parfois un caractère arbitraire (cf. Viridis 1978 : 10 - 11,13-15).

C'est pourquoi ma conception de l'espace linguistique sarde s'inspire plutôt de celle élaborée par Contini (1987). En faisant appel à la phonétique expérimentale, à la géolinguistique et à la phonologie, Contini critique la rigidité de la bipartition *logudorese* / *campidanese* et s'interroge sur la valeur des isoglosses employées pour justifier cette bipartition. Faut-il donner la même importance aux isoglosses qui décrivent le parcours de phénomènes diachroniques ou synchroniques ? Faut-il délimiter les différentes aires dialectales sur la base de faisceaux d'isoglosses « phonétiques » (critère quantitatif) ou sur la base de critères phonologiques (isoglosses qualitatives) ?

En effet, la carte de Contini (1987 : carte 95) qui récapitule le tracé des 61 isoglosses constituant, selon Contini, les limites phonétiques les plus caractéristiques des parlers sardes (Contini 1987 : 496), montre une grande fragmentation du sarde surtout dans la moitié septentrionale où certaines isophones ont un parcours indépendant, tandis que d'autres ont tendance à se réunir en faisceaux plus ou moins denses (cf. carte n. 2). Cela crée une mosaïque de variétés souvent très peu différenciées, surtout dans les aires centro-orientales et méridionales.

A la fragmentation phonétique s'oppose, sur la base d'une analyse phonologique menée à partir des traits binaires de Jakobson, une certaine unité linguistique. Les conclusions de Contini indiquent que le classement phonétique et surtout phonologique devrait nous amener à renoncer au classement traditionnel pour une vision plus articulée et plus large qui englobe le sarde dans son ensemble. Cette conception plus diversifiée, moins rigide et étanche de l'espace linguistique du sarde s'accompagne d'une part d'un affaiblissement du mythe de l'archaïsme du sarde (Contini 1987, 578–579) et d'autre part d'une mise en exergue des innovations phonétiques telles que l'apparition des occlusives et constrictives laryngales, la nasalisation vocalique et les fricatives latérales dont il sera question au cours de ce mémoire.



Carte n.2 (Contini 1987 : 496)

2. Les contraintes

L'objet d'étude a donc conditionné mon orientation : le sarde, un gymnase pour s'entraîner aux études sur la variation avec en même temps ces questions qui me taraudaient l'esprit : « peut-on dégager des invariants / des constantes à partir de ce foisonnement de formes ? » Jusqu'où peut-on parler de sarde et comment peut-on concilier une seule langue et des règles ou des représentations sous-jacentes différentes ? S'il y a variation, qu'est-ce qui varie?

J'ai donc essayé de comprendre les sources de la variation à travers la notion de contrainte, à l'intérieur d'un modèle phonologique, la Théorie des contraintes et des stratégies de réparation (TCSR, dorénavant), où l'analyse des conditions de bonne formation de la forme de surface n'exclut pas la notion de dérivation¹.

¹ Dans la TCSR (cf. entre autres Paradis 1988, 1993, 1995, 1997, Paradis & Nikiema 1993, LaCharité & Paradis 1993) l'intérêt pour les contraintes sur la forme de surface n'exclut pas, contrairement à OT, la possibilité de garder les

Bien que la notion de contrainte ne soit pas nouvelle en phonologie, elle joue un rôle central surtout dans les modèles phonologiques à partir des années '90.

Qu'est-ce qu'une contrainte ? Dans la TCSR, les contraintes peuvent être à la fois universelles (issues de principes universaux) et spécifiques à chaque langue (les paramètres). Les principes décrivent ce qui est commun aux langues. Les paramètres, en revanche, sont des options marquées offertes par la Grammaire Universelle, auxquelles les langues peuvent répondre OUI ou NON. Une réponse négative signifie qu'un certain type de complexité est exclu : il s'agit d'une contrainte négative dans la langue en question. La réponse négative indique le choix d'une option non marquée :

(1) Paramètre : V nasales phonémiques ?	français	sarde
	Oui	Non (contrainte)

Les contraintes peuvent être violées (malformations sous-jacentes, opérations morphologiques, conflit entre contraintes, emprunts, pathologie du langage) et leur violation entraîne automatiquement l'application de stratégies de réparation (SR). Ces dernières sont des opérations phonologiques universelles et non contextuelles qui insèrent ou élient du matériel phonologique dans le but de réparer la contrainte violée. L'application des stratégies de réparation est contrainte par des principes très stricts :

- elles s'appliquent au niveau phonologique le plus bas auquel fait référence la contrainte violée, en impliquant le moins d'étapes (d'opérations) possibles (principe de minimalité) ;
- les niveaux phonologiques sont établis en accord avec la hiérarchie des niveaux phonologiques (HNP), une hiérarchie de l'organisation phonologique indépendante et universelle dont voici l'ordre : niveau prosodique > syllabe > squelette > nœud racine > traits non terminaux > traits terminaux ;
- lorsqu'une opération doit s'appliquer, il faut préserver au maximum la forme sous-jacente (principe de préservation) et il vaut mieux ajouter de l'information plutôt que d'en soustraire ;
- mais la préservation de l'information segmentale ne doit pas dépasser les limites du seuil de tolérance : toutes les langues établissent une limite à la préservation segmentale et cette limite est de x étapes à l'intérieur du domaine de la contrainte donnée ;
- de plus, dans le cas où deux ou plusieurs contraintes sont violées, la contrainte qui a priorité est celle qui fait référence au niveau le plus élevé dans la HNP (convention de préséance).

représentations sous-jacentes, la dérivation et les règles. En effet, dans OT (*Optimality Theory*, cf. Prince & Smolensky 1993), toute notion de dérivation et d'opération se voit éliminée au profit d'un ensemble de contraintes universelles et transgressables. La phonologie d'une langue est conçue comme une hiérarchie spécifique de ces contraintes et les alternances observées sont le résultat de l'interaction conflictuelle des contraintes. Comme on le verra au cours de ce mémoire, mon intérêt pour le modèle de Calabrese (2005) permettra l'intégration des règles et réduira encore plus le recours à n'importe quelle contrainte.

Un exemple tiré de Molinu (2001a-b[C], 2005[A]), montre l'adaptation en sarde d'un emprunt au français selon les principes donnés plus haut :

(2)	fr.	sarde (<i>logudorese</i>)
<i>champagne</i>	[ʃãpaŋ]	[iʃ:am'paŋ:a]
[f:] - Mot prosodique :	Oui	Non (contrainte)
Voyelles nasales :	Oui	Non (contrainte)
-[ŋ] Mot prosodique :	Oui	Non (contrainte)

L'adaptation de la forme [ʃãpaŋ], contient une triple violation des contraintes qui caractérisent le système phonologique de la variété logoudorienne :

- (2.a) pas de constrictives prépalatales à l'initiale d'un mot prosodique;
- (2.b) pas de voyelles nasales phonémiques;
- (2.c) pas de consonnes en finale de mot.

La contrainte en (2.b) affecte le niveau segmental; les voyelles nasales ne font pas partie de l'inventaire phonologique du sarde. La contrainte en (2.a) concerne la syllabation de /f:/ qui fait partie de l'inventaire consonantique du sarde mais où il ne peut apparaître à l'initiale d'un mot prosodique étant donné qu'il s'agit d'une consonne géminée. La contrainte en (2.c) est, comme celle en (2.a), d'ordre prosodique; elle concerne cette fois toute consonne en finale de mot. Autrement dit, en sarde, un mot prosodique ne peut pas se terminer par une consonne. La réparation de ces trois violations s'effectue dans le respect du principe de préservation. L'information phonologique n'est pas perdue ; au contraire, on insère du matériel : épenthèse vocalique en (2.a) et (2.c) et association de la consonne nasale flottante en (2.b)). Les SR respectent le principe de minimalité puisqu'elles s'appliquent au niveau le plus bas auquel fait référence chacune des trois contraintes : le niveau segmental pour les voyelles nasales et le niveau prosodique pour la constrictive et la nasale. À chaque fois, la réparation nécessite deux ou trois étapes : insertion d'une unité squelettale, d'un noyau et de la voyelle épenthétique non-marquée /i/ en (2.a), insertion d'une unité squelettale, d'un noyau et d'une voyelle épenthétique via propagation de la voyelle précédente en (2.c), insertion d'une unité squelettale et d'une coda en (2.b).

Ce modèle m'a permis de répondre à un certain nombre de questions concernant le rapport entre les contraintes (principes et paramètres négatifs) et la variation des formes de surface, et d'envisager la variation dialectale comme une variation paramétrique.

Dans cette optique, j'ai travaillé sur les relations entre structure syllabique et structure des segments (sous-spécification, licenciement segmental et prosodique, *government & binding*), tout en comparant des variétés appartenant à la même aire dialectale ou des aires dialectales différentes. Cela m'a permis

d'analyser en sarde la nasalisation, la métathèse de /r/, l'allophonie de /s/ et /r/, la débuccalisation de /f/ et /k/ et, plus globalement, de me pencher sur la variation de la structure syllabique en sarde².

2.1 La nasalisation vocalique

Dans « Coarticolazione e contesti prosodici: la nasalizzazione vocalica in sardo campidanese » (Molinu 2002a[C], 2003[A]), je montre, à partir du processus de nasalisation vocalique, la paramétrisation du Principe de binarité qui assure l'asymétrie entre la tête et le dépendant à l'intérieur d'une structure prosodique, le pied.

Certaines variétés du sarde *campidanese* connaissent un processus de nasalisation qui affecte toute voyelle accentuée suivie d'une nasale coronale. Voici quelques exemples :

(3) Variétés avec nasalisation		Variétés sans nasalisation	
['p. i]	vs	['panɛ]	« pain »
['ʃɛ̃a]	vs	['kɛna]	« (le) dîner »
[ko 'ʒĩa]	vs	[ko 'ɣina]	« cuisine »
['lũa]	vs	['luna]	« lune »

En revanche le processus ne s'applique pas dans les contextes suivants :

(4)	• la voyelle est suivie d'une nasale bilabiale :	['dɔmu]	« maison »
	• la voyelle est suivie d'une nasale géminée :	['tɛn:i]	« tenir »
	• la voyelle est suivie d'une nasale en coda :	['kɔŋka]	« tête »
	• la nasale est associée à l'attaque d'une syllabe tonique :	[ʃɛ 'nai]	« dîner »
	• le mot est un proparoxyton :	['dʒeneru]	« gendre »

Si en français et dans les dialectes du nord de l'Italie (cf. Hajek 1997b) la nasalisation s'explique à partir d'une restriction sur la coda, comment peut-on expliquer la nasalisation en *campidanese* ? Si les

² Les données présentées dans les sections suivantes ont été recueillies lors d'enquêtes de terrain.

J'ai commencé à mener des enquêtes de terrain dans mon village natal, Buddusò, à partir de 1987 pour mon mémoire de maîtrise (1988), et j'ai continué mes recherches en élargissant par la suite le nombre de points d'enquêtes pour mon mémoire de DEA (1993) et pour ma thèse de doctorat (1998). C'est à partir de cette dernière que j'ai écrit la plupart des articles examinés dans cette section.

Le corpus représente une soixantaine d'heures d'enregistrements libres et dirigés à partir d'un questionnaire d'environ 1000 mots. Les formes ont été insérées dans des phrases pour pouvoir observer les phénomènes de *sandhi* externe auxquels sont sujettes les différentes variétés du sarde.

Les enregistrements ont été rendus possibles grâce à la collaboration et à la disponibilité de mes informateurs dont le choix s'est fait selon des critères bien précis.

En effet, il fallait que les locuteurs (au moins deux par localités), utilisent le sarde en toute circonstance, soit en famille soit à l'extérieur. Il fallait également qu'ils soient originaires du village et qu'ils y résident depuis leur naissance sans interruptions longues. Il fallait enfin qu'ils n'aient aucun défaut de prononciation.

J'ai souvent privilégié des personnes âgées qui n'avaient fréquenté que l'école primaire. Mais je n'ai pas négligé la possibilité d'interroger des informateurs plus jeunes ayant un certain degré de scolarisation pour vérifier s'il y avait eu des changements linguistiques (cf. Molinu 2007[A]).

J'ai effectué par la suite d'autres campagnes d'enquêtes dont les détails seront donnés plus loin

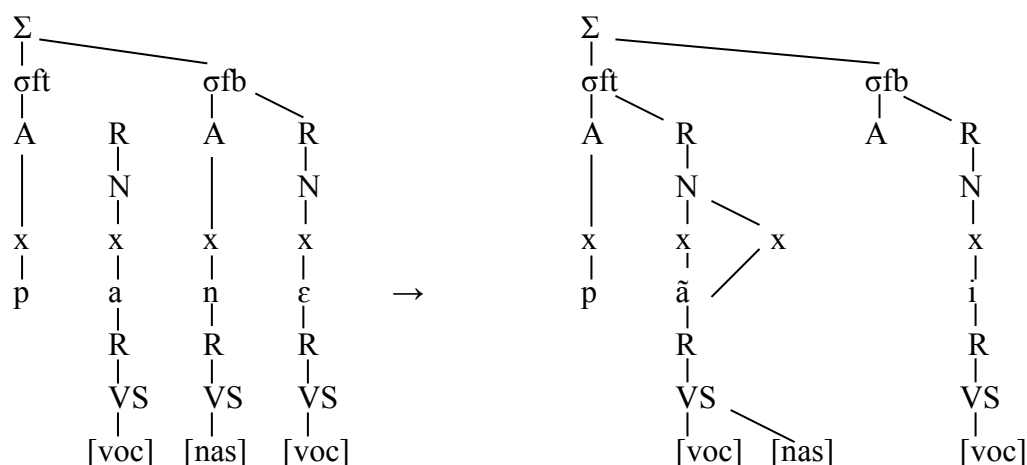
contraintes et surtout les SR visent à assurer la bonne formation des structures de surface, pourquoi alors a-t-on affaire à un paradoxe, c'est-à-dire des réalisations marquées ? La nasalisation, en effet, entraîne la réduction du matériel segmental (effacement d'une consonne), crée un segment complexe (voyelle nasale vs voyelle orale) et active un paramètre marqué via la formation d'un hiatus ou d'une diphtongue à la place de la séquence CVCV.

En ce qui concerne la contrainte qui déclenche la nasalisation, je pense qu'il s'agit d'une paramétrisation du principe de binarité (cf. Bolognesi 1998) qui assure une relation asymétrique entre les constituants d'une structure prosodique, soit ici la tête et le dépendant du pied.

La nasalisation est l'expression de la paramétrisation d'un principe plus général qui régit la structure prosodique du sarde. Ce principe que nous appelons, en suivant Bolognesi (1998 : 318), principe de binarité, organise tous les niveaux prosodiques (de la syllabe jusqu'au syntagme phonologique) sur la base d'une relation asymétrique tête – complément. Dans le cas qui nous intéresse, la tête est l'élément fort du pied trochaïque, le dépendant en est l'élément faible.

Si dans les variétés du nord de l'île un allongement non distinctif de la voyelle tonique permet de respecter la relation d'asymétrie entre les deux constituants du pied, dans les variétés méridionales, en revanche, l'asymétrie entre les deux constituants nécessite l'affaiblissement du constituant faible (paramétrisation). Dans cette optique (cf. (5)), la nasalisation vise à accroître le contraste entre les deux syllabes associées au pied en affaiblissant le dépendant, via la perte de la consonne, et en « enrichissant » la tête, via la création d'un segment complexe : la voyelle nasale (cf. Bolognesi 1998 : 264-265, 271) :

(5) /'panɛ/ ['pã:i] « pain »



Un autre phénomène vient confirmer cette analyse (cf. Molinu [2001c-d[C])). Ces variétés connaissent également une réduction de l'inventaire des voyelles finales atones, ce qui conduit, au niveau de la forme de surface, à la réalisation [i, u] des voyelles moyennes /ɛ, ɔ/ inaccentuées en finale de mot :

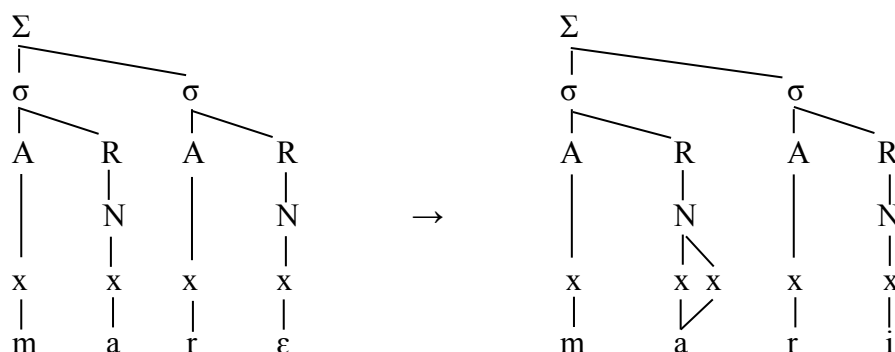
(6)	['ma:ri]	←	/'mare/	« mer »
	['ka:ni]	←	/'kanε/	« chien »
	['dɔ:mu]	←	/'dɔmɔ/	« maison »
	['ɔ:ru]	←	/'ɔrɔ/	« or »

Dans ces variétés, le système des voyelles finales se réduit donc à deux degrés d'aperture :

(7)	i	u
	a	

Bien que toutes les variétés du sarde aient, au niveau sous-jacent, le même inventaire vocalique, aussi bien pour les voyelles non finales que pour les voyelles finales³, on observe une différence très importante au niveau de la forme de surface : préservation des traits sous-jacents pour les variétés du centre et du nord ; neutralisation des traits de hauteur en position finale de mot pour les variétés méridionales. Cette position constitue, encore une fois, la partie faible (le complément) d'un pied trochaïque (cf. (8)) :

(8) /'mare/ ['ma:ri] « mer »



Ce type de variation n'est pas le produit du hasard. La perte de l'information phonologique et le non respect du principe de préservation sont encore une fois l'expression d'une contrainte sur le principe de binarité (cf. (9)) :

(9) Principe de binarité

Paramètre : préservation du dépendant ?	Nord	Sud
	Oui	Non (contrainte)

³ Il s'agit du système vocalique suivant :

/i/	/u/
/ε/	/ɔ/
/a/	

Alors que le système septentrional se contente de renforcer la tête en allongeant la syllabe accentuée lorsque celle-ci est ouverte (/ˈmarɛ/ > [ˈma:rɛ] « mer »), les parlers du sud renforcent la tête en adoptant la même stratégie d'allongement, mais de surcroît ils affaiblissent le complément en réduisant l'inventaire des voyelles finales atones (cf. Bolognesi 1998 : 266).

En ce qui concerne l'augmentation paradoxale de complexité au niveau segmental et syllabique lors du processus de nasalisation, la TCSR nous permet de trouver des réponses. Ces structures malformées sont la conséquence du respect du principe de binarité au niveau du pied. La convention de préséance prédit que, dans le cas où deux ou plusieurs contraintes sont violées, la contrainte qui a priorité est celle qui fait référence au niveau le plus élevé dans la HNP. Rien de surprenant donc si le principe de préservation est sacrifié et si l'on doit renoncer à une structure syllabique bien formée au profit de la création d'un hiatus ou d'une diphtongue.

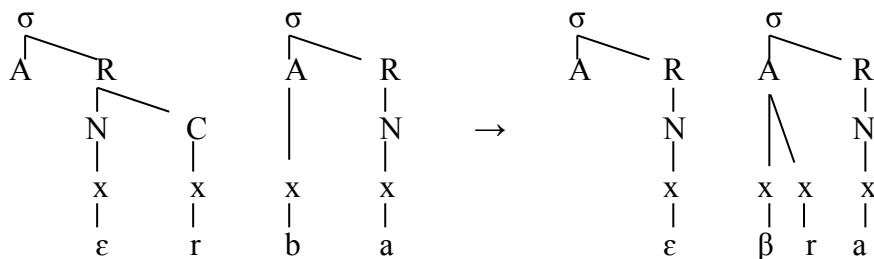
2.2 La métathèse de /r/

Le choix de consacrer une étude à la métathèse a été déterminé par le fait que ce phénomène, décrit comme erratique (Wanner 1989), a souvent été négligé dans la littérature phonologique. Cependant, bien qu'elle soit plus limitée que d'autres processus linguistiques, la métathèse (MT dorénavant) présente dans différentes langues des propriétés phonologiques régulières et naturelles (cf. entre autres Grammont 1905-6, 1907, 1933, Ultan 1978, Lipski 1990, Hume 1991, 1997a, 1997b).

J'ai donc essayé de décrire la MT de /r/ en sarde comme un phénomène régi par des contraintes phonologiques (Molinu 1998[T], 1999c[C], 1999b[A], 2011a[C]). Bien qu'il s'agisse d'un processus variable dans le temps et dans l'espace – diachronique dans les variétés centro-septentrionales, synchronique dans certaines variétés méridionales – il obéit toujours à des principes phonologiques tels que ceux formalisés dans la TCSR : le principe de préservation et le principe de minimalité. Une fois de plus, c'est la prise en compte des deux types de variation, diachronique et diatopique, qui permet d'enrichir notre analyse et se révèle donc un instrument nécessaire et efficace pour décrire les phénomènes linguistiques et pouvoir les classer d'un point de vue typologique.

J'ai donc analysé la MT de /r/ comme le résultat de deux opérations primitives, du moins considérées comme telles dans le cadre de la TCSR, soit l'élision et l'insertion. L'élision opère dans le sens de la dissociation de /r/ de son constituant syllabique, alors que l'insertion d'une unité temporelle assure la syllabation de l'élément flottant au sein de l'Attaque complexe, comme c'est le cas du sarde /ˈɛrba/ > [ˈɛβra] « herbe » (cf. (10)) :

(10) /'erba/ > ['εβra] « herbe »



Par rapport à d'autres stratégies de réparation, comme l'assimilation et l'épenthèse, la MT a l'avantage de modifier une structure mal formée sans effacer ni ajouter de l'information segmentale. Mais si l'assimilation et l'épenthèse peuvent agir au niveau local, là où la violation se produit, la MT, par son caractère dynamique, doit interagir avec les contraintes qui caractérisent le reste de la structure prosodique et segmentale du morphème concerné. En effet, la réassociation de /r/ à l'attaque de la syllabe initiale de mot est soumise à des conditions bien précises : dans l'ensemble du domaine sarde, /r/ ne peut s'ancrer qu'à une attaque pleine, c'est-à-dire réalisée phonétiquement (cf. (11)-(12)) :

(11)	Centre		Nord			
	['ɔrma]	vs	['frɔm:a]	<	FORMA	« forme »
	[or'milʔa]	vs	[fro'm:iʒa]	<	FORMIC(U)LA	« fourmis »
	['brɛntɛ]	vs	['ɛntɛ]	<	VENTRE	« ventre »

(12)	Sud			
	/ 'erba/	→	['εβra] / [s' rεβa]	« herbe, l'herbe »
	/ber' bεε/	→	[brɛ' βɛi] / [ũ ε' βɛi]	« brebis, une brebis »

D'autre part, les parlers méridionaux se distinguent aussi par un « relâchement » des filtres qui devraient bloquer certaines séquences segmentales dans une attaque complexe. L'examen des groupes autorisés dans cette position révèle, en effet, des séquences marquées d'un point de vue articulatoire et perceptif qui ont parfois un caractère exotique, à cause d'un choix paramétrique marqué⁴ (cf. (13)) :

(13)	Sud		Centre/Nord	
	['mratsu]	vs	['marθu]	« mars »
	['sroyu]	vs	['sokru]	« beau-père »
	['tsrup:u]	vs	['θurpu]	« aveugle »
	[ʃfro' βɛɖ:u]	vs	[ker' βɛɖ:u]	« cerveau »

⁴ La création de ces groupes consonantiques semble aller à l'encontre des hypothèses formulées par Hume (1997b) et Blevins & Garret (1998) et plus récemment Samuels (2009 : 116). Ces linguistes, bien qu'ils travaillent dans des cadres théoriques différents, établissent une corrélation entre le processus de MT et la perceptibilité d'un segment. Il semble en effet que, dans plusieurs langues, l'ordre linéaire soit modifié pour placer dans un contexte plus favorable, un segment dont la perception est mauvaise.

Bien que cette nouvelle syllabation produise parfois des séquences marquées, elle a cependant l'avantage de ramener, surtout dans les parles méridionaux, toutes les occurrences de /r/ à un schéma cohérent et prévisible, c'est-à-dire CrV(C)CV. Ce pattern s'applique aussi, bien que d'une façon moins systématique, au /r/ qui devrait constituer le deuxième élément d'une attaque complexe d'une syllabe non initiale (cf. [sroyu] ← /'sɔgru/ « beau-père »). La MT pourrait alors être interprétée comme une opération qui vise à restreindre la variabilité des structures syllabiques dans le respect du principe de préservation et de toutes les contraintes prosodiques qui caractérisent les morphèmes concernés.

2.3 Autres langues

Lors de mon séjour au centre de dialectologie de Grenoble, j'ai pu élargir ce type d'analyse à d'autres variétés romanes en collaboration avec des collègues phonéticiens, spécialistes des domaines dialectaux étudiés. Cela m'a permis de décrire avec Antonio Romano (Molinu & Romano 1999[C], 1999[A]) les types syllabiques de la variété salentine de Parabita à partir de l'étude de 1845 formes lexicales. Cette étude a fait apparaître que la syllabe tonique optimale respecte la contrainte sur la rime forte (cf. Marotta 1991, 1999), et elle a permis de montrer que la notion d'extra-syllabité et le déclenchement de stratégies de réparation, telles que l'épenthèse, peuvent rendre compte de la syllabification des séquences CCC dans les syllabes finales accentuées.

En collaboration avec Stefania Rouillet, j'ai également pu mener une analyse instrumentale et phonologique de la variété francoprovençale de Sarre (cf. Molinu & Rouillet 1999[C], 2000[C], 2000[A], 2001[A], Rouillet & Molinu 2000[C], 2000[A], 2001[A]). Cette étude repose sur des mesures de durée effectuées sur 134 mots paroxytons et oxytons. Pour chacun d'entre eux, nous avons pris en considération 3 répétitions, de manière à réduire, même partiellement, l'incidence de variations dues à des modifications du débit. Sur la base des données obtenues, nous avons analysé quelques phénomènes particulièrement intéressants concernant la distribution de la durée vocalique et consonantique dans les syllabes toniques. L'utilisation d'un modèle comme la TCSR nous a alors permis non seulement d'interpréter la gémination consonantique et l'allongement vocalique comme étant le produit de l'insertion de matériel phonologique, mais aussi d'expliquer cette opération par la restriction sur la rime forte.

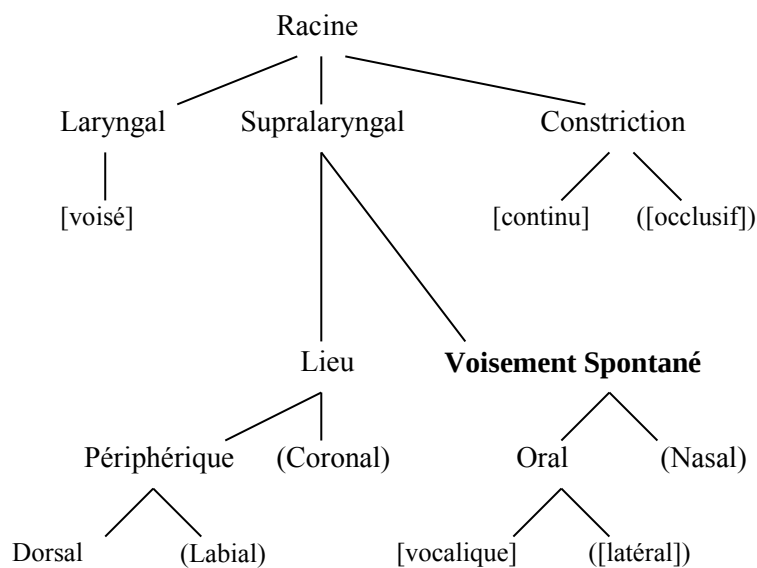
3. La structure et l'autorisation des segments

Dans la section précédente, j'ai présenté des analyses qui visent à dégager certaines contraintes qui pèsent sur la structure prosodique du sarde et qui soulignent le rôle et la pertinence des SR lors de la transgression d'une ou plusieurs contraintes.

Etant donné que je suis convaincue que pour comprendre la syllabification il faut également prendre en compte la structure des segments, je vais exposer, dans cette section, les principes qui régissent la syllabification des segments conçus comme un ensemble de traits organisés dans une structure hiérarchique (cf. Clements 1985). Comme on le verra par la suite, cela m’a permis de rendre compte du foisonnement des réalisations de /s/ et /ʀ/ en *sandhi* externe (Molinu 2005[C], 2006a[C], 2007[A]) et de comprendre l’évolution de certains groupes consonantiques (Molinu 1997[A], 2012a-b[C], 2013[C], 2017a[A], 2018b[C], 2019b[C]).

J’ai donc adopté et exploré l’hypothèse de Rice (1992, 1993, 1994a, 1994b, 1996, Rice & Avery 1991, 1995, Avery & Rice 1989), selon laquelle l’autorisation prosodique des segments au niveau tautosyllabique ou hétérosyllabique ne dépend pas des valeurs attribuées à une échelle de force ou de sonorité (cf. Murray & Vennemann 1983 : 519 et *infra*), ou de principes tels que le *Sonority Sequencing Principle* (Selkirk 1984 : 116) le *Minimal Sonority Distance Principle* (Clements 1990 : 303), mais découle de la structure même des segments qui sont représentés par une architecture arborescente et hiérarchique, comme le montre le schéma en (14) :

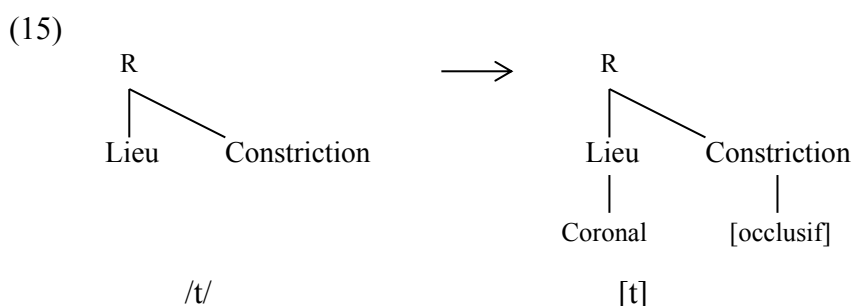
(14) Structure des segments (cf. Rice 1992)



Sans entrer dans les détails du modèle, on peut préciser que cette structure arborescente se compose de nœuds d'organisation et de nœuds de contenu. Les nœuds d'organisation définissent les unités d'organisation majeures comme le nœud Racine qui régit et résume l'ensemble des caractéristiques des segments, le nœud Laryngal, le nœud Supralaryngal, le nœud Constriction, le nœud Lieu et le nœud Voisement Spontané, qui remplace le trait [sonante] et qui est spécifique aux voyelles, liquides, glides, nasales et, dans certaines langues, aux obstruantes sonores (cf. Rice 1992, 1993). Les nœuds de

contenu représentent les traits monovalents et privatifs qui composent le constituant (le nœud organisateur) et définissent le contenu d'un segment donné.

Les nœuds de contenu dépendent des nœuds d'organisation et sont en outre caractérisés par une relation de marque. Chaque nœud d'organisation a un nœud marqué et un nœud non marqué (entre parenthèses). Par conséquent, la représentation n'est pas entièrement spécifiée : seuls les nœuds marqués sont présents dans la représentation sous-jacente. Les nœuds non marqués, en revanche, sont insérés par défaut au niveau de l'interprétation phonétique. Il s'ensuit que, conformément à la théorie de la sous-spécification des coronales (cf., entre autres Paradis & Prunet 1991), le /t/ coronal, par exemple, n'a pas de nœud Coronal dans la représentation sous-jacente et en tant que consonne occlusive, /t/ est sous spécifié pour le trait [occlusif] (cf. (15)) :



Selon Rice, l'autorisation prosodique des segments au niveau tautosyllabique ou hétérosyllabique dépend de deux principes, le *government* et le *binding* qui déterminent les relations structurales entre les segments⁵ :

(16) *Government et Binding* (Rice 1992)

government : « A governs B if B has more relevant structure than A » (Rice 1992 : 83)

binding : « A bound consonant contains dependent structure, i.e. identical Place structure to the consonant that binds it or no place structure » (Rice 1992 : 79)

Une fois qu'une langue admet des structures syllabiques avec des attaques complexes ou des codas, elle établit aussi des contraintes structurelles et relationnelles sur les types et les séquences de segments qui peuvent occuper ces positions.

⁵ Quelques mots sont nécessaires pour clarifier l'emploi des termes *government* et *binding*. En effet, Rice emprunte le terme *government* à Kaye, Lowenstamm & Vergnaud (1985, 1988, 1990) et *binding* à Bures (1989), et les deux notions formalisent d'une façon explicite les relations phonotactiques entre segments.

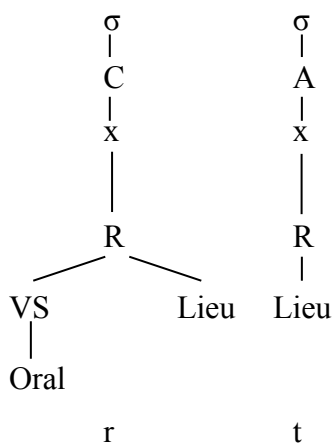
Le rapport entre les notions de *government* et le *binding* dans le modèle de Rice et celles de *government* et *binding* en syntaxe est purement terminologique.

En particulier, la notion de *government* dans le modèle syntaxique *Government & Binding* est basée sur le concept de *c-command*. Il s'agit d'une relation qui existe entre deux éléments d'un constituant lorsque les deux sont contenus sous un nœud qui domine immédiatement l'un d'eux. Or, si l'on considère la relation de *government* entre deux segments hétérosyllabiques, il est clair que la définition syntaxique n'est pas pertinente parce que la coda et l'attaque de deux syllabes adjacentes ne forment pas un constituant (cf. Honeybone 1999 : 195-197).

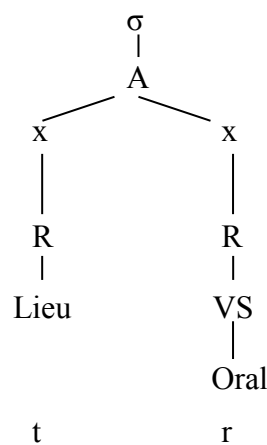
Pour qu'un segment soit autorisé en coda ou dans une attaque complexe, il doit posséder une structure capable de respecter un certain type de relations avec le segment suivant ou précédent qui est associé à l'attaque. Ces relations peuvent concerner la structure des segments à différents niveaux : celui de la sonorité, du lieu d'articulation, de la constriction ou des traits laryngaux.

Le *government* est un principe qui opère essentiellement mais non exclusivement au niveau de la sonorité (cf. *infra*) et celle-ci est une partie intégrante de la structure de certains segments : les sonantes (nasales et liquides), les vocoïdes (approximantes et voyelles) et les obstruantes sonores. Le *government* de sonorité permet donc aux sonantes /n, r, l/, qui possèdent le noeud Voisement Spontané (VS) dans leur structure, d'être gouvernés par l'attaque suivante parce qu'elles ont une plus grande complexité structurale que la consonne suivante en attaque⁶. Pour la même raison, les liquides et les glides peuvent être gouvernés par la première consonne d'une attaque complexe. En sarde, des formes comme /artu/ « haut » (cf. (17a)) et /pratu/ « assiette » (cf. (17b)), montrent que /r/ est autorisé en coda et dans une attaque complexe parce qu'il possède, en ce qui concerne la sonorité, une structure plus riche que /t/, l'élément qui gouverne :

(17a)



(17b)



La relation de *binding*, en revanche, autorise une consonne en coda si elle a, généralement au niveau du lieu d'articulation, une structure moins complexe ou aussi complexe que celle de la consonne en attaque. La façon dont la relation de *binding* s'applique doit être précisée pour chaque langue. Dans certaines langues, le lieu d'articulation de la consonne en coda est sous-spécifié ou identique à celui de la consonne en attaque ; dans d'autres langues, le lieu d'articulation ne peut être qu'identique à celui de la consonne en attaque.

⁶ Si dans le modèle proposé par Rice le *government* s'exprime par une plus grande complexité structurale du segment gouverné, dans d'autres modèles, cette relation asymétrique est inversée. Dans ce cas-là, l'élément gouverné est moins complexe que le régissant (cf. entre autres Harris 1990).

Dans le premier cas, on peut avoir en coda des segments appartenant à la classe des coronales /n, l, r, s/, qui sont sous-spécifiés au niveau du lieu d'articulation, des consonnes laryngales et la première partie d'une gémignée partielle ou totale. Dans le second cas, il n'y aura que la première partie d'une gémignée partielle ou totale.

Le français, par exemple, semble avoir choisi la première option en permettant, entre autres, les combinaisons /rp, rb, rk, rg, rf, rv, lp, lb, lk, lg, lf, lv, sp, sk, sf/ à côté de /rt, rd, rs, lt, ld, ls, st/⁷. Si dans *constater*, le /s/ partage avec la consonne suivante /t/ le lieu d'articulation coronal, en formant ainsi une gémignée partielle, dans *conspirer* seule l'absence de spécification au niveau du lieu d'articulation, et non le partage de ce trait, permet à la constrictive d'être autorisée en coda.

Dans des langues comme le japonais, en revanche, où n'est active que la seconde possibilité, on ne trouvera que des mots du type /sek:en/ « savon » ou /kampai/ « applaudissements » (cf. Rice 1992 : 77). Dans ces langues donc, les consonnes admises en coda doivent obligatoirement partager le lieu d'articulation de la consonne en attaque en formant avec cette dernière des gémignées partielles (/kampai/) ou totales (/sek:en/).

3.1 Relations hétérosyllabiques

Etant donné que les consonnes ont été et restent toujours mon objet d'étude de prédilection, le modèle de Rice m'a permis d'analyser l'autorisation des segments dans les séquences hétérosyllabiques et tautosyllabiques à partir des principes de *government* et *binding* et notamment de rendre compte de la variation dialectale et diachronique en termes de variation paramétrique.

Je me suis donc attachée à rendre compte d'une des innovations du sarde – souvent oubliées au profit des traits prétendument archaïques –, l'allophonie de /s/ et de /r/ en *sandhi* externe dans certains parlers sardes appartenant au *logudorese* (cf. Molinu 2005[C], 2006a[C], 2007[A]).

En effet, si dans la plupart des parlers de l'aire *logudorese* ces segments présentent des allophones en fonction de la sonorité ou du mode d'articulation de la consonne suivante, dans un groupe de dialectes appartenant au *logudorese* occidental⁸, en revanche, une nouvelle variable entre en jeu : le lieu d'articulation. Les données font apparaître un foisonnement de réalisations dont la complexité segmentale n'a pas encore été suffisamment étudiée mais l'application des principes de *government* et *binding* permet de rendre compte de leur autorisation prosodique.

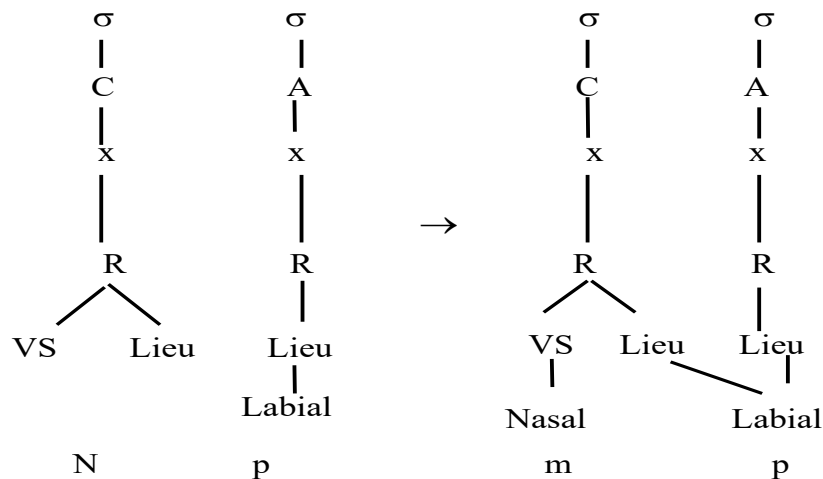
⁷ Nous laisserons de côté les séquences du type /pt/, /kt/ ou /ks/ où la syllabation des consonnes ne peut pas être analysée en termes de *binding*. Pour une analyse de ce type de séquences je renvoie à Rice (1992 : 82-83) et à Molinu (2020b[A]).

⁸ Le *logudorese* occidental correspond à la zone 3 dans la carte de Virdis (cf. carte n. 1).

3.1.1 L'autorisation des segments en logudorese

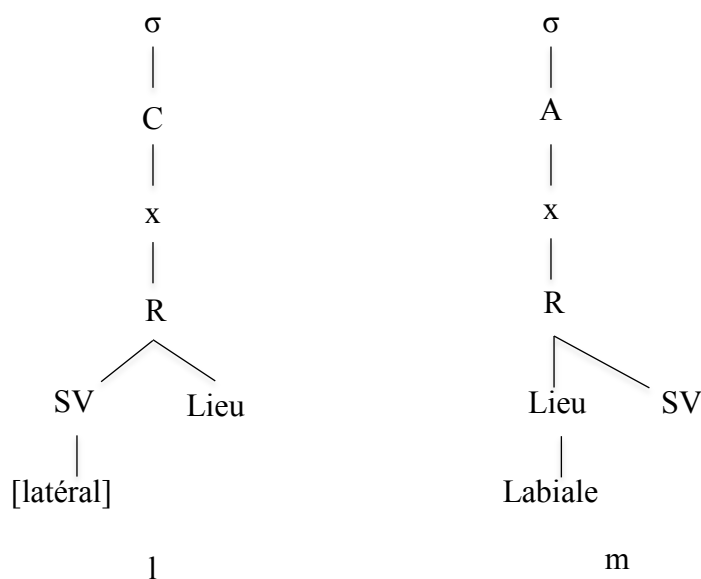
En *logudorese*, les segments autorisés en coda sont /N, l, s/ et la première partie d'une gémignée ; ce sont donc des segments qui respectent au moins une des deux relations dont il a été question ci-dessus. La nasale /N/, par exemple, respecte en même temps les relations de *government* et de *binding* : c'est une sonante sous-spécifiée pour le lieu d'articulation, lequel est en outre toujours déterminé par celui de la consonne suivante. On donc affaire à une gémignée partielle (cf. (18)) :

(18) Government et Binding



La latérale respecte également les deux relations, étant donné qu'il s'agit d'une sonante sous-spécifiée pour le lieu d'articulation :

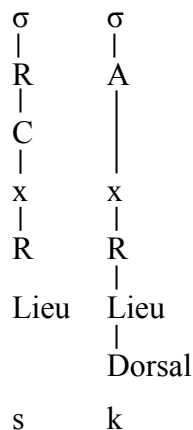
(19) Government et Binding



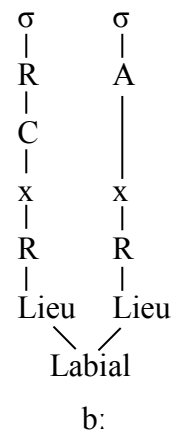
En revanche, comme le montre le schéma en (20a), la constrictrice /s/ n'est pas une sonante, et elle ne respecte que la relation de *binding*, si, bien entendu, on accepte l'hypothèse de la sous-spécification des coronales. La « première partie » de la géminée /b:/ (cf. (20b)) respecte elle aussi la relation de *binding* grâce à l'identité du lieu d'articulation :

(20)

a) *binding* : sous-spécification du Lieu d'articulation



b) *binding* : identité du Lieu d'articulation



Concernant les réalisations de /s/ et /r/ en *sandhi* externe, les données recueillies au cours des enquêtes de terrain montrent la situation suivante :

(21) -/s/ : /sɔs/ « les (masculin, pluriel) », /sas/ « les (féminin, pluriel) »

(21a) -/s/ # /p-, t-, k-, s-/ → -[s]

[sɔs 'panɛzɛ]	« les pains »
[sɔs 'tɛmpɔzɔ]	« les temps »
[sɔs 'kɔlvɔzɔ]	« les corbeaux »
[sɔ 's:ɔdɔzɔ]	« les sous »
[sol 'dʒirɔzɔ]	« les tours »
[sol 'fid:zɔzɔ]	« les fils »
[sal mu'd:zɛɛzɛ]	« les épouses »
[sol nɛ'βɔðɛzɛ]	
/ [sɔ n:ɛ'βɔðɛzɛ]	« les neveux »
[sa 'l:uɣɛzɛ]	« les lumières »
[so 'r:iozɔ]	« les rivières »

(21b) -/s/ # autre consonne → -[l] ou consonne géminée

[sol 'dulkɛzɛ]	« les gâteaux »
[sol 'tsɛɣɔzɔ]	« les aveugles »
[sal dzin'dziɛzɛ]	« les gencives »
[sol 'ʃaf: ɔzɔ]	« les gifles »

(22) /r/ : /'batər/ « quatre »

(22a) /-r/ # /p-, t-, k-, s-/ → -[s]

['bat:əs 'panɛzɛ] « quatre pains »
 ['bat:əs 'taulaza] « quatre planches »
 ['bat: əs 'kəlvəzɔ] « quatre corbeaux »
 ['bat:ə 's:ɔd:ɔzɔ] « quatre sous »
 ['bat:əl 'dʒirəzɔ] « quatre tours »
 ['bat:əl 'fid:zəzɔ] « quatre fils »
 ['bat:əl mu'd:zɛɛzɛ] « quatre épouses »
 ['bat:əl 'nuɛzɛ]
 / ['bat:ə 'n:uɛzɛ] « quatre nuages »
 ['bat:ə 'l:uɛzɛ] « quatre lumières »
 ['bat:ə 'r:ɔzɔ] « quatre rivières »

(22b) /-r/ # autre consonne → -[l] ou consonne géminée

['bat:əl 'dəmɔzɔ] « quatre maisons »
 ['bat:əl 'tɛɣɔzɔ] « quatre aveugles »
 ['bat:əl dzi'dziɛzɛ] « quatre bonnets »
 ['bat:əl 'ʃaf: ɔzɔ] « quatre gifles »

(22c) /-r/ # V- → [r]

['bat:ər a'miɣɔzɔ] « quatre amis »

En ce qui concerne /s/, le principe de *binding* autorise la constrictive lorsqu'elle est suivie de /p, t, k/ (cf. (21a)). En revanche, ce principe n'explique pas les séquences /s + b, d, g, dz, m, n, l, r/ où la sonorité de /s/ est inférieure à celle des segments qui le suivent, puisque /s/ ne possède pas un nœud de VS. Cela le rend moins complexe que le segment qui suit en attaque, en transgressant donc le *government*. Cette transgression est alors réparée par l'insertion du nœud VS, ce qui conduit à la réalisation de /s/ en [l] (cf. (21b))⁹.

La vibrante /r/, bien que parfois ses réalisations soient moins transparentes que celles de /s/, respecte à la fois les relations de *government* et de *binding* : c'est une sonante sous-spécifiée pour le lieu d'articulation. En effet, la vibrante n'apparaît en surface que dans un contexte intervocalique (cf. (22c)). Ailleurs, ce segment est réalisé comme une latérale (22.b) ou comme une constrictive non-voisée (22a). Cette réalisation comme latérale présente un phénomène de neutralisation qui, dans tout l'espace linguistique sarde, réduit les possibilités de distribution des liquides en coda (cf. Rice 2005). Dans la plupart des aires, c'est la vibrante qui est sélectionnée mais, dans ces parlers, c'est [l] qui apparaît (cf. entre autres Contini 1987 : § 6.2.8). La réalisation /r/ → [s] devant /p, t, k, s/ est propre à la phonosyntaxe. À l'intérieur du mot figure toujours [l], comme le montrent les exemples suivants :

(23) a) ['kolpu] « coup » vs ['bat: əs 'panɛzɛ] « quatre pains »
 b) ['maltu] « mars » vs ['bat: əs 'taulaza] « quatre tables »
 c) ['kelku] « chêne » vs ['bat: əs 'kəlvəzɔ] « quatre corbeaux »

⁹ Il faut noter que cette réparation s'applique également aux séquences /s/ + fricative et mi-occlusive non-voisées (cf. (22.b)), qui, en principe, ne devraient pas transgresser la relation de *government* de sonorité. C'est un problème que je me propose d'élucider dans un avenir proche.

Ce type de réalisation est sûrement dû à un phénomène d'analogie (cf. Bottiglioni 1920 : § 73). C'est la fréquence de l'exposant de morphème du pluriel /s/ qui conditionne les alternances en question :

(24) alternances en *sandhi* externe

$$\begin{aligned} & /s/ \rightarrow [l] \text{ devant toute consonne : } /s/ \rightarrow [s] \text{ devant } [p, t, k, s] \\ = & /r/ \rightarrow [l] \text{ devant toute consonne : } /r/ \rightarrow [s] \text{ devant } [p, t, k, s] \end{aligned}$$

Il s'agit donc d'un banal cas d'analogie proportionnelle : étant donné que /s/ donne [l] devant toute consonne sauf [p, t, k], /r/ se comporte, en phonosyntaxe, d'une manière symétrique et se réalise comme [s] devant [p, t, k, s].

Si l'on ne tient pas compte des réalisations dues à l'analogie, il apparaît clairement que dans ce système, les relations de *government* ou de *binding* régissent l'autorisation des segments en coda. Il s'agit là d'une situation qui caractérise de nombreuses langues : le finnois par exemple (cf. Rice 1992 : 93) et bon nombre de langues romanes (cf. Pons Moll 2005).

3.1.2 L'autorisation des segments en *logudorese* occidental

En *logudorese* occidental, on trouve en coda l'occlusive nasale et la première partie d'une gémignée, comme dans l'ensemble de l'espace *logudorese*, mais lorsqu'on examine les réalisations de /s/ et /r/ en *sandhi* externe, les données révèlent une situation plus complexe. La variation diatopique, qui distingue cette aire des autres variétés du *logudorese*, montre l'intervention d'une nouvelle variable, le lieu d'articulation, et s'accompagne d'une variation diachronique qui oppose l'ancienne génération à la nouvelle :

(25) -/s/ : /sɔs/ « les (masculin, pluriel) », /sas/ « les (féminin, pluriel) »

Ancienne génération

(25a) -/s/ # C labiale → [-j]

[sɔj 'panɛzɛ]	« les pains »
[sɔj 'bɔɛzɛ]	« les bœufs »
[saj mu'd:zɛɛzɛ]	« les épouses »
[soj 'fid:zɔzɔ]	« les fils »

Nouvelle génération

(25b) -/s/ # C labiale → consonne gémignée

[sɔ 'p:anɛzɛ]	« les pains »
[sɔ 'b:ɔɛzɛ]	« les bœufs »
[sa m:u'd:zɛɛzɛ]	« les épouses »
[so 'f:id:zɔzɔ]	« les fils »

(25c) -/s/ # obstruante coronale → [-t]/ [-ʃ]

[sɔt 'tɛmpɔzɔ]	« les temps »
[soʃ 'duç:ɛzɛ]	« les gâteaux »
[sɔt 'tɛɣɔzɔ]	« les aveugles »
[saʃ dzin'dziɛza]	« les gencives »
[sɔt 'ʃaf:ɔzɔ]	« les gifles »
[soʃ 'dʒirɔzɔ]	« les tours »

(25d) -/s/ # obstruante coronale → consonne gémignée

[sɔ 't:ɛmpɔzɔ]	« les temps »
[so 'd:uç:ɛzɛ]	« les gâteaux »
[sɔ 't:sɛɣɔzɔ]	« les aveugles »
[sa d:zin'dziɛza]	« les gencives »
[sɔ 't:ʃaf:ɔzɔ]	« les gifles »
[so 'd:ʒirɔzɔ]	« les tours »

(25e) -/s/ # obstruante dorsale → [x:] / [ɣ:] [sɔ 'x:ɔv:ɔzɔ] « les corbeaux » [sɔ 'ɣ:antsɔzɔ] « les crochets »	(25f) -/s/ # obstruante dorsale → [k:] / [g:] [sɔ 'k:ɔv:ɔzɔ] « les corbeaux » [sɔ 'g:antsɔzɔ] « les crochets »
(25g) -/s/ # sonante coronale → consonne géminée [sɔ n:ɛ'βɔðɛzɛ] « les neveux » [sa 'l:uɣɛzɛ] « les lumières » [so 'r:iɔzɔ] « les rivières »	(25h) -/s/ # sonante coronale → consonne géminée [sɔ n:ɛ'βɔðɛzɛ] « les neveux » [sa 'l:uɣɛzɛ] « les lumières » [so 'r:iɔzɔ] « les rivières »
(25i) -/s/ # /s/- → [s:] [sɔ 's:ɔd:ɔzɔ] « les sous »	(25j) -/s/ # /s/- → [s:] [sɔ 's:ɔd:ɔzɔ] « les sous »
(26) -/r/ : /'batɔr/ « quatre » <i>Ancienne génération</i>	<i>Nouvelle génération</i>
(26a) -/r/ # C labiale → [-j] ['bat:ɔj 'panɛzɛ] « quatre pains » ['bat:ɔj 'bœzɛ] « quatre bœufs » ['bat:ɔj mu'd:zɛɛzɛ] « quatre épouses » ['bat:ɔj 'fid:zɔzɔ] « quatre fils »	(26b) -/r/ # C labiale → consonne géminée ['bat:ɔ 'p:anɛzɛ] « quatre pains » ['bat:ɔ 'b:œzɛ] « quatre bœufs » ['bat:ɔ m:u'd:zɛɛzɛ] « quatre épouses » ['bat:ɔ 'f:id:zɔzɔ] « quatre fils »
(26c) -/r/ # obstruante coronale → [-ɬ] / [-ɮ] ['bat:ɔɬ 'taulaza] « quatre planches » ['bat:ɔɮ 'dɔmɔzɔ] « quatre maisons » ['bat:ɔɬ 'tseɣɔzɔ] « quatre aveugles » ['bat:ɔɮ dzi'dziaza] « quatre bonnets » ['bat:ɔɬ 'tʃaf:ɔzɔ] « quatre gifles » ['bat:ɔɮ 'dʒirɔzɔ] « quatre tours »	(26d) -/r/ # obstruante coronale → consonne géminée ['bat:ɔ 't:aulaza] « quatre planches » ['bat:ɔ 'd:ɔmɔzɔ] « quatre maisons » ['bat:ɔ 't:sɛɣɔzɔ] « quatre aveugles » ['bat:ɔ d:zi'dziaza] « quatre bonnets » ['bat:ɔ 't:ʃaf:ɔzɔ] « quatre gifles » ['bat:ɔ 'd:ʒirɔzɔ] « quatre tours »
(26e) -/r/ # obstruante dorsale → [x:] / [ɣ:] ['bat:ɔ 'x:ɔv:ɔzɔ] « quatre corbeaux » ['bat:ɔ 'ɣ:antsɔzɔ] « quatre crochets »	(26f) -/r/ # obstruante dorsale/ → [k:] / [g:] ['bat:ɔ 'k:ɔv:ɔzɔ] « quatre corbeaux » ['bat:ɔ 'g:antsɔzɔ] « quatre crochets »
(26g) -/r/ # sonante coronale → consonne géminée ['bat:ɔ 'n:uɛzɛ] « quatre nuages » ['bat:ɔ 'l:uɣɛzɛ] « quatre lumières » ['bat:ɔ 'r:iɔzɔ] « quatre rivières »	(26h) -/r/ # sonante coronale → consonne géminée ['bat:ɔ 'n:uɛzɛ] « quatre nuages » ['bat:ɔ 'l:uɣɛzɛ] « quatre lumières » ['bat:ɔ 'r:iɔzɔ] « quatre rivières »
(26i) -/r/ # /s/- → [s:] ['bat:ɔ 's:ɔd:ɔzɔ] « quatre sous »	(26j) -/r/ # /s/- → [s:] ['bat:ɔ 's:ɔd:ɔzɔ] « quatre sous »

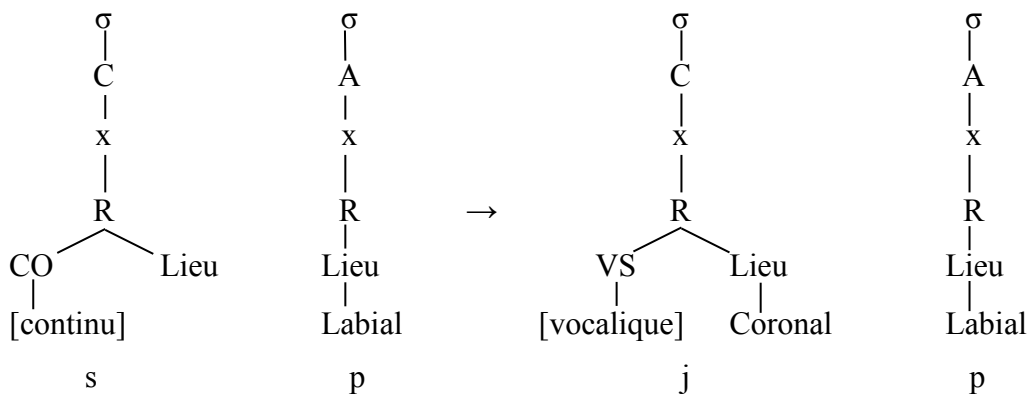
Lorsqu'on examine la distribution des allophones de /s/ et /r/ en *logudorese* occidentale, on peut observer que le *government* et le *binding* n'opèrent pas de la même façon qu'en *logudorese*. Le parler de l'ancienne génération admet en coda [j] (cf. (25a) et (26a)), [ɬ/ɮ] (cf. (25c) et (26c)) et la première partie d'une géminée (cf. (25e), (25g), (25i), (26e), (26g) et (26g)) alors que celui de la nouvelle

génération ne connaît que la première partie d'une gémisée (cf. (25b), (25d), (25f), (25h), (25j), (26b), (26d), (26f), (26h) et (26j)).

Pour ce qui est de l'ancienne génération, il semble bien que, au-delà des réalisations différentes, le *government* ou le *binding* autorisent, comme en logudorese, les segments en coda. L'application du premier permet l'autorisation de [j] devant consonne labiale (cf. 27) et l'application du second celle de la constrictive latérale :

(27) /sɔs 'panɛs/ « les pains »

[sɔj 'panɛzɛ] « les pains »

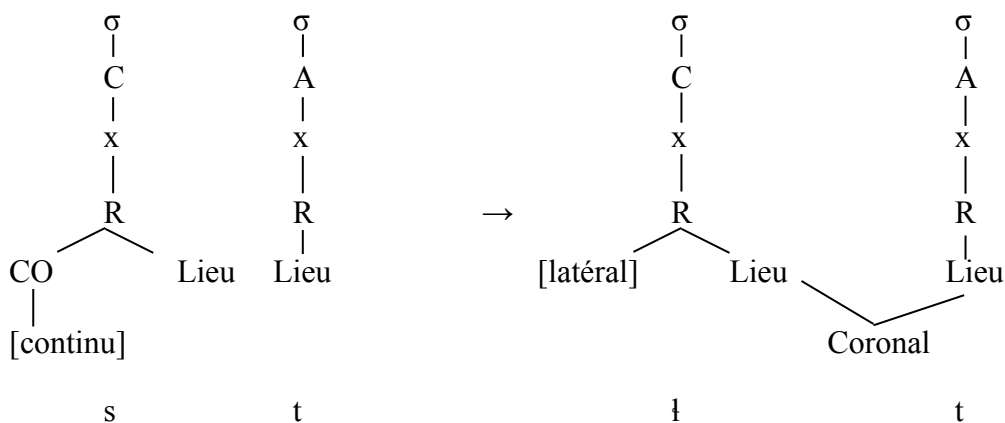


Il faut néanmoins noter que là où s'applique le *binding*, le paramètre a changé par rapport au *logudorese* : il ne s'agit plus, en effet, d'autoriser un segment sous-spécifié pour le lieu d'articulation, mais il faut que celui-ci soit identique à celui de la consonne en attaque. En conséquence, on n'a plus de séquences du type [sp, sk] (cf. (21a) et (22a)), mais seulement des suites homorganiques [lt, lz] (cf. (28a)) ou identiques [b:, n:, m:...] suite à l'assimilation de la consonne en coda (cf. (28b)) :

(28) *binding* : identité de Lieu d'articulation

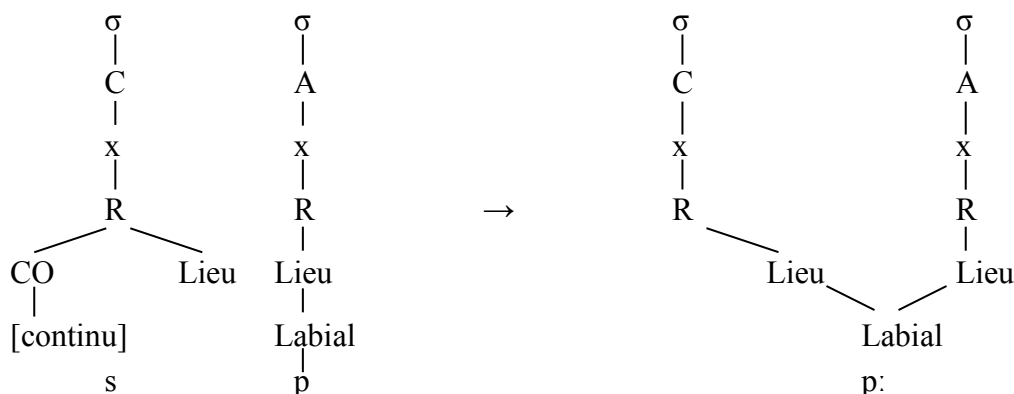
a) /sɔs 'tɛmpɔs/ « les temps »

[sɔl 'tɛmpɔzɔ] « les temps »



(b) /sɔs 'panɛs/

[sɔ 'p:anɛzɛ] « les pains »



En ce qui concerne le parler de la nouvelle génération, (cf. (25b), (25d), (25f), (25h), (25j), (26b), (26d), (26f), (26h) et (26j)), il semblerait que la relation de *binding*, dans sa version la plus restrictive, s'impose pour tous les segments en coda. Cela explique que seule la nasale dont le lieu d'articulation est déterminé par la consonne suivante et les gémées totales dérivées de l'assimilation de /r/ et /s/ sont autorisées dans ce constituant. Cela rapproche ce parler des langues comme le ponape ou le japonais qui ne connaissent, en coda, que des gémées partielles ou totales (cf. Rice 1992 : 77, 93).

Il apparaît donc que l'étude de la variation phonologique se révèle fort intéressante à plusieurs égards. D'un côté, elle nous permet de tester la validité de certains principes en les confrontant avec le foisonnement des données et de l'autre, elle nous fait entrevoir, à travers la dimension diachronique et diatopique, les différents types de variation possible.

Les mêmes principes peuvent nous aider à comprendre certains changements en diachronie, comme j'ai voulu le montrer dans l'étude sur les aboutissements des groupes *Consonne + w* et des labiovélares en sarde (cf. Molinu 2018b[C], 2019b[C]).

3.1.3 Les aboutissements des groupes *Consonne + w* en sarde

Les aboutissements des groupes consonne simple + w (C + w dorénavant), en sarde, sont comparables à ceux des autres langues romanes (cf. Wagner 1939 : 15, Pensado 1986 : 86-7, Wagner 1984 : §§ 151, 216, 222, Brandão de Carvalho 2008 : 22) : le w se renforce en passant à la fricative v après liquide (cf. (29)). En revanche, après occlusive, on observe, comme en italien, la disparition de l'approximante et la gémation de la consonne (cf. (30)) :

(29) Renforcement de w après sonante [+ continu] :

- a) r.w : CERVU > [kɛrvu] « cerf »
- b) l.w : VOLUIT > anc. sd. *bolvit* (CSMB 63^a) « il voulut »¹⁰

¹⁰ Je donne ici les titres des documents en ancien sarde (XI-XIII siècle) : CSP: *Condaghe di San Pietro di Silki* (cfr. Delogu 199, Soddu & Strinna 2013),

(30) Gémiation de C [- continu] :

a) t.w : POTUI	>	anc. sd. <i>potti</i> (CSP, 183)	« je pus »
b) b.w : HABUIT	>	anc. sd. <i>apit</i> (CV, XIII:12)	« il eut »
c) n.w : *VENUIT	>	anc. sd. <i>bennit</i> (CSNT, 140)	« il vint »
d) n.w : TENUIT	>	anc. sd. <i>tennit</i> (CSNT, 140)	« il tint »
e) n.w : MANUALE	>	[ma'n:ale]	« cochon que l'on engraisse »
f) n.w : JANUARIU	>	[ja'n:arju]	« janvier »

Pour rendre compte du comportement des groupes C + w, nous devons partir d'une syllabification hétérosyllabique de ces séquences (cf. entre autres Pensado 1986 : 89). Le renforcement w > v après r/l ou la gémiation de la consonne dans les autres cas ne sont que deux stratégies complémentaires visant à réparer le mauvais profil de sonorité produit par les séquences C + w (cf. Murray & Vennemann 1982, 1983, Clements 1990)¹¹.

Selon Murray & Vennemann (1983 : 519) et Pensado (1986 : 89), le mauvais profil de sonorité découle d'un mauvais contact syllabique (cf. (31)) dont la valeur est déterminée par la position de chaque segment le long d'une échelle de force consonantique (cf. (32)) :

(31) Valeurs du contact syllabique dans les groupes C + w (d'après Pensado 1986 : 89)

Resultados de las secuencias de consonante simple más wau en posición interior

Contactos silábicos	r.w	l.w	n.w	b.w d.w g.w	t.w k.w	p.w
	+ ————— .-					
Valor del contacto:	-1	-2	-3	-4	-5	-5

Soluciones adoptadas

ITALIANO	reforz. w	geminación			
SARDO	reforz. w	geminación			
PROVENZAL	reforzamiento w				met.
PORTUGUÉS	reforzamiento w				metátesis
CASTELLANO	reforzamiento				metátesis

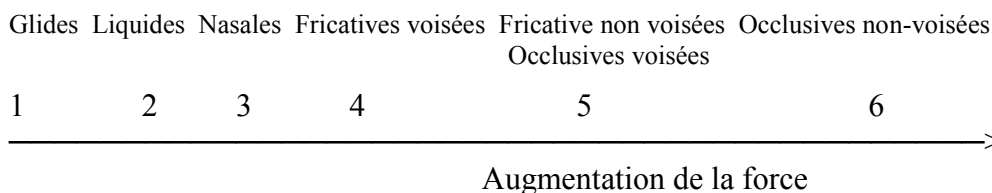
CSNT: *Condaghe di San Nicola di Trullas* (1113-1140 (cfr. Merci 2001),

CSMB: *Condaghe di Santa Maria di Bonarcado* (cfr. Viridis 2002),

CV: *Antiche carte volgari dell'Archivio Arcivescovile di Cagliari* (cfr. Guarnerio 1892–1894)

¹¹ Pour Murray & Vennemann (1983 : 522), la gémiation consonantique serait équivalente à l'épenthèse consonantique qui est employée dans certaines langues pour réparer des séquences consonantiques malformées : GENERU(M) > *genre* > « gendre » (Pensado 1986 : 87, Brandão de Carvalho 2008).

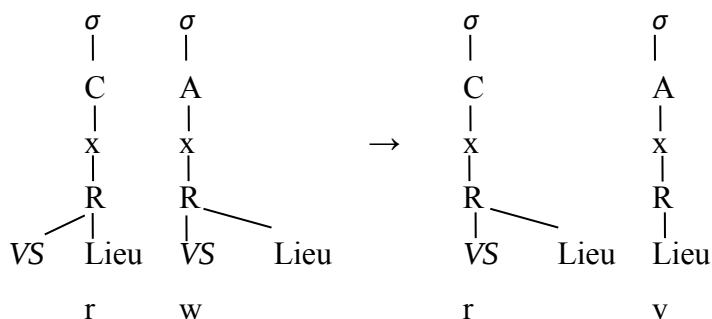
(32) Echelle de force consonantique (Murray & Vennemann 1983 : 519)



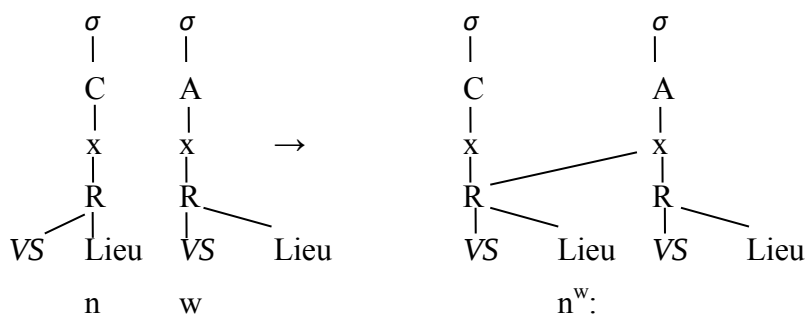
Or, bien que je sois d'accord sur le principe de réparer les séquences qui présentent un mauvais profil de sonorité, il me semble que le modèle de Rice offre une meilleure explication, l'autorisation prosodique des segments au niveau tautosyllabique ou hétérosyllabique ne dépendant pas des valeurs attribuées sur une échelle de force ou de sonorité. Pour Rice, elle découle de la structure même des segments.

Le schéma (33) montre que le renforcement de *w*, via l'effacement du nœud VS, crée une asymétrie qui permet à /r, l/ d'être gouvernés, parce qu'ils ont un nœud VS et sont donc plus complexes, en termes de structure, que la consonne en attaque (principe de *government*). En (34), en revanche, la nasale est autorisée en coda parce qu'elle a, au niveau du lieu d'articulation, une structure aussi complexe que celle de la consonne en attaque (principe de *binding*).

(33) *government* → réparation (renforcement de *w* après sonante [+ continu]) : *ker.wu* > *kervu* « cerf »



(34) *binding* → réparation (gémination via épenthèse de C [- continu]) : *te.n.wi* > *ten^w:i* > *ten:i* « je tins »¹²



¹² Les aboutissements *p*, *n*, *t* sont dus à deux contraintes de la langue : l'une qui interdit des consonnes labialisées *[p^w, n^w, t^w] (cf. Calabrese 2005 : 342), l'autre qui interdit des occlusives géminées sonores [*b:], [*d:] (cf. Wagner 1984 : § 341, Virdis 2002 : CXVIII).

3.1.4 Les labiovélares

Il me semble que les mêmes principes peuvent rendre compte, mieux que d'autres analyses, de l'évolution des labiovélares k^w et g^w , qui fonctionnaient en latin comme un phonème unique, complexe (cf. Weijer 1996 : § 10). Or, en latin, ces deux phonèmes n'ont pas la même distribution : g^w ne figure qu'après la nasale (LINGUA « langue »), alors que son homologue sourd ne connaît pas de restrictions distributionnelles et apparaît en positions initiale, intervocalique et post-consonantique : QUATT(U)OR « quatre », AQUA « eau », CINQUE « cinq ».

Dans une première phase (cf. (35)), en sarde tout comme dans d'autres langues romanes, on assiste à la simplification de la séquence QU + o > ko, qui s'étend ensuite par analogie aux autres formes pronominales (cf. Lausberg 1976 : 290-293, 336, Wagner 1984 : 231)¹³ :

(35) QU [k^w]/[kw] > [k]

- | | | | |
|---------------------------|---|------------------------|---|
| a) QUOMODO | > | [kɔ'mɛntɛ] | « comment, comme », cf. it. <i>come</i> |
| b) QUI /QUID | > | ['kiɛ] | « qui », cf. it. <i>chi</i> |
| c) QUALE, QUANDO, QUANTUM | > | ['kalɛ, 'kaɲɔ, 'kantu] | « quel, quand, combien » |

En revanche, l'aboutissement des labiovélares latines k^w et g^w devant une autre voyelle diffère selon les aires dialectales : occlusive bilabiale /b/ dans l'espace septentrional vs conservation de la labiovélaire dans l'espace méridional (cf. (36)) :

(36) Occlusive labiale vs conservation¹⁴

(36.1) -QU- à l'intervocalique

- | | | Nord | Sud | |
|------------|---|------------|------------|---------------|
| a) AQUA | > | ['ab:a] | ['akwa] | « eau » |
| b) EQUA | > | ['ɛb:a] | ['ɛywa] | « jument » |
| c) SILIQUA | > | [ti'lib:a] | [si'likwa] | « caroubier » |
| d) AQUILA | > | ['ab:ilɛ] | ['akili] | « aigle » |

(36.2) QU- à l'initiale

- | | | Nord | Sud | |
|---------------|---|------------|-------------|------------|
| a) QUATT(U)OR | > | ['bator] | ['kwatru] | « quatre » |
| b) QUINDECIM | > | ['biɲɖiɣi] | ['kwiɲɖiɣi] | « quinze » |

(36.3) -QU- après consonne

- | | | | Nord | Sud | |
|-------------------------------|---|--|-------------|---------------------|---------------|
| a) QUINQUE > CINQUE | > | | ['kimbɛ] | ['ʃiɲku] / 'ʃiɲkwi] | « cinq » |
| b) QUINQUAGINTA > CINQUAGINTA | > | | [kim'banta] | ['ʃiɲ'kwanta] | « cinquante » |

¹³ Il faut ajouter à cette liste : QUAERERE > [ker:ɛrɛ] « vouloir » cf. it. *chiedere* et QUERCU(M) > ['kerku] « chêne ».

¹⁴ Néanmoins il faut préciser qu'actuellement, dans l'espace méridional, kw est traité comme un groupe où w, lorsqu'il est conservé, fonctionne comme variante combinatoire non syllabique de /u/.

(36.4) -GU- après consonne

		Nord	Sud	
a) ANGUILLA	>	[am'biɖ:a]	[aŋ'gwid:a]	« anguille »
b) LINGUA	>	['limba]	['liŋwa]	« langue »
c) SANGUEN	>	['sambenɛ]	['saŋɡuni]	« sang »
d) INGUÏNA	>	['imbena]	['iŋɡuna]	« aine »

Pour Wagner (1984 : 224-229), l'occlusive labiale sonore [b] serait l'aboutissement originel dans la totalité de l'espace linguistique sarde (AQUA > *abba*), *kw* et *gw* n'étant, dans l'espace méridional, que le résultat de l'influence du superstrat toscan au Moyen-âge. Des travaux plus récents (Bolognesi 2001, Viridis 2014), montrent au contraire, et d'une façon convaincante, que les deux aboutissements sont d'origine, comme le montre, entre autres, l'attestation de formes en *kw* dans des documents en ancien sarde, appartenant à l'aire méridionale : *akova* (Carta cagliaritana en caractères grecs) et *equa* (CV, XIII, 10), fait qui peut difficilement être attribué au superstrat toscan (cf. Viridis 2014 : 8).

L'évolution dans l'espace septentrional rappelle celle du roumain mais contrairement à celui-ci, le sarde ne conserve pas l'opposition de sonorité *p/b* (cf. Contini 1987 : 68-69) :

(37)		sarde	vs	roumain	
a) AQUA	>	<i>abba</i>		<i>apă</i>	« eau »
b) EQUA	>	<i>ebba</i>		<i>iapă</i>	« jument »
c) QUATT(U)OR	>	<i>bator</i>		<i>patru</i>	« quatre »
d) LINGUA	>	<i>limba</i>		<i>limba</i>	« langue »

Clements (1991 : 99) pour le roumain et Calabrese (2005 : 311-312) pour le roumain et le sarde, ont proposé de traiter l'aboutissement des labiovélares (segments complexes avec un double articulateur, dorsal (principal) et labial (secondaire)) en labiales, comme une simplification du segment complexe, via la promotion de l'articulateur secondaire. Ce processus ne modifie pas le trait [±voisé], de sorte que /g^w/ aboutit à /b/ et /k^w/ à /p/.

Si cette analyse est valable pour le roumain et éventuellement pour les aboutissements de [g^w] en sarde (/'limba/ « langue »), elle ne permet pas d'expliquer les aboutissements de [k^w] en sarde¹⁵ :

¹⁵ Le changement *k^w* > *p* est envisageable pour une poignée de formes comme [ar'pau] « scorpion », [pa'dula] « fougasse », [pa'd:zarɛ] « cailler » (cf. Molinu « à paraître » : 6), que certains linguistes interprètent comme des aboutissements de la labiovélaire *k^w* (cf. Wagner 1984, 226, Viridis 2014, 7-8, Paulis 1984, 103, Blasco Ferrer 1984, 74-76). Néanmoins, il me semble que le fait de considérer /p/ comme un aboutissement de la labiovélaire *k^w* crée beaucoup plus de problèmes qu'il n'en résout (cf. Bolognesi 2001). Des recherches ultérieures sont nécessaires pour déterminer le statut et l'origine de ces formes.

(38)

- | | | | | |
|----|-----------|----|------------|------------|
| a) | / 'ab:a/ | vs | * /'apa/ | « eau » |
| b) | / 'batɔr/ | vs | * /'patɔr/ | « quatre » |
| c) | / 'kiNbɛ/ | vs | * /'kiNpɛ/ | « cinq » |

On pourrait certes envisager pour AQUA une sonorisation précoce de la labiovélaire en position intervocalique (**ag^wa*) suivie d'une simplification de celle-ci (**aba*) ; mais il faudrait alors justifier l'absence de lénition. Et l'évolution se complique encore plus pour *kimbe* < CINQUE, où rien ne justifie la sonorisation de la labiovélaire. De même en position initiale, QUATT(U)OR ne peut pas aboutir à *bator* à la suite d'une simplification du segment complexe.

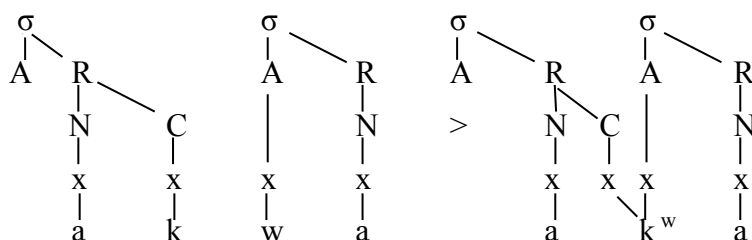
L'analyse proposée par Paulis (1981, 1984a : CIV) et Blasco Ferrer (1984, 75) explique la sonorisation de -*kw*- (ou *k^w*) à l'intervocalique par la difficulté à distinguer dans le contexte intervocalique, à cause de la tension articulaire, un -*kw*- (ou *k^w*) d'un -*gw*- ou (ou *g^w*). Mais cette analyse se heurte également à quelques difficultés. Ainsi, comment la vélarisation peut-elle entraîner des confusions de tension et surtout comment peut-on rendre compte de la réalisation géminée du /b:/ qui s'ensuit (/ 'ab:a/ et non > **aβa* < **agwa*) ? De plus, cette sonorisation devrait alors toucher également des aires dialectales, les variétés centrales, qui ne connaissent pas le voisement des occlusives sourdes intervocaliques (cf. Contini 1987 : 53-54, 82, 99-100) :

(39) ACETU(M) > /a'ketu/ « vinaigre » vs AQUA > / 'ab:a/ « eau »

L'hypothèse qui me paraît la plus apte à rendre compte de ces aboutissements est celle qui consiste à admettre que les labiovélares ont d'abord été réanalysées comme des groupes consonantiques constitués de C + w. À partir de là, le sarde aurait adopté deux solutions différentes pour réparer ces séquences malformées en les rendant conformes au principe de *binding* qui, rappelons-le, est un des deux principes qui rendent compte de l'autorisation prosodique des consonnes dans des groupes hétérosyllabiques.

Dans l'aire méridionale, les locuteurs ont adopté une solution déjà utilisée pour les groupes C + w où C est une occlusive (cf. *t.w* > *t* : POTUI > *potti* (CSP, 183) « je pus »), c'est-à-dire l'allongement par épenthèse :

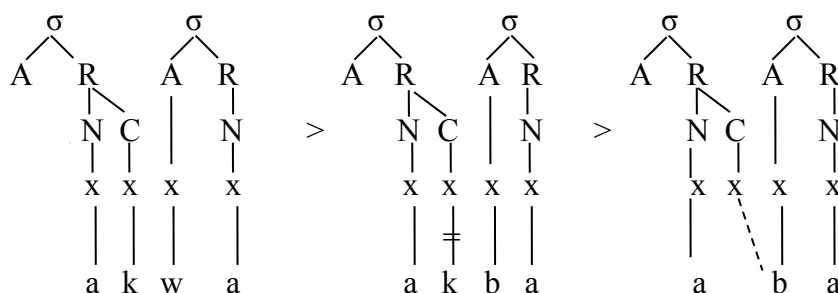
(40) aire méridionale : *ak^wa* > *ak.wa* > *ak^w:a* > *ak:wa*



Pour les variétés septentrionales, nous proposons une évolution déjà envisagée par Lausberg (1976 : § 348) qui suggère les stades suivants : $kw > *k\beta > *g\beta > b$ ¹⁶.

Dans cette perspective, il y aurait donc d'abord eu un renforcement de l'approximante, puis l'assimilation de l'occlusive vélaire, comme dans les groupes -CT- ou -PT- (OCTO > *otto* « huit », SEPTE > *sette* « sept »), toujours dans le respect du principe de *binding*¹⁷ :

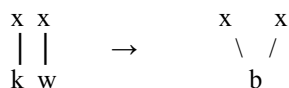
(41) aire septentrionale : $ak^wa > ak.wa > ak.ba > ab:a$



Cette hypothèse permet ainsi de rendre compte de l'aboutissement de *kimbe*, à travers une phase **kimkbe*, et également de *batoro*, via **kbattoro*. Dans le cas de *kimbe*, l'interdiction d'une coda complexe aurait tout simplement déclenché l'effacement de l'unité temporelle associée à l'occlusive vélaire en ne laissant que la labiale¹⁸. En revanche pour *bator*, le groupe initial, assimilé par la suite, a abouti à une consonne géminée /b:/ qui, contrairement aux occlusives initiales étymologiques simples, n'est pas affectée par la lénition en *sandhi* externe entre voyelles (cf. (42b) et (42d))¹⁹ :

- (42)
- | | | | | |
|----------------|---|------------------|------------|---------------|
| a) /'dulke/ | > | ['dulke] | < DULCE(M) | « gâteau » |
| b) /su 'dulke/ | > | [su 'ðulke] | | « le gâteau » |
| c) /'bɔnu/ | > | ['bonu] / ['onu] | < BONU(M) | « bon » |

¹⁶ Bolognesi (2001 : 36) propose un changement via une assimilation réciproque (fusion) : $kw > b$:



Que l'on suive l'hypothèse de Lausberg ou celle de Bolognesi, le résultat est toujours le même : une consonne géminée qui respecte le principe de *binding*. Cet aboutissement est peut-être plus récent par rapport à celui des autres groupes C + w, où l'occlusive géminée sonore a donné une occlusive géminée sourde (cf. HABUIT > *apit* (CV, XIII:12) « j'eus »).

¹⁷ La Romania occidentale connaît une troisième solution : AQUA > *ak.wa* > **aj.wa* > lomb., ven., occ., cat. *aigua* (cf. Pensado 1984 : 104-5, Ségéral & Scheer 2008 : 151). En partant toujours d'une séquence hétérosyllabique, dans ces variétés, l'approximante est renforcée pour respecter le principe de *government*. Ce renforcement est, comme en sarde, le résultat de la perte du nœud de Voisement spontané (VS), ce qui provoque le transfert de l'approximante à la classe des obstruantes.

¹⁸ Nous proposons le même processus pour *limba* « langue », sans faire appel à un traitement différent avec simplification du segment complexe.

¹⁹ Il est possible qu'à l'origine cet aboutissement se soit produit en *sandhi* externe entre voyelles et qu'ensuite il se soit généralisé dans toutes les positions (cf. Blasco Ferrer 1984 : 74). Par ailleurs, nous rappelons que le sarde admet des consonnes géminées à l'initiale de mot dans les cas suivants (cf. Lai 2015, Molinu 1992, 2015 et 2018c) :

- | | | | |
|---|----|-----------------------------|-------------------------------|
| a) formes prélatines : [te'rak:u] / [su te'rak:u] | vs | *[su ðe'rak:u] | « domestique, le domestique » |
| b) emprunts : [bal:u] / [su b:al:u] | vs | *[su 'al:u] | « bal, le bal » |
| c) hypocoristiques : [tet:a] / [el de 't:et:a] | vs | [ta'reza] / [el de ða'reza] | « c'est à Tetta/Tereza » |

d) /su 'bɔnu/	>	[su 'onu]		« le bon »
e) /'b:atɔr/	>	['bat:ɔɾɔ]	< QUATT(U)OR	« quatre »
f) /su de 'b:atɔr/	>	[su ɛ 'b:at:ɔɾɔ]		« le quatrième »

3.2 Relations tautosyllabiques

Le modèle de Rice s'est révélé également très pertinent pour rendre compte des relations tautosyllabiques, notamment lors de l'évolution des groupes Consonne + *r* dans certains parlers du sarde.

3.2.1 Les Groupes C+ *r* dans la « Barbagia de Ollolai »

À partir d'enquêtes de terrain sur deux parlers de la « Barbagia de Ollolai » (Oliena et Orgosolo)²⁰, j'ai analysé les contraintes et les stratégies de réparation qui permettent ou empêchent la débuccalisation de l'occlusive vélaire sourde /k/ (Molinu 1997[A], 2001a[C], 2005[A]).

La débuccalisation est le résultat d'un processus de lénition qui se produit, à l'origine, dans un contexte intervocalique, pour s'étendre ensuite à d'autres contextes, comme le montrent les exemples suivants (cf. (43)) :

(43)

#_	V_V	C[continu]_	RF_ ²¹	C[nasal]_
/ 'kanɛ/	/su 'kanɛ/	/sɔs 'kanɛs/	/ 'tɛnɛt 'kimbe 'an:ɔs/	/kiN 'kanɛs/
['ʔanɛ]	[su 'ʔanɛ]	[sɔs 'ʔanɛzɛ]	['tɛnɛ 'ʔimbe 'an:ɔzɔ]	[ʔiŋ 'kanɛzɛ]
<i>chien</i>	<i>le chien</i>	<i>les chiens</i>	<i>il a cinq ans</i>	<i>avec (des) chiens</i>

Le processus est bloqué dans tous les parlers lorsque l'occlusive forme une attaque complexe avec /r/ (cf. (44)), sauf dans le parler de Orgosolo où cependant, le groupe *[-(-)ʔr-] est réparé via la métathèse de /r/ qui provoque une modification dans l'ordre linéaire des segments et aboutit à la séquence [Vlʔ-] (cf. (45)) :

(44) Oliena

#_	V_V	C[continu]_	RF__	C[nasal]
/ 'krezja/	/sa 'krezja/	/sas 'krezjas /	/aC 'krezja/	/iN 'krezja/
['krezja]	[sa 'krezja]	[sas 'krezjaza]	[a 'k:rezja]	[iŋ 'krezja]
<i>église</i>	<i>l'église</i>	<i>les églises</i>	<i>à (l')église</i>	<i>dans (l')église</i>

²⁰ Les parlers appartenant à la « Barbagia de Ollolai » correspondent à l'aire *nuorese orientale e meridionale* de la carte de Virdis (cf. carte n.1)

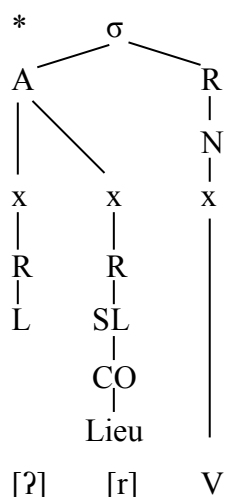
²¹ RF = *Raddoppiamento Fonosintattico*. Le RF est un processus de *sandhi* externe qui opère en italien standard, dans les parlers de l'Italie centro-méridionale (ainsi qu'en corse) et en sarde. Dans une séquence de deux mots [mot1- mot2], le RF provoque l'allongement de la consonne initiale du mot2 (cf. en italien standard *parlo* ' [mm]olto « il / elle parla beaucoup »). Pour le sarde, je renvoie à Wagner, (1984 : §§362-71), Contini (1986 : 531), Molinu (1992 : 144), Lai (2015).

(45) Orgosolo

#_	V_V	C[continu]_	RF_	C[nasal]_
/'krezja/	/sa 'krezja/	/sas 'krezjas/	/aC 'krezja/	/iN 'krezja/
[al'ʔezja]	[sa al'ʔezja]	[saz al'ʔezjaza]	[a al'ʔezja]	[iŋ 'krezja]
<i>église</i>	<i>l'église</i>	<i>les églises</i>	<i>à (l')église</i>	<i>dans (l')église</i>

A partir de ces données, j'avais proposé la contrainte énoncée en (46), qui indique que lors de la syllabation de deux segments dans une attaque complexe, la tête d'une attaque ne doit pas être moins complexe, en terme de structure, que son complément (cf. Molinu1997[A]). Dans le cas étudié ici, un segment ne peut être autorisé en tant que tête d'une attaque syllabique que s'il a dans sa structure le nœud supralaryngal, ce qui bloque la débuccalisation de la consonne vélaire ou déclenche une réparation lors de la transgression de la contrainte en (46)²²:

(46)



3.2.2 Les Groupes C+ r dans la « Barbagia de Ollolai » et à Bitti

Je suis revenue sur cette analyse des années plus tard pour réexaminer, à la lumière du modèle de Rice, l'absence de débuccalisation dans les groupes Consonne + r (cf. Molinu 2012a-b[C], 2013[C], 2017a[A]). J'ai alors élargi mon étude aux réalisations du groupe /f/ + /r/, ce qui m'a permis de comparer les données des parlers de la « Barabagia de Ollolai » et celles de Bitti²³. Contrairement à

²² R = nœud racine, L = nœud Laryngal, SL = nœud Supralaryngal, CO = Constriction

²³ Dans les parlers de la « Barbagia d'Ollolai » ainsi que dans celui de Bitti, le /f/ aussi est sujet à un processus de débuccalisation ou d'effacement : /sa 'femina/ → [sa 'hemina] / [sa 'emina] « la femme » (cf. Contini, 1987 : 320, Molinu 2017a : 137).

Ce processus est bloqué lorsque /f/ fait partie d'une attaque complexe :

#_	V_V	C[continuant]_	RF_	C[nasal]_
/'frate/	/'kustu 'frate/	/sos 'frates/	/aC 'frate'meu/	/'suN' frates/
['frate]	['kustu 'frate]	[sor 'frateʒe]	[a 'f:rate'meu]	['sum 'frateʒe]
<i>frère</i>	<i>ce frère</i>	<i>les frères</i>	<i>à mon frère</i>	<i>ils sont frères</i>

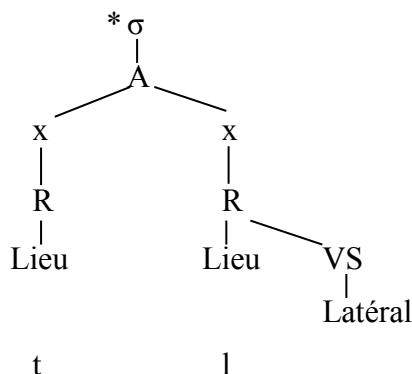
l'article de 1997, je démontre que l'absence de débuccalisation dans les groupes C+ r est due à des principes plus généraux qui déterminent l'autorisation des segments à l'intérieur de la structure syllabique : le *gouvernement* de sonorité et l'identité de lieu d'articulation.

Comme on l'a vu précédemment (cf. (17b)), le gouvernement de sonorité autorise les groupes consonantiques en attaque lorsque la première consonne est moins complexe en termes de structure SV que la consonne adjacente. Cependant, dans certaines langues (par exemple l'anglais, le catalan, le latin), un groupe comme /tl/, bien qu'il satisfasse aux exigences du gouvernement, ne constitue pas une attaque complexe bien formée. Selon Rice (1992 : 76), dans ce groupe les deux consonnes ont le même lieu d'articulation – elles sont toutes les deux coronales – donc les contraintes de sonorité ne peuvent pas à elles seules assurer l'autorisation des consonnes dans une attaque complexe. L'interdiction de ce groupe résulte plutôt d'une contrainte sur le lieu d'articulation que Rice formule dans ces termes :

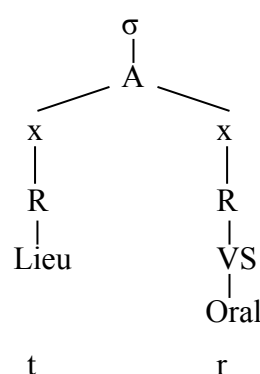
(47) « Two consonants can be syllabified into an onset only if they do not have identical Place structure » (Rice 1992 : 76)²⁴.

Mais si la séquence /tl/ est une attaque mal formée parce que les deux consonnes ont la même structure au niveau du lieu d'articulation, pourquoi la séquence /tr/ serait-elle permise, étant donné que /t, r, l/ sont des coronales ? Rice considère la possibilité qu'en anglais /r/ est dépourvu du nœud de Lieu et se distingue ainsi des coronales qui possèdent un nœud de Lieu sous-spécifié (Rice 1992 : 76, 2005, Wiese 2011 : 723). Les schémas en (48a-b) illustrent les deux structures :

(48) a.



b.



J'ai repris et appliqué cette proposition pour justifier l'absence de débuccalisation de /f/ et /k/ lorsqu'ils sont suivis de /r/. La débuccalisation produit des laryngales qui sont dépourvues de lieu d'articulation (cf. Rice 1992: 75, 2011: 532), et l'analyse de différents processus phonologiques (neutralisation et assimilation) nous amène à penser que la vibrante, en sarde, du moins dans ces

²⁴ Un peu plus loin, Rice (1992: 81) ajoute : « Binding of Place within an onset is generally not allowed cross-linguistically ».

variétés, pourrait elle aussi être dépourvue de ce nœud (Molinu 2017a : 150-151). D'où le blocage du processus de débuccalisation qui se produit, en revanche, lorsque /f/ et /k/ sont associés à une attaque simple. La comparaison avec d'autres variétés romanes (gascon, toscan, calabrais) qui ont connu ou connaissent ce phénomène, semble confirmer l'impossibilité d'autoriser les laryngales et le /r/ à partager le même constituant syllabique.

Mon analyse de 1997 était basée sur une contrainte qui préservait la complexité structurale de la tête sur le dépendant à l'intérieur d'une attaque complexe. Bien que l'asymétrie entre tête et dépendant puisse être mise en relation avec le principe de binarité (cf. Bolognesi 1998 : 318)²⁵, le fait de justifier cela par le maintien du nœud supralaryngal me paraît aujourd'hui une restriction *ad hoc* qui vise plus à justifier un processus particulier (blocage vs réalisation de la débuccalisation) qu'un principe plus général (principe de binarité). Au contraire, l'analyse de 2017 présente l'avantage de faire appel à un principe général, une sorte d'*anti-binding* qui vise toujours à interdire le même type de relation, l'identité de lieu d'articulation dans une attaque complexe, et qui peut ainsi rendre compte de phénomènes apparemment dissociés, tels que le fait d'éviter la séquence /tl/ dans une attaque complexe ou de bloquer la débuccalisation dans certaines variétés du sarde.

Avant de conclure, je voudrais revenir sur un point qui illustre une fois de plus la variation parmi ces parlers et le jeu des contraintes qui sous-tendent cette variation.

Comme on l'a vu plus haut, alors qu'à Oliena et dans les autres parlers de la « Barbagia di Ollolai » le processus de débuccalisation est bloqué (cf. (44)), dans le parler d'Orgosolo, en revanche, l'application de la débuccalisation entraîne, au cours de la dérivation, la violation de la contrainte en (47). La structure mal formée *[(-)?r-] est alors réparée par la métathèse de /r/ qui provoque une modification dans l'ordre linéaire des segments (cf. (45)). Cette opération, qui implique une dissociation du segment et sa réassociation à gauche, respecte le principe de préservation (l'information phonologique est préservée) et le principe de minimalité : elle s'applique au niveau le plus bas de la hiérarchie des niveaux phonologiques (HNP), c'est-à-dire au niveau segmental (cf. § 2). Dans ce cas là, la variation découle donc de deux stratégies différentes (blocage à Oliena et réparation à Orgosolo) qui visent à respecter la même contrainte. De ce fait, les réalisations d'Orgosolo, bien qu'elles soient différentes, n'ont pas de véritables conséquences sur l'organisation des niveaux phonologiques supérieurs car elles aussi respectent la contrainte qui empêche la séquence [?r] en attaque.

Cependant, toujours à Orgosolo, certaines séquences semblent à première vue contredire cette analyse. En effet, les groupes /VskrV/ présentent la débuccalisation de l'occlusive vélaire qui demeure en attaque (cf. (49)) :

²⁵ Je rappelle que selon ce principe, tous les niveaux prosodiques (de la syllabe jusqu'au syntagme phonologique) sont organisés sur la base d'une relation asymétrique tête et dépendant.

(49) Séquences -[VsʔrV]

- a) [is'ʔriɛɛ] « écrire »
b) ['masʔru] « mâle »

Comment justifie-t-on la transgression dans les groupes -[VsʔrV] ? Si on suit la TCSR, l'absence de réparation est justifiée par la Condition de préséance : dans le cas où deux ou plusieurs contraintes sont violées, la contrainte qui a priorité est celle qui fait référence au niveau le plus élevé dans la HNP (niveau prosodique > syllabe > squelette > nœud racine > traits non terminaux > traits terminaux). Ici, la bonne formation de l'attaque, liée à un problème segmental, entraînerait une coda complexe, une structure prosodique strictement interdite en sarde (cf. (50)) :

(50) Séquences malformées

- a) *[izl'ʔriɛɛ] / *[il:'ʔriɛɛ] vs [is'ʔriɛɛ] « écrire »
b) *['mazlʔru] / *['mal:ʔ:ru] vs ['masʔru] « mâle »

Etant donné que la contrainte sur la syllabification des groupes en attaque concerne la structure des segments et non la structure de la syllabe (les attaques complexes sont bien admises en sarde), en cas de conflit avec la contrainte qui touche à la bonne formation de la structure syllabique, il est préférable d'avoir une violation au niveau le plus bas (syllabification des segments), plutôt que de donner lieu à des violations plus graves.

4. Les réalisations du /l/ intervocalique simple en sarde méridional ou comment rendre compte en synchronie des restes de la diachronie.

La réflexion autour de la variation diachronique telle qu'elle se manifeste dans l'espace m'a amenée à analyser les réalisations du /l/ intervocalique simple en sarde méridional (cf. Molinu 2008[C], 2009[A]).

Contrairement aux variétés du sarde septentrional où le /l/ intervocalique simple ne subit aucune modification (/sɔlə/ < SOLE(M) « soleil »), dans certaines aires du sarde méridional, la latérale disparaît au profit d'une palette de réalisations apparemment hétérogènes. Exception faite des formes où le -[l]- intervocalique aboutit au zéro phonétique ([tʃeu] < CAELU(M) « ciel », [mau] < MALU(M) « mauvais »), l'on peut distinguer quatre types de réalisations différentes comme le montrent les exemples en (51) (cf. Wagner 1984 : §187-93, Viridis 1978 : 55 s., Contini 1987 : 355-6) :

(51) Réalisations de la latérale

a) réalisation labiale: [w] / [β]:	['sɔwi]/['sɔβi]	« soleil »
b) réalisation vélaire: [gw]:	['sɔgwi]	« soleil »
c) réalisation uvulaire/pharyngale: [ʁ]:	['sɔʁi]/['sɔɣi]	« soleil »
d) réalisation laryngale: [ʔ]:	['sɔʔi]	« soleil »

À l'intérieur du mot, aucun indice ne permet d'affirmer qu'il s'agit d'un phénomène synchronique, mais les réalisations en *sandhi* externe, données en (52), semblent montrer que les alternances de la latérale avec certains de ses allophones sont encore productives (cf. Wagner 1984 : §194, Virdis 1978 : 58, Contini 1987 : 485-86) :

(52) Réalisations en *sandhi* externe

a) ['let:u] vs.	[su 'et:u]	« lit, le lit »
b) ['lin:a] vs.	[sa 'win:a]	« bois, le bois »
c) ['loŋgu] vs.	[ũu gu 't.ed:u 'βoŋgu]	« long, un couteau long »
d) ['lat:i] vs.	[su 'ʁat:i] / [su 'ʁat:i]	« lait, le lait »
e) ['lũʔa] vs.	[sa 'ʔũʔa]	« lune, la lune »

Ne pouvant pas embrasser d'une façon détaillée tous les parlers sardes affectés par ce phénomène, cette étude se concentre essentiellement, mais pas exclusivement, sur deux de ces parlers, celui de Genoni et celui de Senorbì, localités où j'ai fait des enquêtes (cf. Molinu 1998[T])²⁶.

J'ai analysé le processus phonologique qui sous-tend les réalisations du /l/ étymologique dans le cadre de la TCSR et montré que les changements diachroniques peuvent être interprétés comme des stratégies visant à réparer des structures segmentales complexes ou des configurations mal formées.

La variation diatopique fait également apparaître qu'au cours de l'évolution, les différents parlers n'ont pas activé les mêmes paramètres, d'abord le Principe du Contour Obligatoire (PCO), (cf. Kenstowicz 1994 : 532 s.) et par la suite le Principe de Dispersion de Sonorité (PDS), (cf. Clements 1990).

Si le processus de vocalisation du [ɬ] est un aboutissement commun à l'ensemble de l'espace méridional concerné par ce phénomène, en revanche l'évolution du [w] se diversifie selon les variétés. Dans les parlers comme celui de Senorbì (cf. (53)), l'effacement de [w] au contact de la voyelle postérieure [u] (PCO) a dû précéder chronologiquement le renforcement articulatoire de l'approximante qui, dans les autres contextes, aboutit à la fricative bilabiale [β] (PDS). On a donc les aboutissements suivants:

(53) Senorbì : ['piu] < *['piwu] « cheveu » vs. [da'βori] < *['da'wori] « douleur »

Le parler de Senorbì illustre une étape intermédiaire de l'évolution de la latérale.

²⁶ Les variétés en question appartiennent à l'aire *campidanese centro-occidentale* de la carte de Virdis (cf. carte n.1).

En revanche, dans le parler de Genoni, qui présente régulièrement la constrictive uvulaire [ɣ], le renforcement de [w] se produit dans tous les contextes de manière simultanée. Nous n'avons pas de traces de l'effacement de la labiovélaire au contact de la voyelle [u]. Le renforcement articulatoire, dû sûrement à la nécessité d'améliorer le contact syllabique à travers la consonnification de la semi-voyelle, peut aboutir également au groupe [gw] (cf. (54c)). C'est à partir de [gw] que l'affaiblissement de l'occlusive vélaire conduit à la constrictive uvulaire [ɣ] (cf. (54d)).

Les étapes de l'évolution sont schématisées en (54a-d) :

(54)

a) w > Ø	*['mawu]	>	['mau]	« mauvais »
b) w > β	['mɛwa]	>	['mɛβa]	« pomme »
c) w > gw	['mɛwa]	>	['mɛgwa]	« pomme »
d) gw > *ɣw > ɣ	['mɛgwa]	>	*['mɛɣwa] > ['mɛɣa]	« pomme »

Le parler de Genoni témoigne un stade plus avancé de cette évolution.

4.1 /l/ en phonosyntaxe dans le parler de Genoni

Cependant, l'aspect le plus intéressant de cette étude concerne l'analyse de certaines alternances phonosyntaxiques de /l/, dont les données de Genoni offrent un exemple très instructif :

(55) # /l/- -V # /l/-

['laðru]	[su 'kaðru]	« lard, le lard »
['liŋgwa]	[sa 'kiŋgwa]	« langue, la langue »
[laŋdʲi'red̥u]	[su kaŋdʲi'red̥u]	« grêle, la grêle »
['lit:era]	[ũa 'kit:era]	« lettre, une lettre »
['lɔŋga]	['braβa 'kɔŋga]	« longue, barbe longue »
[li'mði]	['binti ki'mði:zi]	« citron, vingt citrons »

Ce parler présente, en position intervocalique, la constrictive uvulaire [ɣ] tant en *sandhi* externe qu'à l'intérieur du mot (['mɛɣa] « pomme »). Une question se pose donc : la régularité de l'alternance phonosyntaxique [l] / [ɣ] est-elle l'expression d'un processus phonologique « naturel » ou pas ? Autrement dit, l'allophone post-vocalique de /l/ est-il le résultat de l'activation en synchronie des mêmes paramètres qui ont été à l'oeuvre en diachronie dans l'évolution du /l/ à l'intérieur du mot ? Pour justifier la dérivation /l/ > [ɣ] en phonosyntaxe faut-il admettre pour la forme ['mɛɣa] « pomme » la représentation sous-jacente /mɛla/ ? Ou bien, comme le fait Bolognesi (1998 : 465), faut-il reconnaître le caractère non naturel du phénomène et postuler une contrainte spécifique au sarde méridional qui interdirait la latérale en position post-vocalique ? Cette contrainte serait alors formalisée de la façon suivante :

Entre les deux extrêmes, c'est-à-dire d'une part une explication synchronique à tout prix, et de l'autre une interprétation qui se limite à souligner le caractère arbitraire du phénomène, j'ai essayé de proposer une troisième voie. Je considère que le processus de la vocalisation du /l/ est diachronique et naturel. Il se déroule dans le temps et se déploie dans l'espace à travers l'activation de différents paramètres et des stratégies de réparation qui s'ensuivent. En effet, il serait anti-économique de supposer que toutes les stratégies de réparation employées pour rendre compte de ce processus soient encore actives pour assurer la dérivation /'mɛla/ > ['mɛɫa]. Ce raisonnement irait à l'encontre du principe de minimalité qui restreint au maximum le nombre d'opérations. Les changements sont également naturels dans la mesure où ils ont des justifications phonétiques. La dorsalisation du /l/, par exemple, n'est rien d'autre qu'un phénomène d'assimilation progressive qui tend à réduire l'écart articulaire entre deux sons adjacents. L'élision de [w] au contact de [u] ou son renforcement en [β] ou en [g^w] répondent à des exigences d'ordre articulaire et perceptif. Il n'y a donc aucune raison apparente qui nous empêche de poser /'mɛɫa/ «pomme» comme représentation sous-jacente de ['mɛɫa], c'est-à-dire de considérer /ɫ/ comme un phonème (cf. Contini 1987 : 551, 559)²⁸.

Cependant il reste à résoudre le problème de l'alternance [l]/[ɫ] en *sandhi* externe qui a toutes les caractéristiques d'un « monstre » linguistique, idiosyncratique, arbitraire et sans aucune justification phonétique. Cette alternance est, en effet, le résultat de la cristallisation de changements historiques irrécupérables dans la dimension synchronique (cf. Hyman 2001 : 147, 153, Calabrese 2005 : 46). On a affaire ici à un processus qui entraîne le « télescopage », la compression des séquences de changements diachroniques, en l'occurrence [w > g^w > ɣ^w > ɫ] (cf. Hyman 2001 : 147, 149, Calabrese 2005 : 8)²⁹. Le résultat du télescopage est une règle phonologique « conventionnelle », dans le sens de Calabrese (2005 : 1, 75 note 1). En effet, le changement /l/ > [ɫ] dans un contexte intervocalique est conventionnel car il ne peut être motivé par des propriétés phonétiques mais plutôt par le fait qu'il appartient à la « norme » de la langue partagée par la communauté des locuteurs³⁰. Dans ce sens, je

²⁷ Bolognesi (1998) utilise dans son analyse phonologique la Théorie de l'Optimalité (*Optimality Theory*, cf. Prince et Smolensky 1993). Dans le modèle standard, toutes les contraintes sont universelles et les hiérarchies de contraintes, en revanche, sont spécifiques à chaque langue, mais Bolognesi (1998 : 446s.) introduit la notion de « contraintes spécifiques, particulières à une langue » (*language particular constraints*). Ces contraintes doivent rendre compte des exceptions, et, entre autres, des processus qui ne reposent pas sur des conditionnements phonétiques universels, comme par exemple le traitement de /l/ en position postvocalique.

²⁸ Il faut préciser que pour Contini le phonème est la constrictive pharyngale /ʕ/. Mais au-delà du contenu phonologique de la consonne, l'analyse de Contini ainsi que la nôtre envisagent qu'on ne peut plus parler de dérivation synchronique et que le produit final de l'évolution a acquis un statut phonologique.

²⁹ Le télescopage se produit lorsqu'une séquence de processus i) A → B, ii) B → C est représentée par un seul processus A → C, sans étape intermédiaire (cf. Calabrese 2005 : 75 note 2).

³⁰ L'idée de la langue comme système social n'est pas nouvelle (cf. entre autres Meillet 1948/I : 15-18).

rejoins l'explication sociolinguistique de Bolognesi³¹ mais avec une différence importante : l'arbitraire de la règle me semble plutôt être dans le résultat et non pas dans l'origine du phénomène. De plus, d'un point de vue phonologique, il s'agit bien d'une règle qui se limite à décrire le phénomène et qui doit être apprise par les locuteurs et non pas d'une contrainte qui viserait à interdire une configuration illicite (cf. Calabrese 2005 : 9).

L'analyse des alternances de /l/ en *sandhi* externe fait donc ressortir le caractère conventionnel de celles-ci, dont la phonologie doit rendre compte au même titre que les processus naturels.

4.2 /l/ en phonosyntaxe dans le parler de Senorbì

L'activation de la contrainte *V/l/, en revanche, me paraissait à l'époque pertinente pour rendre compte des alternances de la latérale en phonosyntaxe dans le parler de Senorbì.

Comme on l'a vu précédemment (cf. (53)), dans le parler de Senorbì, l'approximante labiovélaire a disparu à l'intérieur de mot au contact de la voyelle postérieure [u] et, parallèlement, elle a connu un renforcement articulaire dans les autres contextes, aboutissant ainsi à la fricative bilabiale [β].

Un aperçu des réalisations du /l/ en phonosyntaxe dans le parler de Senorbì présente des réalisations différentes de celles de Genoni (cf. (55)). En effet, dans ce parler, la latérale post-vocalique est géminée, comme on peut le voir dans les exemples en (57) :

(57)	# /l/-	-V # /l/-	
	['laðru]	[su 'l:aðru]	« lard, le lard »
	['liŋgwa]	[sa 'l:iŋgwa]	« langue, la langue »
	['lũizi]	[su 'l:ũizi]	« lundi, le lundi »
	['laŋðiri]	[su 'l:aŋðiri]	« gland, le gland »
	[li'mði]	['binti l:i'mðizi]	« citron, vingt citrons »
	['lɔŋga]	['braβa 'l:ɔŋga]	« longue, barbe longue »

L'apparition de cet allophone est de plus en plus fréquente, surtout en phonosyntaxe, dans l'ensemble de cet espace dialectal (cf. Contini 2006 : 193-94) et, d'une façon plus générale, la gémination du /l/ caractérise l'adaptation du /l/ simple intervocalique des emprunts à l'italien :

(58)	italien	sarde méridional	
	[te'lɛfono]	[te'l:ɛf:ɔnu]	« téléphone »
	[va'lore]	[va'l:ɔri]	« valeur »
	[ita'ljano]	[ita'l:jãu]	« italien »

³¹ Selon Bolognesi, il s'agit dans ce cas de contraintes qui n'ont comme fonction que celle d'augmenter la différenciation sociolinguistique d'une communauté linguistique par rapport aux autres et donc de renforcer son identité linguistique (Bolognesi 1998 : 440, 442).

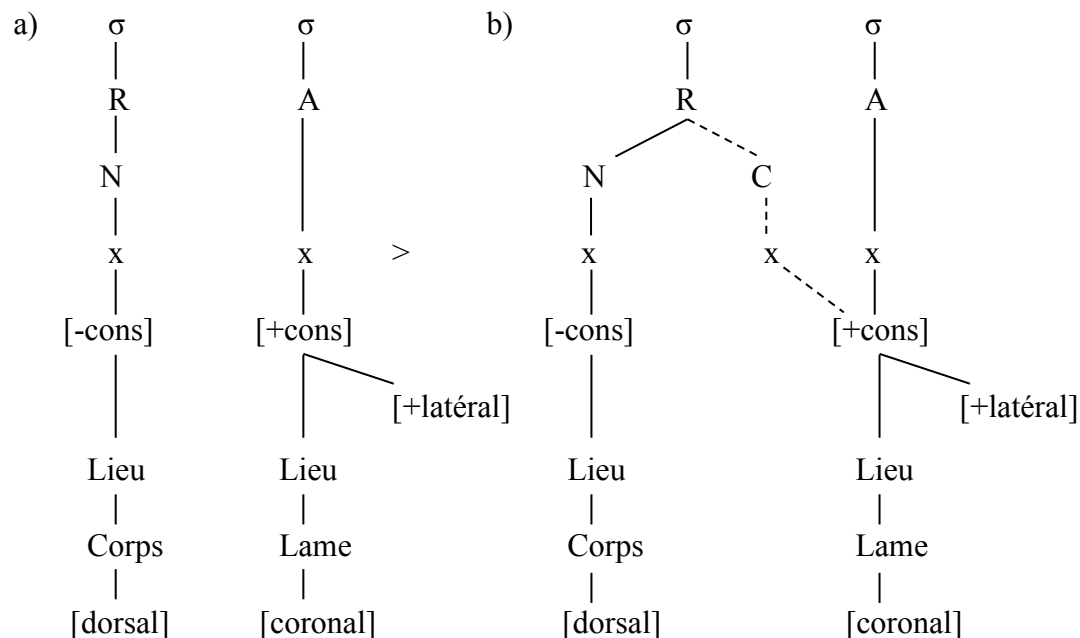
Dans cet article, j'ai proposé que l'adaptation du modèle italien, qui est perçu comme un modèle de prestige, a interféré dans le traitement du /l/ en phonosyntaxe. Au lieu de trouver l'alternance ['laðru] / [su 'βaðru], les locuteurs réinterprètent l'absence de [l] simple post-vocalique sur la base d'une nouvelle contrainte qui peut être formalisée de la façon suivante :

(59) Paramètre : Latérale post-vocalique *V[l] ? NON

Le processus redevient ainsi transparent et analysable en synchronie à partir de la dérivation suivante:

(60) Paramètre : Latérale post-vocalique *V[l] ? NON

(61) Réparation: adjonction d'une unité temporelle: /su 'ladru/ > [su 'l:aðru] « lard, le lard »³²



L'insertion d'une unité temporelle préserve le segment en modifiant de façon minimale la structure syllabique. Cette situation rappelle celle du coréen où l'allophone latéral a une distribution très limitée et est exclu en position intervocalique :

(62) coréen (Kenstowicz 2005 : 4)³³
mul «eau» *mure* « à l'eau »

³² Pour représenter la structure des segments j'ai utilisé la *Revised Articulator Theory* (cf. Halle, Vaux & Wolfe 2000).

³³ Rappelons que le coréen a un seul phonème liquide et deux allophones: [l] en coda et [r] en attaque à l'intérieur du mot. L'allophone latéral peut apparaître à l'intérieur du mot seulement dans sa variante géminée : /sin-rok/ > [sillok] « été vert » (cf. Kenstowicz 2005 : 4).

Lorsqu'on examine l'adaptation en coréen des emprunts à l'anglais, on a affaire au même cas de figure qu'en sarde méridional, comme le montrent les exemples en (63) :

(63) adaptation des emprunts anglais en coréen (Kenstowicz 2005 : 5)

a) anglais	b) coréen	
cola	[k ^h olla]	« cola »
talent	[t ^h allent ^h i]	« talent »
silicon	[sillik ^h on]	« silicone »
olimpik	[ollimp ^h ik]	« olympique »

L'activation de la contrainte du coréen *(V).IV (cf. Kenstowicz 2005 : 6), qui correspond à celle formulée pour le sarde (cf. (59)), entraîne la réparation de la latérale. Et là aussi, la volonté de rester le plus fidèle possible au modèle ou bien le fait de considérer l'allongement comme préférable, comme plus optimal par rapport à un changement de traits, provoque la réalisation de la latérale comme géminée.

Cette analyse doit probablement être reconsidérée. En effet, des études menées sur l'adaptation des emprunts en sarde (cf. *infra*) me poussent à remettre en cause l'hypothèse de l'activation de la contrainte *V[l]. L'allongement de la latérale dans le parler de Senorbì est très probablement imputable à une règle, toujours dans le sens de Calabrese, qui, tout au moins pour les emprunts, découle de leur statut périphérique dans l'organisation du lexique. Je reviendrai sur ce point dans la section suivante.

5. Résumé

Les travaux présentés jusqu'ici montrent que le sarde est un excellent observatoire qui met le phonologue au défi de trouver des constantes dans un champ linguistique certes restreint mais soumis à de grandes variations diatopiques et qui lui permet d'explorer le paramétrage fin de toute une série de principes phonologiques qui appartiennent à la Grammaire Universelle. Les différences entre les choix paramétriques ne sont pas toujours conciliables avec les aires dialectales traditionnelles et une variété locale peut constituer un système autonome. En effet, en sarde comme dans d'autres langues (cf. Olivieri 2011, pour l'occitan), la diachronie se déroule dans la synchronie spatiale de sorte que des processus encore productifs dans certains parlers sont maintenant lexicalisés dans d'autres (cf. Molinu 1999b[A], 2007[A], 2009[A]). D'où, la difficulté de tracer des isoglosses pour délimiter l'espace d'un phénomène donné et la nécessité d'une analyse détaillée, lieu par lieu, des processus phonologiques. Une telle procédure peut certainement contribuer à une meilleure compréhension des réponses paramétriques données à des principes plus généraux et abstraits qui sont à la base de la structure profonde du sarde (cf. Molinu 2017b[A]).

6. La notion de marque

Comme on l'a vu précédemment, la notion de marque (cf. Rice 1999a-b), à travers l'hypothèse de la sous-spécification, est toujours présente dans mes analyses (cf (14)). Aussi, dans cette section, je présente des travaux qui s'articulent tout particulièrement autour des contraintes de marque et des notions de centre et de périphérie.

6.1 L'émergence du non-marqué : les hypocoristiques à redoublement

Dès mon arrivée à l'ERSS, j'ai intégré le GDR 2220 du CNRS « Description et modélisation en morphologie » pour participer à un projet de recherche autour de la formation des hypocoristiques, sous la direction de Marc Plénat. A partir des travaux de Plénat sur les hypocoristiques en français et en espagnol (cf. notamment Plénat 1984, 1999, 2003), j'ai analysé les formations polymorphiques des hypocoristiques en italien (cf. Molinu 2001e[C]) et en sarde (cf. Molinu 2012c[C], 2014b[C], 2015[A], 2018c[A]). Entre 2000 et 2010, j'ai recueilli, auprès d'informateurs de différentes localités de la Sardaigne, les formes des hypocoristiques de 200 prénoms sardes et j'ai constitué en corpus d'environ 1000 occurrences. L'analyse de ces données m'a permis de montrer qu'en sarde, les hypocoristiques, et notamment les hypocoristiques à redoublement, obéissent à des contraintes qui portent sur la structure morphophonologique et la valeur expressive de ces formes. Ces contraintes sont présentes dans d'autres langues (cf. Lipsky 1995, Thornton 1996, Plénat 1984, 1999, 2003, Piñeros 2000, Floricic 2007a-b) et cela suggère que l'on puisse envisager des tendances et des constantes plus générales qui dépassent la variation dialectale sarde.

Lorsqu'on examine les données, il apparaît tout de suite que la variation morphophonologique des hypocoristiques n'est pas liée seulement à la variation diatopique (cf. *Selvadore* « Sauveur » dont [bɔ'b:ɔɾɛ] est une variante septentrionale et [la'l:ɔi] une variante méridionale), mais elle découle surtout des procédés mis en œuvre pour leur formation (aphérèse, syncope, reduplication) ; à l'intérieur d'une même variété, certains prénoms, généralement les plus fréquents, peuvent être soumis à des processus différents³⁴.

C'est le cas, par exemple, dans les variétés de Nuoro et de Teulada respectivement, où le prénom *Selvadore* « Sauveur », peut donner [ba'ðɔɾɛ, 'bɔɾɛ, bɔ'b:ɔɾɛ] dans la première et [ba'rɔri, 'bɔri, bɔ'b:ɔi] dans la seconde.

³⁴ Contrairement à l'aphérèse et à la syncope, l'apocope est un procédé peu fréquent en sarde dans la formation des hypocoristiques. Nous pouvons signaler : *Stevi* < *Stevini* « Etienne » et les formes redoublées [no'n:ɔi] < [dʒi'ronimu] / [dʒi'rominu] « Jérôme » (via [dʒi'roni], variante méridionale), [tɔtɔ] < [an'tjoɣu] « Antioche », [vivi] < [ga'vina] « Gavina » et [dʒɛdʒɛ] / [dʒɛdʒa] < *Geroloma* « Jérôme ». Ces deux dernières formes sont très probablement des « italianismes » (cf. Thornton 1996). L'apocope en revanche, est fréquente dans la formation du vocatif : [selva'ðɔɾɛ] > [selva'ðɔ] « Sauveur ! », [pɛp:ɛ] > [pɛ] « Peppe ! », [pɛdru] > [pɛ] « Pierre ! »

J'ai décrit les différents types d'hypocoristiques mais j'ai examiné d'une façon plus détaillée la formation des hypocoristiques à redoublement du type en (64) :

(64) hypocoristiques à redoublement

a) [fran'tsisku]	>	['tsit:su] / ['kik:u]	« François »
b) [dzɔ'zɛp:ɛ]	>	['pɛp:ɛ]	« Joseph »
c) [sɛrβa'tɔrɛ]	>	[bɔ'b:ɔrɛ]	« Sauveur »
d) [filu'mɛna]	>	[mɛ'm:ɛna]	« Philomène »

L'analyse de ces formes semble confirmer que les hypocoristiques sont un champ privilégié pour l'émergence de structures phonologiques non-marquées (cf. McCarthy & Prince 1994; Paradis & Béland 2002; Plénat 1999, 2003). En effet, l'examen des constituants syllabiques fait ressortir que l'attaque initiale n'est jamais vide ni complexe (cf. (65)-(66)) et que la coda ne peut être remplie que par la première partie d'une géminée (cf. (67)), puisque les géminées totales ou partielles sont les seuls groupes autorisés dans les langues soumises à des contraintes très restrictives sur les consonnes en coda (cf. Rice 1992 : 77, 93) :

(65) Attaque initiale pleine:

a) ['lɛl:ɛ]	vs	*['ɛl:ɛ]	<	[raf:a'ɛl:ɛ]	« Raphaël »
b) [tɛ't:ɛa]	vs	*[ɛ't:ɛa]	<	[marjaða'reza]	« Marie-Thérèse »

(66) Attaque initiale simple:

a) ['tɛt:a]	vs	*['tjet:a]	<	[anto'njet:a]	« Antoinette »
b) ['nɛn:a]	vs	*['nwɛn:a]	<	[ma'nwɛla]	« Manuela »
c) [ta't:anu]	vs	*[tja't:janu]	<	[seb:us'tjanu]	« Sébastien »

(67) Coda:

a) ['kik:u]	<	[fran'tsisku]	« François »
b) ['nin:a]	<	[kaðe'rina]	« Catherine »

Les consonnes redoublées, tout en faisant partie, d'une manière générale, du pied de la base, sont soumises à des contraintes syllabiques et segmentales. L'attaque, en effet, est remplie par la consonne la plus apte à occuper cette position:

(68) Consonnes redoublées

a) ['pɛp:ɛ]	vs	*['sɛs:ɛ]	<	[dzɔ'zɛp:ɛ]	« Joseph »
b) ['nin:a]	vs	*['rir:a]	<	[kaðe'rina]	« Catherine »
c) ['tɛt:a]	vs	*['rer:a] / *['sɛs:a]	<	[ta'reza]	« Thérèse »
d) [pi'p:ia]	vs	*[ri'r:ia]	<	[pje'rina]	« Pierrette »

Ces exemples montrent que le choix de la consonne à redoubler est le résultat d'une compétition syntagmatique entre consonnes où entrent en jeu des facteurs phonologiques et expressifs qui sélectionnent la consonne la plus apte à occuper la position d'attaque (cf. Plénat 1999 : 192-197, 2003 : 89-90; Floricic 2007b : 169) :

(69) ['nin:a] < [kaðe'rina] vs ['tɛt:a] < [ta'reza]

D'un point de vue phonologique, la sélection des consonnes respecte une hiérarchie qui d'un côté privilégie les occlusives non-voisées et de l'autre pénalise la vibrante /r/, en reproduisant ainsi la hiérarchie des marges de Clements (1997 : 296) et celle établie par Plénat (2003 : 93), pour les attaques des hypocoristiques en espagnol (cf. (70)-(71)) :

(70) Hiérarchie des marges de Clements (1997 : 296) :

*M/a >> *M/i >> *M/r >> *M/n >> *M/z >> *M/s >> *M/d >> *M/t

(71) Hiérarchie des attaques à partir des hypocoristiques en espagnol (Plénat 2003 : 93) :

*A/r >> *A/d >> *A/s >> *A/n, *A/l, *A/j >> *A/t

Les deux hiérarchies montrent dans un ordre croissant quelles sont les catégories de segments les plus aptes à occuper la position de marge syllabique et dans notre cas celle d'attaque. En particulier, la hiérarchie de Plénat prédit, pour le sarde aussi, d'une part une tendance très marquée à éviter la vibrante et les fricatives en attaque, et d'autre part une situation d'ex-aequo pour les nasales et la latérale lorsque celles-ci entrent en compétition (cf. Mielke 2005) :

(72)

a) ['nɛn:a] <	<i>Manuela</i> (Wagner 1984, §442)	*A/l >> *A/n
b) ['lɛl:ɛ] <	[ta'njɛl:ɛ] « Daniel »	*A/n >> *A/l

Les hypocoristiques à redoublement sont caractérisés par une gémiation consonantique qui, par contre, n'affecte pas les hypocoristiques issus d'une simple opération d'aphérèse (cf. (73)) :

(73)

a) ['nin:a] < [kaðe'rina]	vs	['nina]	< [anto'nina]	« Catherine / Antonine »
b) [mɛ'm:ɛna]	vs	['mɛna]	< [filu'mɛna]	« Philomène »

Le même phénomène, qui n'avait jamais été signalé auparavant, se produit également en *sandhi* externe dans un contexte qui ne déclenche pas le *Raddoppiamento Fonosintattico*. Ainsi, la consonne initiale des hypocoristiques à redoublement se comporte comme une gémifiée qui, contrairement à la

simple correspondante, n'est pas sujette à la lénition, comme le montrent les exemples en (74) et (75) pour les réalisations des occlusives non-voisées et voisées³⁵:

(74)

- | | | | | | |
|-------------|-----------------|----|-----------|-----------------|------------------------------|
| a) ['pɛp:ɛ] | [ɛl dɛ 'p:ɛp:ɛ] | vs | ['peðru] | [ɛl dɛ 'βeðru] | « c'est de Peppe / Pierre » |
| b) ['tɛt:a] | [ɛl dɛ 't:ɛt:a] | vs | [ta'reza] | [ɛl dɛ 'ðareza] | « c'est de Tetta / Thérèse » |

(75)

- | | | | |
|---------------------|----|-------------------|----------------------------------|
| a) [dɔ'd:ɔɛ] | vs | [dome'niyu] | « Doddore, Dominique » |
| b) [ɛl dɛ d:ɔ'd:ɔɛ] | vs | [ɛl dɛ ðome'niyu] | « c'est de Doddore / Dominique » |

Ces réalisations m'ont poussée à me demander si dans ces cas la gémiation est une opération purement phonologique.

Ainsi, si la gémiation des consonnes en (76) n'était déclenchée que par des contraintes phonologiques, comme par exemple la condition sur la rime forte (cf. Marotta 1991, 1999), on ne devrait pas avoir, pour les hypocoristiques trisyllabiques, un renforcement de la consonne de la deuxième syllabe mais de la troisième qui, elle, ne subit aucune modification :

(76) [me'm:ɛna] vs *[me'mɛn:a] < [filu'mena] « Philomène »

En phonosyntaxe (cf. (74)-(75)), l'*overapplication* du processus de renforcement consonantique ou l'*underapplication* de la lénition (cf. Benua 1995 : 43) montrent encore une fois une interaction « mauvaise », ou du moins inattendue, entre l'application normale des règles phonologiques et les opérations de redoublement³⁶. L'*overapplication* et l'*underapplication* sont souvent interprétées comme des contraintes de fidélité, mises en œuvre pour préserver l'intégrité de la base (cf. Benua 1995 : 43). Il me semble plutôt que cette gémiation consonantique post-lexicale est la conséquence d'une contrainte qui vise à préserver l'expressivité des hypocoristiques (cf. Masson 1986 : 217, pour le grec ancien et le germanique: *Kleo-menes* > *Kleo-mis* ou *Kleo-mmis*; *Frid-rich* > *Friddo* et Floricic 2007b : 142, pour l'italien: *Ilaria* > *Lalla / Lilli*, *Nicola* > *Cocco*)³⁷. Cette thèse a été déjà défendue par Martinet (1937) qui, comme le montre le tableau en (77), avait inclu les hypocoristiques tout comme les onomatopées, les interjections et les mots enfantins parmi les formes sujettes à gémiation et reduplication expressives :

³⁵ En ce qui concerne les réalisations des consonnes initiales gémées, cf. note 17.

³⁶ En réalité, la voyelle de la syllabe accentuée est sujette à un allongement vocalique qui se produit d'une façon automatique dans toute syllabe ouverte accentuée: [me'm:ɛ:na].

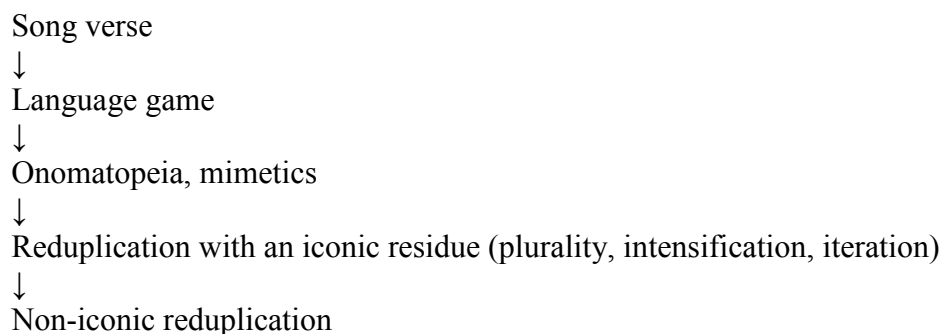
³⁷ Plénat (1999 : 204-206) fait appel, dans son analyse des hypocoristiques à redoublement en français, à deux contraintes (Exprimer I et Exprimer U) pour rendre compte de la valeur expressive des voyelles.

(77) Classification de formes où l'on trouve gémiation et reduplication expressives (Floricić 2007b : 146, tiré de Martinet 1937 : 40) :

- onomatopées - interjections - mots enfantins - **hypocoristiques** - noms d'animaux - expression de l'itération - perfectivité / complétion - verbes intensifs - noms de parties du corps - noms collectifs et pluralité - noms de masse - superlatifs des adjectifs et des adverbes - adjectifs et adverbes naturellement intenses - vocatifs et impératifs

Plus récemment, Yip (1999 : 7) a analysé la reduplication en faisant appel aux contraintes *Alliterate* et *Rhyme* (« allitération » et « rime »). Ces procédés, comme le montre le schéma en (78), ne sont pas propres au vers poétique mais opèrent également dans la formation des onomatopées, dans les jeux linguistiques ou dans des mots qui possèdent ou qui ont possédé une valeur iconique :

(78) Echelle de formes auxquelles s'appliquent l'allitération et la rime (Yip 1999 : 7) :



En sarde, la gémiation de la consonne a des conséquences sur la réalisation des occlusives. Si un tel processus ne se produisait pas, les différents dialectes montreraient une alternance soit entre occlusives et fricatives, soit entre occlusives et zéro (cf. (79)) :

(79)

a) ['pɛp:ɛ]	> *['ɛl dɛ 'βɛp:ɛ]	vs	['ɛl dɛ 'p:ɛp:ɛ]	« c'est de Peppe »
b) [marjan'tonja]	> *['to'ðoja]	vs	['to't:oja]	« Marie-Antoinette »

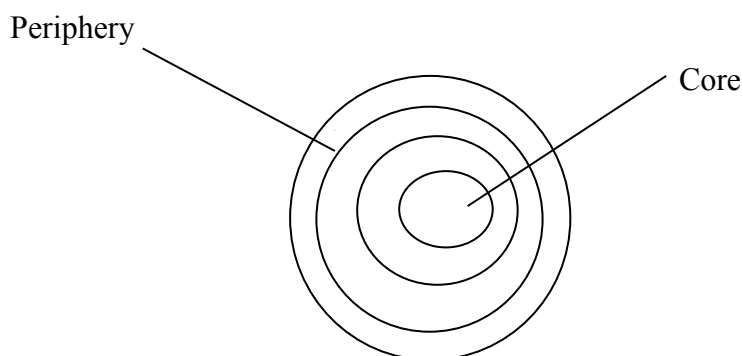
Cela aurait deux conséquences :

- a. réintroduire dans les hypocoristiques des consonnes moins aptes que d'autres à occuper la position d'attaque ;
- b. interrompre l'effet d'allitération, interprété ici comme un effet de la valeur expressive des hypocoristiques.

6.2 L'émergence du marqué

Les notions de centre (*core*) et périphérie (*periphery*) ont été développées et étudiées par les linguistes des écoles de Moscou et de Prague (cf. entre autres, Isačenko 1964, Daneš 1966, Uspensky & Zhivov 1977) mais constituent également un point central dans l'élaboration de la TCSR (cf. Paradis & LaCharité, 1997 : 389). Ce modèle en effet postule que la phonologie d'une langue est organisée dans une série de zones, dans une série de sous-systèmes. Cela signifie qu'il faut opérer une distinction entre le centre et la périphérie du système (cf. (80)) :

(80)



Le centre contient toutes les contraintes d'une langue et par conséquent, en définit la phonologie et « gouverne » le lexique. Cependant, toutes les formes linguistiques ne font pas partie du centre : certaines (interjections, onomatopées, noms propres, emprunts non-intégrés) appartiennent à la périphérie. Celle-ci contient un sous-ensemble de contraintes, ce qui signifie que les formes qui se trouvent à la périphérie ne sont pas soumises à toutes les contraintes qui régissent le centre. Certaines contraintes peuvent donc être désactivées et ne requièrent plus le déclenchement des SR (cf. Molinu 2020b[A]).

6.2.1 L'impératif et le vocatif

Il a été reconnu depuis longtemps que les impératifs sont souvent égaux au thème nu et leur structure morphologique reflète leur statut primitif dans l'acquisition du langage. Cependant, dans les langues romanes (italien, sarde, catalan, aragonais, asturien, portugais, gascon, cf. Floricic & Molinu 2000[C], 2001a[C], 2003[A], 2009a-b[C], 2012[A]), les impératifs sont souvent sujets à des réductions phonétiques ultérieures, ce qui montre que dans certaines langues, il y a bel et bien une transgression de la contrainte de Minimalité qui impose des conditions sur la taille du mot minimal. C'est le cas, entre autres, en sarde et en italien où on a affaire à des formes d'impératif tronquées (cf. (81a-b)) :

(81) Impératifs tronqués

a) sarde

<i>mi' < mira</i>	« regarde ! »	<i>te' < tene</i>	« tiens ! »
<i>ba' < bae</i>	« vas ! »	<i>to' < tocca</i>	« prends ! »
<i>na' < nara</i>	« dis ! »	<i>le' < lea</i>	« prends ! »

b) italien

<i>te', tie' < tieni</i>	« tiens ! »	<i>to' < toglì</i>	« enlève ! »
<i>gua' < guarda</i>	« regarde ! »	<i>da' < dai</i>	« donne ! »
<i>fa' < fai</i>	« fais ! »	<i>sta' < stai</i>	« reste ! »
<i>va' < vai</i>	« vas ! »	<i>di' < dici</i>	« dis ! »

Or si dans les deux langues il existe une contrainte sur la taille du mot minimal qui doit avoir au moins deux syllabes, pourquoi ces formes présentent-elles une seule syllabe ? De même, s'il existe en sarde une contrainte sur l'oxytonèse qui est respectée par ailleurs³⁸, pourquoi ces formes ne sont pas réparées via l'épenthèse vocalique ?

Ces formes sont à cheval entre deux catégories : celle du verbe et celle de l'interjection. Or, cette dernière occupe une place particulière dans le système d'une langue (Karcevski 1999 : 177, Isačenko 1964 : 89), elle est à la périphérie, ce qui provoque la désactivation de certaines contraintes et par conséquent la non activation des stratégies de réparation.

Bien évidemment, le fait d'être ou non à la périphérie n'est pas une question de binarisme, on a plutôt affaire à un continuum et un élément donné ou un certain « pattern » peut occuper des zones différentes à l'intérieur de ce continuum, comme le montrent certaines particularités syntaxiques des impératifs (*di'* vs *gua'*). Ces formes peuvent donc se situer à l'intérieur ou à l'extérieur du centre (*core*) du système verbal et si les impératifs monosyllabiques montrent que les impératifs peuvent violer des contraintes phonologiques (notamment le principe de minimalité) lorsqu'ils passent de la catégorie « verbe » à celle de l'« interjection », on remarquera que le chemin opposé est également possible. En sarde une interjection comme *ajo'* (« allons ! ») peut être fléchie à la 2ème personne pluriel de l'impératif : *ajodzi* ! ce qui permet l'intégration de cette forme dans la catégorie du verbe et entraîne le respect du principe de minimalité.

En ce qui concerne la notion de marque, les impératifs apparaissent comme le miroir des hypocoristiques et on pourrait alors évoquer l'« émergence du marqué » (cf. Calabrese 2005 : 151), qui n'est pas liée à la fréquence ou au coût articulatoire. Une forme tronquée comme l'impératif sarde *mi* (< *mira*) « regarde ! », n'a rien de marqué du point de vue de la production/perception ou du point de vue de la fréquence ; au contraire, elle possède une structure syllabique non marquée puisqu'elle est constituée d'une attaque et d'une rime (CV). Mais sa forme est marquée par rapport aux contraintes du

³⁸ Comme le montre la réparation, via épenthèse, des formes oxytones et subminimales *ki* > *kie*, *mi* > *mie*, *tu* > *tue*, etc. (Molinu 1999a[A]).

système phonologique sarde. En effet, le mot minimal, en sarde, est constitué d'un trochée dissyllabique et cette contrainte est transgressée par les impératifs, les vocatifs et les interjections.

L'examen des caractéristiques formelles du vocatif montre également que celui-ci peut avoir des traits phonétiques inusuels, « anormaux ». En collaboration avec Floricic (Floricic & Molinu 2018[A]), nous avons pris le contre-pied d'un article de D'Alessandro & Van Oostendorp (2016) qui insistent sur la régularité des vocatifs.

En effet, le pattern accentuel (oxytonie), des fausses paires minimales ([an'tɔ] (< [an'tɔna]) « Anto(nia)! » vs [an'to] (< [an'toni]) « Anto(ine)! »), et la liaison avec les impératifs dans leur caractère interjectionnel, montrent encore une fois que ces formes se situent à la périphérie de la langue et non pas au centre.

6.2.2 *Les emprunts*

Les emprunts constituent également un champ privilégié en présentant des patterns irréguliers, anormaux (cf. Isačenko 1964, Floricic 2002, Floricic & Molinu 2003[A], Molinu 2014a[C], 2016[C], 2019c[C], 2018a[A], 2020b[A]). Le traitement des consonnes initiales et finales dans les emprunts récents en sarde en est un exemple (cf. Molinu, 2014a[C], 2016[C], 2018a[A]).

6.2.2.1 *Le traitement des consonnes initiales et finales dans les emprunts en sarde*

À travers l'analyse d'une série de formes qui proviennent de l'italien ou, à travers l'italien, d'autres langues étrangères, j'ai essayé de mettre en évidence leur degré d'adaptation par rapport aux contraintes phonologiques qui rendent compte des structures syllabiques et segmentales des variétés examinées³⁹. Comme dans un continuum, certaines structures prosodiques sont réparées totalement ou partiellement via l'insertion ou l'effacement de matériel phonologique, d'autres en revanche ne le sont pas.

Les exemples en (82b-d) montrent deux formes non-intégrées parce qu'elles se terminent par une consonne. En revanche, dans les formes en (82a-c), la consonne finale est suivie d'une voyelle épenthétique, respectant ainsi la contrainte « pas de consonnes en finale de mot » :

(82) Intégration vs importation

- | | | | | |
|-----------------|---------------|----|----------------|--------------|
| a) ['tik:ɛt:ɛ] | « ticket » | vs | b) ['internɛt] | « Internet » |
| c) [su 'mastɛɛ] | « le master » | vs | d) ['frid:zɛɛ] | « freezer » |

³⁹ La plupart des données ont été recueillies lors d'enquêtes de terrain effectuées entre 2014-15 dans mon village natal, Buddusò. J'ai pu bénéficier de la collaboration de cinq informatrices essentiellement monolingues appartenant à une tranche d'âge qui va de 75 jusqu'à 85 ans.

Mais lorsque les consonnes finales, et notamment les occlusives, reçoivent une voyelle épenthétique, on s'attend à ce qu'elles subissent un processus de lénition, comme cela se produit pour les formes appartenant au lexique d'origine (cf. (83))⁴⁰ :

(83) /'manigat/ → ['maniyaða] 'il mange'

Or, dans ce cas, les consonnes des emprunts sont allongées (cf. (84)) :

(84) /su 'tiket/ → [su 'ðik:et(:)ɛ] vs *[su 'ðik:ɛðɛ] 'ticket'

Le phénomène d'allongement des consonnes finales des emprunts a été signalé également dans d'autres langues, notamment en italien où il a été analysé comme une forme d'intégration phonologique ou morphologique des emprunts (cf. Bafle 2003a, 2003b, 2005, Repetti 2006, 2009, 2012)⁴¹. Mais les données du sarde semblent indiquer le contraire : on constate l'absence de lénition et l'allongement de la consonne à chaque fois qu'un segment fait son apparition dans un contexte inattendu par rapport aux structures morphologiques et phonologiques qui constituent le *core* du sarde. Lorsqu'on examine la structure des emprunts et des mots d'origine qui se terminent par une consonne, il apparaît que la consonne finale a un statut différent : il s'agit en général d'un suffixe dans les formes indigènes (cf. (85a-e)) mais elle fait partie intégrante du thème dans les emprunts (cf. (86)) :

(85) Consonnes finales d'origine : /N, r, s, t/

- | | | | |
|-----------------|---|--------------|---|
| a) /'fag-ɛ-N/ | → | ['fagɛnɛ] | « ils / elles font », suffixe 3pers. PL |
| b) /'manig-a-t/ | → | ['maniyaða] | « il / elle mange », suffixe 3pers. SG |
| c) /'fag-ɛ-s/ | → | ['fayɛzɛ] | « tu fais », suffixe 2 pers. SG |
| d) /'fag-ɛ-r/ | → | ['fayɛrɛ] | « faire », suffixe INF. |
| e) /'lɛpɛr-ɛ-s/ | → | ['lɛp:ɛrɛzɛ] | « lièvres », suffixe PL |
| f) /'lunis/ | → | ['lunizi] | « lundi » |
| g) /'batɔr/ | → | ['bat:ɔrɔ] | « quatre » |

(86) Consonnes finales des emprunts

- | | | | | | |
|--------------|-------------|------------|----------------|-------------|--------------|
| a) /'tik:et/ | ['tik:et:ɛ] | « ticket » | c) /'virus/ | ['viruzu] | « virus » |
| b) /'master/ | ['masterɛ] | « master » | d) /'festival/ | ['festival] | « festival » |

Si l'on applique l'analyse proposée par Repetti (2006, 2009) pour l'italo-américain, l'allongement consonantique peut être interprété comme un processus d'adaptation en réponse à une contrainte morphologique qui nécessite la séparation du lexème et du suffixe. Cette analyse se heurte au fait que l'allongement consonantique se produit en sarde dans les emprunts qui ne sont pas morphologiquement

⁴⁰ L'insertion d'une voyelle épenthétique est une SR qui est déclenchée lorsque le paramètre *consonne finale (pas de consonne en position finale de mot) est transgressé.

⁴¹ Il faut rappeler que d'autres analyses ont été proposées, entre autres par Passino (2008).

intégrés : la voyelle finale ne fonctionne pas comme un suffixe flexionnel mais comme une voyelle paragogique même au pluriel, où ces formes restent invariables (cf. (87a-b) vs (87c)) :

(87)

- | | | | |
|--------------------------------------|----|--------------------|-----------------------------|
| a) [su 'tik:et:ε] / [duos 'tik:et:ε] | vs | *[duos 'tik:et:εε] | « le billet, deux billets » |
| b) [su 'βlɛd:ε] / [sɔs 'plɛd:ε] | vs | *[sɔs 'plɛd:εε] | « le plaid, les plaids » |
| c) [su 'lɛp:εε] / [sɔ 'l:ɛp:εεε] | vs | *[sɔ 'l:ɛp:εε] | « le lièvre, les lièvres » |

Au contraire, dans les emprunts italiens qui se terminent par une voyelle, celle-ci est interprétée comme un suffixe et la consonne est sujette à la lénition (cf. (88)) :

(88) [s'af'iðu] / [sɔz 'af:iðɔzɔ] « l'acide, les acides »

En outre, le comportement de /s/ final, qui est traité de la même manière dans les mots appartenant au lexique d'origine et dans les emprunts, semble confirmer cette analyse. Le fait que, dans le lexique sarde, la fricative n'apparaisse pas seulement comme un suffixe (cf. (85c) et (85e)) mais fasse partie du lexème de toute une série de formes (cf. /lunis/ « lundi », /tempus « temps », /kras/ « demain », etc.) permet l'intégration morphologique et phonologique des emprunts qui présentent la même structure, comme le montre la comparaison entre l'emprunt *lapis* « crayon » et la forme d'origine *lunis* « lundi » (cf. (89)) :

(89)

- | | | | |
|-------------------------|---|---------------------|---------------------|
| a) /'lapis/ | → | ['lapizi] | « crayon » |
| b) /'lunis/ | → | ['lunizi] | « lundi » |
| c) /unu 'lapis 'kultsu/ | → | [unu lapis 'kultsu] | « un crayon court » |
| d) /'lunis pa's:adu/ | → | ['lunis pa's:aðu] | « lundi dernier » |
| e) /sɔs'lapis/ | → | [sɔ'l:apizi] | « les crayons » |
| f) /sɔs'lunis/ | → | [so'l:unizi] | « les lundis » |

L'analyse de Bafle (2003a, 2003b, 2005), qui considère l'ajout d'une séquence CV comme une adaptation des formes dans lesquelles les consonnes finales sont traitées lexicalement comme des codas, pourrait à première vue rendre compte des réalisations en sarde. Nous avons déjà dit que le sarde n'admet pas de codas finales, de sorte que l'épenthèse d'une syllabe CV apparaît comme une stratégie de réparation valable, surtout si, comme le prétend Bafle, la syllabe est fixée au niveau lexical et ne peut être modifiée lors de la dérivation.

Il reste à expliquer pourquoi, contrairement à ce qui se produit en florentin, en sarde, les emprunts se terminant par /s/ ne sont pas soumis à ce processus mais la fricative est re-syllabifiée en attaque (cf. sarde ['lapizi] vs florentin ['lapis:e]). À cela s'ajoute un autre phénomène, à savoir l'allongement de certaines consonnes initiales non imputable, me semble-t-il, à l'autorisation d'un constituant syllabique.

En *sandhi* externe, les occlusives sourdes des emprunts sont soumises, comme dans le lexique originel, à la lénition (cf. (90a-c)), tandis que les occlusives sonores, à l'exception de la coronale (cf. (92.3.d)), connaissent un renforcement articulaire (cf. (91.1f) et (91.2d)) :

(90) occlusives sourdes en *sandhi* externe

- | | | |
|---|------------------------------|-----------|
| a) ['pulma] / [su 'βulma] | « pullman, le pullman » | |
| b) ['tik:ɛt:ɛ] / [su 'ðik:ɛt:ɛ] | « ticket, le ticket » | |
| c) [kom'pjut:ɛr(ɛ)] / [su yom'pjut:ɛr(ɛ)] | « ordinateur, l'ordinateur » | |
| d) ['pan ɛ] / [su 'βanɛ] | « pain, le pain » | < PANE(M) |

(91) Occlusives sonores en *sandhi* externe

(91.1) Labiale

- | | | | | |
|--------------------|---|------------------|------------------|--------------------|
| a) /'binu/ | > | ['binu] / ['inu] | « vin » | < VINU(M) |
| b) /su 'binu/ | > | [su 'inu] | « le vin » | |
| c) /'bat:ɔr/ | > | ['bat:ɔrɔ] | « quatre » | < QUATT(U)OR |
| d) /su de 'bat:ɔr/ | > | [su ɛ 'b:at:ɔrɔ] | « le quatrième » | |
| e) /'baɲ:u/ | > | ['baɲ:u] | « bain » | < it. <i>bagno</i> |
| f) /su 'baɲu/ | > | [su 'b:ɲ:u] | « le bain » | |

(91.2) Dorsale

- | | | | | |
|-----------------|---|------------------|----------------|---------------------|
| a) /'bula/ | > | ['bula] / ['ula] | « gorge » | < GULA(M) |
| b) /sa 'bula/ | > | [sa 'ula] | « la gorge » | |
| c) /'gantsu/ | > | ['gantsu] | « crochet » | < it. <i>gancio</i> |
| d) /su 'gantsu/ | > | [su 'g:antsu] | « le crochet » | |

(91.3) Coronale

- | | | | | |
|----------------|---|--------------|---------------|---------------------|
| a) /'dulɛ / | > | ['dulɛ] | « doux » | < DULCE(M) |
| b) /su 'dulɛ / | > | [su 'ðulɛ] | « le gâteau » | |
| c) /'dɔtʃa/ | > | ['dɔt:ʃa] | « douche » | < it. <i>doccia</i> |
| d) /sa 'dɔtʃa/ | > | [sa 'ðɔt:ʃa] | « la douche » | |

La coronale, à l'exception de certaines formes, est parfaitement intégrée dans le système d'alternances qui caractérise le lexique d'origine (cf. (91.3a-b)) ; la labiale des emprunts est alignée avec l'aboutissement de la labiale qui dérive de la labio-vélaire k^w - et comme celle-ci, elle ne s'affaiblit pas (cf. 91.1d))⁴².

⁴² Pourquoi la labiale des emprunts s'aligne-t-elle avec celle qui vient de k^w ? Très probablement, les formes avec la labiale qui dérive de la labiovélaire ont une représentation sous-jacente différente de celles dont la labiale dérive du latin B- ou V-. Dans ce dernier cas, le fait de pouvoir avoir des réalisations sans la labiale même en position initiale absolue (['inu] à côté de ['binu] "vin") peut pousser à interpréter l'alternance [b] / [Ø] comme un processus d'insertion, d'association, d'un segment flottant et non plus comme un processus de dissociation de ce segment. On serait donc confronté à une inversion de la règle d'origine, une des causes du changement phonologique d'une langue (cf. Blevins 2004 : 68). Dans ce cas, il y aurait une opposition entre une labiale flottante ou absente dans la représentation sous-jacente et une labiale associée à la structure syllabique, et les emprunts se seraient intégrés dans la structure moins marquée.

L'occlusive dorsale, au contraire, réapparaît dans un contexte dont elle avait disparu pour être remplacée par la labiale (cf. (91.2a-b)). En effet, le phonème /g/ n'apparaît dans le lexique d'origine qu'en position post-consonantique (/puNgeɾ/ → [ˈpuŋgeɾɛ] "piquer") ou intervocalique et dans ce contexte, l'occlusive est sujette à lénition (/pagu/ → [ˈpayu] « peu »). Les emprunts aussi subissent le même processus (/vɔsˈvage/ → [vɔzˈvaʝɛ] « Volkswagen »). En revanche, la réintroduction de cette consonne en position initiale par le biais des emprunts entraîne une modification de sa distribution. Rien n'empêche /g/ de subir un processus de lénition, sauf le « nouveau contexte ». L'absence de lénition et l'allongement de l'occlusive dorsale en position initiale ne peuvent être attribués ni à une contrainte morphologique (cf. Repetti 2006, 2009) ni à un problème d'autorisation syllabique (cf. Bafle 2003a, 2003b, 2005). Dans une forme telle que /ˈgantsu/, l'occlusive est en fait syllabifiée en attaque, un constituant syllabique parfaitement autorisé dans la structure syllabique du sarde qui ne nécessite donc aucune réparation.

D'un côté figurent donc des consonnes finales qui appartiennent à un *'bare stem'* et qui, de ce fait, ne sont pas intégrées morphologiquement, de l'autre il y a une occlusive vélaire qui n'est pas intégrée au système des alternances en *sandhi* externe. Dans les deux cas, on constate l'absence de lénition et l'allongement de la consonne.

Je considère cet allongement non pas comme une stratégie de réparation mais comme une règle dans le sens de Calabrese (2005). Dans le modèle phonologique proposé par Calabrese (2005 : 35, 118), il existe des contraintes et des règles⁴³. Si les contraintes exigent, en cas de transgression, des stratégies de réparation, les règles qui peuvent être naturelles ou conventionnelles s'appliquent indépendamment de toute contrainte phonologique. Contrairement aux stratégies de réparation qui peuvent être multiples (épenthèse, suppression, fission), la règle déclenche une seule opération. Dans le cas étudié ici, la règle déclenche l'allongement, c'est-à-dire qu'elle insère, lors de la dérivation, une unité de temps dans la représentation des segments trouvés dans de nouveaux contextes de distribution, produisant ainsi des réalisations inattendues à l'interface entre phonologie et syntaxe.

Ces réalisations confirment, encore une fois, le statut « spécial » des emprunts qui ne sont pas toujours intégrés dans la langue emprunteuse (cf. la dichotomie « centre – périphérie », Daneš 1966, Paradis & LaCharité 1996, Floricic & Boula de Mareüil 2001).

⁴³ «In fact, I realized that the model I am proposing now is not new, but simply a variant of Classical Generative Phonology with rules and derivations from underlying to surface representation: A variant, however, that is characterized by one important extension. In addition to rules, there are repairs triggered by markedness constraints, as in Calabrese (1995). And thus the present book was born». (Calabrese 2005 : xii)

6.2.2.2 Les emprunts en asturien

L'étude du traitement des consonnes dans les emprunts en asturien (2019c[C], 2020b[A]), montre qu'on assiste à la réparation (via modification ou l'effacement de matériel phonologique) ou à l'importation de certains segments et de certaines structures prosodiques :

(92)	Adaptation	Importation
	a) <i>sicoloxía</i>	d) <i>psicoloxía</i> « psychologie »
	b) ['we]	e) ['weβ] « Web »
	c) ['koθtel]	f) ['koχtel] « cocktail »

Je suis partie encore une fois de l'hypothèse que le lexique n'est pas un bloc homogène mais il est organisé en un centre où opèrent toutes les restrictions de la langue et une périphérie où certaines de ces restrictions sont désactivées. Cependant, il m'est apparu intéressant de montrer que certaines restrictions sont désactivées plus difficilement que d'autres. C'est le cas notamment du paramètre *Coda complexe.

La phonologie de l'asturien n'admet pas de codas complexes ; elle n'admet que des codas simples, à condition que celles-ci soit remplies par des coronales /L, R, N, s, θ/ (cfr. ALLA 2001 : 55) :

(93)	a) <i>mozqueta</i>	« fente »	h) <i>lluz</i>	« lumière »
	b) <i>riestra</i>	« ensemble »	i) <i>xueves</i>	« jeudi »
	c) <i>rinchíu</i>	« hennissement »	k) <i>falarán</i>	« ils parleront »
	d) <i>altu</i>	« haut »	j) <i>bonal</i>	« bon »
	f) <i>curtiu</i>	« court »	l) <i>falar</i>	« parler »

Lorsqu'on examine les emprunts, on observe que, si l'asturien peut tolérer en coda des segments qui ne font pas partie du système d'origine (cf. (92d-f)), il est beaucoup plus rare que cette langue désactive la contrainte *Coda complexe. Dans ce dernier cas, la structure est réparée via l'effacement du dernier segment, en contrevenant ainsi au principe de préservation (cf. (94)) :

(94) Réparation de la structure malformée

a) [ez'marfoŋ]	« Smartphone »
b) ['fíl]	« film »
c) ['fol]	« folk »
d) ['tes]	« test »

Ce résultat n'est pas surprenant si on se réfère à la hiérarchie des niveaux phonologiques (HNP) établie par Paradis (cf. § 2). En fait, c'est une chose d'accepter un segment autre que /L, N, R, s θ/ en coda,

c'en est une autre d'assouplir une contrainte affectant la structure syllabique qui dans la HNP occupe une position plus élevée.

7. Résumé

A côté de l'émergence du non-marqué, il faut également rendre compte de l'apparition de structures marquées dans des formes périphériques, due à la désactivation des contraintes qui régissent la phonologie du centre du système.

Selon cette analyse, la grammaire n'est pas conçue comme un système uniforme où tous les éléments ont tous la même valeur et le même poids. On peut y trouver un centre (des centres cumulatifs) ainsi que « des électrons libres ». Les impératifs, tout comme les vocatifs peuvent avoir ce statut d'« électrons libres » qui échappent à l'attraction du centre et qui accumulent un certain nombre d'irrégularités phonologiques et morphologiques (cf. Uspensky & Zhivov 1977 : 9).

Les emprunts aussi sont un domaine riche en patterns irréguliers, anomaux (cf. Isačenko 1964, Floricic 2002, Floricic & Molinu 2003, etc.). C'est le cas notamment du traitement de certaines consonnes finales (*bare stem* vs morphème) et initiales (le phonème vélaire /g/) qui témoigne de la non-intégration de ces configurations étrangères aux règles et aux structures de la phonologie et de la morphologie du sarde.

La non-intégration de ces formes déclenche une règle d'allongement (cf. Calabrese 2005) et il est possible que cette même règle soit à l'œuvre dans la formation des hypocoristiques à redoublement qui présentent l'allongement de la consonne redoublée (cf. (73)-(75)).

J'ai interprété cet allongement consonantique post-lexicale comme la conséquence d'une contrainte qui vise à préserver l'expressivité des hypocoristiques. Mais il se peut qu'encore une fois, l'absence de lénition et l'allongement signalent que nous n'avons pas affaire à des formes « neutres » mais à des formes qui occupent une place particulière, spécifique, au sein du lexique.

CHAPITRE 2

1. Géographie linguistique : la classification des aires linguistiques

J'ai en premier lieu abordé la linguistique par le biais des langues mortes, notamment le latin et le grec ancien. Mais j'ai commencé à être formée, à partir de ma troisième année de fac, à la problématique de la variation dialectale dans des langues vivantes à tradition orale. En particulier, mes recherches sur le sarde m'ont permis de m'intéresser aux méthodes de recueil et de traitement des données dialectales et de me questionner sur la délimitation et la classification de l'espace dialectal (cf. Molinu 2007[C], 2018a[C], Floricic & Molinu 2008[A], Molinu & Floricic 2017[A]).

1.1 Les dialectes d'Italie

Il est toujours difficile, pour un linguiste qui travaille sur la variation diatopique, de dessiner les contours de son domaine d'analyse. Sa classification se heurte souvent aux problèmes liés au découpage d'un continuum dont les limites n'ont rien de net, de rigide et d'infranchissable (cf. Cortelazzo 1996 : 97-99). L'étude de la distribution géographique des dialectes italiens ne fait pas exception à cette difficulté, à laquelle s'ajoute une ambiguïté définitoire : faut-il parler des dialectes italiens ou des dialectes d'Italie ? Il apparaît de fait préférable de parler des dialectes d'Italie plutôt que des dialectes italiens car ces parlers ne sont pas des variantes géographiques d'une langue standard, mais ils constituent des entités linguistiques autonomes caractérisées par une grande originalité dans les solutions apportées dans le passage du latin au roman.

Étant donné la masse de travaux consacrés aux divers dialectes italiens depuis des décennies et vu la multiplicité des problématiques auxquelles tel ou tel parler apporte telle ou telle solution originale, il était inévitable de se limiter dans l'article de synthèse écrit en collaboration avec Franck Floricic (2008) à des aspects spécifiques de la structure linguistique de certains dialectes⁴⁴. Nous avons donc fait le choix de restreindre la présentation des caractéristiques phonologiques et morphosyntaxiques à des problématiques dont nous avons jugé qu'elles présentaient un intérêt particulier du point de vue typologique.

Dans le domaine phonologique, nous avons présenté d'une manière générale la répartition et la distribution géographiques des dialectes italiens, et on s'est intéressé notamment à la question de la gémation, du voisement et de la lénition, et à la manière dont ces phénomènes interagissent dans certains dialectes avec la question du *Raddoppiamento sintattico*. Dans la discussion des systèmes vocaliques qui caractérisent le domaine italo-roman, on a mentionné l'importance de la métaphonie et

⁴⁴ Les données que nous avons présentées sont pour l'essentiel des données issues de l'immense littérature –parfois ancienne – consacrée aux dialectes italo-romans. Toutefois, Rita Manzini et Leonardo Savoia ont publié en 2005 une *summa dialectologica* qui constitue une synthèse incontournable sur les dialectes de l'Italie, et nous avons fait très largement référence aux données qu'ils ont recueillies, même si, dans un certain nombre de cas, nous avons nous-mêmes recueilli *in situ* des informations.

son incidence sur l'organisation morphologique des paradigmes. Nous avons également décrit la syncope qui dans un certain nombre de dialectes a donné lieu à des configurations syllabiques particulièrement originales et intéressantes du point de vue d'une typologie générale des structures syllabiques. Les isoglosses qui ne séparent pas nos aires d'une façon étanche nous permettent quand même de faire ressortir, par opposition, un certain nombre de caractéristiques.

En particulier, l'examen de la structure syllabique de l'italo-roman met en évidence une grande différence entre d'une part le toscan, les dialectes centro-méridionaux et le sarde et d'autre part, les dialectes septentrionaux, notamment les dialectes gallo-italiques.

Le toscan, les variétés centro-méridionales et le sarde respectent, en général, le principe de sonorité et de contact syllabique, comme le montrent les exemples en (95) qui présentent les attaques complexes et les exemples en (96) qui fournissent l'inventaire des consonnes en coda, en syllabe interne (/l, r, N, s / ou la première moitié d'une gémignée) :

(95) Attaques complexes (cf. Rohlfs 1966 : 160, 183, Giannelli & Cravens 1997 : 33, Vignuzzi 1997 : 314, Loporcaro 1997b : 341) :

(a) toscan	/fra'tello/	« frère »
(b) abruzzien	['friddu]	« froid »
(c) napolitain	[tradə'torə]	« traître »
(d) apulien	['freddə]	« froid »
(e) sicilien	['krai]	« demain »
(f) sarde	['primu]	« premier »

(96) Codas (cf. Giannelli 1997 : 298, 299, 301, Rohlfs 1966 : 258, 344, 363, Loporcaro 1997b : 342, Fanciullo; 1997 : 350, Ruffino 1997 : 368) :

(a) toscan	['alto] / ['arto]	« haut »
(b) toscan	['bjaŋko]	« blanc »
(c) campanien	['ʃpartə]	« diviser »
(d) campanien	['mondə]	« mont »
(e) apulien	['faltʃə]	« faucille »
(f) apulien	['vespa]	« guêpe »
(g) lucanien	['jennərə]	« gendre »
(h) sicilien	['latti]	« lait »

Le principe de sonorité est néanmoins transgressé par les groupes initiaux /S+consonne/ et /N+consonne/, comme le montrent les exemples en (97) et (98) :

(97)

(a) toscan	['spende(re)]	« dépenser »
(b) napolitain	['ʃpremmə]	« presser »
(c) sicilien	['ʃtari]	« rester »
(d) sarde mérid.	['spiya]	« épi »

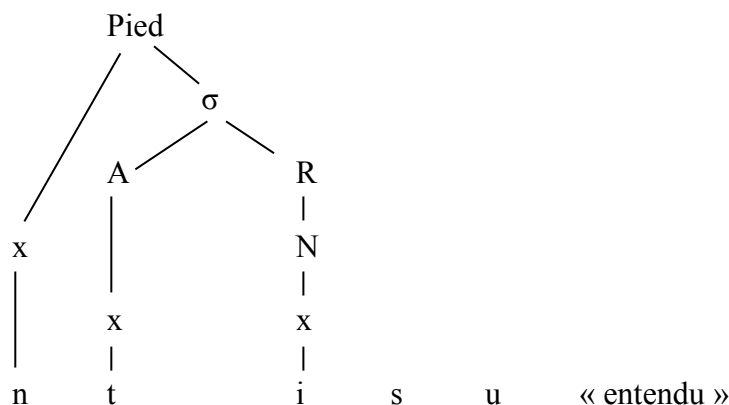
(98) /N+ consonne/ (cf. Hastings 1997: 323, Schmid 1997 : 255)

- | | | |
|---------------|-----------|-------------|
| (a) abruzzien | [n'drate] | « entré » |
| (b) sicilien | n.tisu | « entendu » |

La syllabation des consonnes initiales /s/ et /N/ ne fait pas l'unanimité parmi les linguistes. Selon Bertinetto (1999), certains des arguments avancés pour défendre l'hétérosyllabité de la constricive alvéolaire (cf. entre autres Kaye 1992, Nespor 1993, Marotta 1995) restent peu convaincants. Par exemple, la sélection des allomorphes *lo* « le » et *gli* « les » versus *il* et *i* qu'on retrouve devant consonne ou groupe consonantique tautosyllabique (cf. *lo sposo* / *gli sposi* 'l'époux / les époux' vs. *il marito* / *i mariti* 'le mari / les maris', *il prete* / *i preti* 'le prêtre / les prêtres') ne constituerait pas un critère essentiel pour démontrer l'hétérosyllabité du /s/, car des réalisations du type *il sport* peuvent être produites au lieu de la forme attendue *lo sport* 'le sport' (Bertinetto 1999 : 90).

Le statut de la nasale des séquences /N+ C/ résultant d'un processus diachronique d'aphérèse n'est pas clair non plus. Schmid (1997, 2000) évoque une nasale syllabique associée au noyau ; alors que dans Molinu & Romano (1999 : 148s.) nous pensons plutôt à un élément extra-syllabique qui n'est pas intégré directement à la syllabe, mais à un constituant prosodique de rang supérieur, en l'occurrence le pied (cf. (99)) :

(99)



1.1.1 Les dialectes septentrionaux

Les problèmes les plus intéressants concernent la structure syllabique des dialectes septentrionaux, et tout particulièrement celle des dialectes gallo-italiques, où la complexité syntagmatique, surtout au niveau de l'attaque, et les cas de *sonority plateau* ou de *sonority reversal* (cf. Clements 1990 : 287-8) constituent un défi pour les principes de syllabation. Les exemples en (100) offrent un aperçu de la situation en émilien-romagnol (cf. Gorra 1890 : 142-143, 1892 : 374, Rohlf's 1966 : 160-1, 169, Repetti 1997 : 55, Hajek 1997 : 275, Schmid 1998a : 619-20, 1998b : 111) :

(100) Groupes consonantiques initiaux

(a) bolognais	/dvajr/	« devoir »
(b) bolognais	/'dmɔŋga/	« dimanche »
(c) émilien	[ʒnɛr]	« janvier »
(d) piacentino	/'ftʃaja/	« vieillesse »
(e) romagnol	[bdɔtʃ]	« pou »
(f) romagnol	[mdɔr]	« moissonneur »
(g) romagnol	/nvu:d/	« neveu »
(h) bolognais	[zbdɛl]	« hôpital »
(i) bolognais	/'stmɛ:na/	« semaine »
(j) romagnol	[pznen]	« petit »

Il est vrai que la syncope des voyelles inaccentuées est partiellement compensée par l'apparition de voyelles épenthétiques, comme le montrent les exemples en (101) :

(101) Prosthèse (cf. Hajek 1997: 275, Rohlfs 1966 : 171, 471-2, Repetti 1996 : 379)

(a) émilien	/al'da:m/	« fumier »	< LAETAMEN
(b) émilien	[ar'mɔr]	« bruit »	(cf. it. <i>rumore</i>)
(c) émilien	[ed'maŋ]	« demain »	
(d) romagnol	[nvu:d]	« neveu »	
(e) romagnol	[arla've]	« relever »	
(f) émilien	[av'ʒɛi]	« voisin »	
(g) romagnol	[ar'vni]	« revenir »	
(h) bolognais	[ems'tir]	« métier »	

Parmi les propositions concernant la syllabation de ces groupes consonantiques, nous en retiendrons deux :

a) celle de Schmid (1997 : 261, 1998a : 619), qui consiste à regrouper tous les éléments (sauf les nasales qu'il considère comme des sonantes syllabiques (cf. (98)) sous un seul constituant en créant des attaques (des têtes dans sa terminologie) très complexes qui transgressent inévitablement le principe de sonorité.

b) L'autre thèse, celle de Repetti (1995a : 280, 285, 1996 : 379) postule, pour les séquences qui transgressent le principe de sonorité, la création d'une syllabe dégénérée, c'est-à-dire sans noyau, et l'insertion d'une voyelle épenthétique. Il en résulte ainsi une syllabe initiale fermée qui respecte le principe de sonorité. Pour les formes sans épenthèse, l'adjonction à l'attaque se révèle obligatoire, faute de quoi la consonne serait effacée. Les schémas suivants (cf. (102a-c)), que nous avons adaptés au modèle morique de Repetti (1995a : 280) illustrent les différentes possibilités de syllabification⁴⁵ :

⁴⁵ Dans ce modèle, les constituants attaque, rime noyau et coda sont absents. Les segments (voyelles / consonnes) peuvent être associés à une more (μ) lorsqu'ils devraient être associés à la rime dans le modèle traditionnel ou sont associés directement à la syllabe, sans passer par le constituant intermédiaire attaque. Dans cette configuration, donc, la more rend compte des relations de sonorité entre les segments et représente l'unité de poids de la syllabe.

(102)



En ce qui concerne les noyaux, selon Schmid (1997 : 261, 1998a : 619) il y aurait, comme dans les dialectes centro-méridionaux, des sonantes syllabiques (cf. le romagnol *n.vod* ‘neveu’, *ms.tura* ‘mélange’ ainsi que le vénitien *m.pare* ‘compare’, *l.cova* ‘alcove’ (Schmid 1998a : 621).

1.1.2 Les codas

En général, les restrictions à l’intérieur du mot sont aussi nombreuses ou presque qu’en toscan et que dans les dialectes centro-méridionaux (cf. (96)) : on y trouve des sonantes ainsi que [s], dont le voisement dépend de la consonne suivante (cf. Rohlf s 1966 : 160, 170, Hajek 1997 : 275-6, Repetti 1997 : 56) :

(103) /l, r, N, s /

- | | | |
|----------------|-------------|--------------|
| (a) bolognais | ['tsem:za] | « punaise » |
| (b) piacentino | ['bøske] | « bois » |
| (c) bolognais | ['pal:ver] | « poudre » |
| (d) bolognais | [k'verti] | « couverts » |

En fin de mot, les groupes biconsonantiques ne sont pas rares, comme l’illustrent les formes en (104a-d) empruntées à Rohlf s (1966 :160), Repetti (1995a : 281) et Hajek (1997 : 275-6) :

(104)

- | | | |
|----------------|---------|-------------|
| (a) piacentino | [foort] | « fort » |
| (b) bolognais | [bus:t] | « buste » |
| (c) bolognais | [tav:d] | « tiède » |
| (d) romagnol | [to3g] | « toxique » |

Comme pour les groupes consonantiques en attaque (cf. (98)), on observe également l’insertion de voyelles épenthétiques à l’intérieur des groupes consonantiques finaux (cf. (105)) ou à la fin du mot (cf. (106)) :

(105) Epenthèse entre deux consonnes (cf. Rohlf s 1966 : 472 ; Hajek 1977 : 273)

- | | | |
|---------------|------------|-------------|
| (a) bolognais | ['kε:ren] | « viande » |
| (b) bolognais | ['mε:rum] | « marbre » |
| (c) bolognais | ['nε:ruv] | « nerf » |
| (d) bolognais | [a'ligher] | « heureux » |
| (e) parmesan | ['d3oren] | « jour » |
| (f) parmesan | ['foren] | « four » |

(106) Epenthèse en fin de mot (cf. Repetti 1995a : 281, 282 ; Hajek 1997 : 275)

- | | | |
|----------------|------------|------------|
| (a) piacentino | ['fuurnə] | « four » |
| (b) bolognais | ['pal:vra] | « poudre » |
| (c) piacentino | ['karne] | « viande » |
| (d) romagnol | ['teevde] | « tiède » |

Selon Repetti (1995a, 1995b, 1997), le site de l'épenthèse n'est pas le fruit du hasard. Le tableau en (107) tiré de Repetti (1997 : 56) compare trois dialectes émiliens-romagnols qui varient en fonction du site d'insertion de la voyelle épenthétique et du degré de sonorité de la consonne ciblée par l'épenthèse :

(107) -VC_αC_β#

	San Benedetto	Mesola	Vediceto
C _β = obstruante non-voisée	zgweers <i>qui louche</i> foort <i>fort</i>	sent <i>cent</i> mars <i>mars</i>	'bəske <i>bois</i> 'orte <i>potager</i>
C _β = obstruante voisée	'koorve <i>corbeau</i> 'teevde <i>tiède</i>	kald <i>chaud</i> orb <i>aveugle</i>	'ørze <i>orge</i> 'preiĝe <i>je prie</i>
C _β = nasale	'omne <i>homme</i> 'keerne <i>viande</i>	ivern <i>hiver</i> marm <i>marbre</i>	'frēiĝme <i>immobile</i> 'karne <i>viande</i>
C _β = /l/	'tuurle <i>jaune d'oeuf</i> 'meerle <i>merle</i>	'mɛral <i>merle</i> 'peralje <i>parle</i>	'perle <i>je parle</i> 'mɛrle <i>merle</i>
C = /β/	'mɛɛgre <i>maigre</i> o'tuubre <i>octobre</i>	'kwatar <i>quatre</i> 'lavar <i>lèvre</i>	'mager <i>fin</i> kã'dɛjɛr <i>bougie</i>

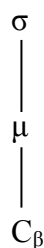
Dans le dialecte de San Benedetto, la voyelle est toujours insérée à la fin du mot, alors que dans celui de Mesola elle se trouve entre les deux consonnes. Dans le dialecte de Vediceto, l'épenthèse est systématique, quel que soit le degré de sonorité de la consonne, alors qu'à Mesola la consonne doit appartenir à la classe des sonantes ; à San Benedetto, seules les obstruantes non-voisées ne sont pas affectées par l'insertion d'une voyelle. De fait, lorsque la consonne ne peut pas être intégrée à la structure syllabique, elle forme une syllabe dégénérée. Selon les dialectes et / ou la sonorité de la consonne, la syllabe dégénérée peut avoir deux structures : un seul noeud syllabique (108a) ou une more (108b) :

(108) Syllabes dégénérées (cf. Repetti 1997: 56)

(a) dialectes à attaque



(b) dialectes à rime



Dans le premier cas, ce sont donc des dialectes à attaque et l'épenthèse se produira toujours en fin de mot (cf. [**meerle*] « merle » dans le dialecte de San Benedetto). En revanche, dans les dialectes à rime, la voyelle sera insérée entre les deux consonnes (cf. [*'mɛraɪ*] « merle » dans le dialecte de Mesola). Le dialecte de Vediceto oscille entre les deux structures syllabiques à cause d'une restriction supplémentaire sur la hiérarchie de sonorité. L'attribution d'une more à la syllabe dégénérée dépend de la sonorité de la consonne ; à Vediceto il n'y a que l'élément le plus sonore, c'est-à-dire la vibrante [r], qui soit susceptible d'en recevoir une.

Au delà des propositions faites par les différents linguistes et bien qu'il soit toujours méthodologiquement prudent de nuancer les limites du continuum dialectal, l'analyse des différentes structures syllabiques nous indique que globalement, le toscan, les dialectes centro-méridionaux et le sarde présentent des caractéristiques typiques des langues à isochronie syllabique, alors que les dialectes septentrionaux (à l'exception du vénitien) appartiennent plutôt au type iso-accentuel (cf. Schmid 1997). Les premiers, en effet, présentent entre autres des structures syllabiques qui respectent le profil de sonorité, une certaine stabilité vocalique (sauf pour certains dialectes méridionaux (cf. Floricic & Molinu 2008 : 19) et des limites syllabiques claires. Au contraire, les parlers du nord de l'Italie présentent les caractéristiques opposées. Il semblerait donc que, pour ce qui est de la syllabe, la ligne La Spezia - Rimini garde toujours sa validité et sa pertinence dans la délimitation des deux espaces dialectaux et plus globalement dans la séparation de la Romania occidentale et de la Romania orientale.

Sur le plan de la morpho-syntaxe aussi, la diversité qu'offre le domaine italo-roman imposait de faire des choix forcément arbitraires parmi les innombrables *patterns* qui le caractérisent. Étant donné l'importance générale des phénomènes de cliticisation et la forme particulière qu'ils revêtent dans certains dialectes, il nous a paru intéressant, dans notre article de synthèse consacré aux dialectes de l'Italie, de présenter un certain nombre d'aspects du fonctionnement des clitiques argumentaux : l'intérêt de la question des clitiques sujets trouve une expression particulière dans les multiples débats

auxquels elle a donné lieu dans la littérature générativiste sur le « paramètre du sujet nul » (cf. Rizzi 1982).

Parralèlement, on y a abordé deux autres problématiques – la question des interrogatives et celle de la négation – qui à maints égards croisent celle de la cliticisation. Ainsi, on a montré comment contraintes syntaxiques – notamment l’ordre des mots – et morpho-phonologiques interagissent pour produire telle ou telle configuration spécifique à tel ou tel dialecte.

1.2. La classification des aires linguistiques : le sarde

Les classements normatifs du XIXe siècle qui divisaient le sarde en deux ou trois variétés ont créé et véhiculé le mythe d’une variété pure (le *logudorese*) opposée à une variété corrompue (le *campidanese*). Au XXe siècle, la délimitation des aires dialectales se fonde sur des critères de plus en plus objectifs qui donnent, dans un premier temps, la priorité à la phonétique aux dépens de la morphologie. Celle-ci est en effet considérée, selon une vision néogrammairienne du changement phonétique, comme moins fiable car brouillée par l’analogie⁴⁶. Dans cette perspective diachronique, ne sont considérés que des phénomènes diachroniques ou considérés comme tels (Wagner 1941, Viridis 1978, 1988, Blasco Ferrer 1984) : maintien de vélaires devant voyelle antérieure, conservation des occlusives sourdes intervocaliques, conservation des voyelles finales, etc. Ce parti pris pose un problème crucial dans la détermination des zones. Quels sont les critères qui font que certaines variables sont plus importantes que d’autres dans la caractérisation des aires dialectales ? Existe-t-il une hiérarchie explicite des isoglosses ? Les phénomènes diachroniques ou considérés comme tels sont-ils les seuls capables d’établir une classification dialectale ? Si la réponse est positive, alors quel est le critère qui rend l’isoglosse de la palatalisation des vélaires devant voyelle antérieure plus importante que la palatalisation des groupes PL, CL et FL ? Quel est le rôle des alternances ou des oppositions synchroniques qui restent fondamentales pour définir les systèmes linguistiques ? Puisque le système est le noyau de la langue, la variation diatopique doit plutôt être conçue comme une variation des systèmes de manière à, finalement, permettre une classification des systèmes (cf. Sériot 1999 : 245).

Le choix et l’interprétation des isoglosses a des conséquences dans la délimitation de l’espace linguistique sarde qui comporte, selon les auteurs, deux grandes aires (Blasco Ferrer 1984, 1988, 2002, Blasco Ferrer & Contini 1988), trois grandes aires (Wagner 1984) ou quatre (Viridis 1988). D’autres relativisent voire nient l’existence de macro-aires et préfèrent considérer des micro-systèmes (Contini 1987, Bolognesi & Heeringa 2005). Dans quelle mesure les aires linguistiques, qu’elles soient conçues

⁴⁶ Il faudra attendre les études de Viridis (1988) et de Blasco Ferrer & Contini (1988) pour voir l’apparition de critères lexicaux, morphologiques et morphosyntaxiques dans la délimitation des aires dialectales.

en termes de système ou de diasystème, sont-elles une idéalisation ou correspondent-elles à une « réalité » ? En définitive, dans quelle mesure la classification des dialectes sardes est-elle un outil pour le linguiste ou une vérité objective ? L'avènement de nouveaux modèles phonologiques peut-il améliorer ou affecter la partition géolinguistique ? Comment traiter en termes d'aire certains phénomènes comme la modification de la latérale intervocalique dans trois localités du sud comme Genoni, Senorbì et Sestu (cf. Bolognesi 1998 ; Molinu 2009) ? En effet, le phénomène est partiellement productif à Genoni, il est lexicalisé à Senorbì et il est toujours productif aujourd'hui à Sestu. De quelle manière la classification aréale peut-elle rendre compte de la paramétrisation de ce phénomène phonologique dans lequel interviennent à la fois des facteurs diachroniques et synchroniques ? Pour l'instant, nous ne sommes pas en mesure de répondre à ces questions (cf. Molinu & Floricic 2017[A]). La somme des parties ne semble pas être une solution au problème, mais une analyse détaillée des phénomènes phonologiques et de leur synthèse peut certainement contribuer à l'étude du sarde à travers la variété et l'originalité des réponses paramétriques données à des principes plus généraux et abstraits basés sur la structure profonde et unifiée de la langue.

2. Les données en dialectologie

Née dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, la dialectologie est définie comme l'étude scientifique des dialectes. La reconnaissance des dialectes comme objet d'étude a eu des conséquences sur les représentations linguistiques et sur les méthodes de l'époque.

Le XIX^{ème} siècle voit en effet la naissance de la grammaire comparée et de la typologie linguistique, deux disciplines qui se donnent des critères scientifiques pour classer les langues d'un point de vue génétique et typologique. Or l'étude comparative des langues classiques telles que le latin, le grec ancien, le sanscrit, etc., qui permettait, à travers l'identification des correspondances phonétiques régulières, de déterminer la parenté linguistique entre ces langues et de reconstruire leur langue mère (le proto-indo-européen), était basée essentiellement sur des langues mortes. Celles-ci étaient caractérisées par une très grande tradition littéraire dont les locuteurs n'existaient plus.

Si pour la reconstruction du Proto-indo-européen, la recherche était fondée, d'une façon légitime et indispensable, sur des données écrites, la situation était différente pour la Romanistique, une branche de la Grammaire Comparée consacrée à l'étude des langues romanes et à la reconstruction du Proto-Roman, état de langue « abstrait », situé entre le latin et les langues romanes et considéré comme l'ancêtre de ces dernières.

Avant la reconnaissance des dialectes comme objet d'étude, les données utilisées provenaient de documents écrits anciens, souvent des textes littéraires. Etant donné que le binôme langue/littérature

était indissoluble, dans les premières grammaires des langues romanes, les auteurs limitaient leur périmètre d'investigation aux « langues littéraires » (cf. Diez 1882⁵).

Dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, on renverse la perspective : il faut étudier les langues vivantes et les données de l'oral, pas forcément pour reconstruire le passé mais pour mieux les comprendre, surtout en termes de variation diachronique et aussi de variation diatopique.

Parmi les pionniers de la dialectologie et surtout de la géographie linguistique (une branche de la dialectologie qui s'occupe de localiser les unes par rapport aux autres les variations linguistiques au sein d'une aire linguistique déterminée et de les cartographier), il faut saluer le Suisse Jules Gilliéron. C'est à lui en effet que revient le mérite d'être le fondateur de la méthode de cette discipline qui permet l'étude cartographique des dialectes, ou mieux encore, l'étude cartographique des caractères dialectaux.

2.1 Les atlas

Le type d'étude conçue par Gilliéron implique la réalisation de grands atlas linguistiques, comme l'Atlas Linguistique de la France (ALF)⁴⁷. Or un atlas est une collection de cartes linguistiques et une carte linguistique est un cadre synoptique d'un phénomène linguistique dans sa distribution géographique (cf. Iordan & Orr 1937 : 176).

Comment les modèles phonologiques peuvent-ils exploiter les données linguistiques cartographiées dans les atlas ? Peut-on parler de géophonologie tout comme on parle de géolinguistique ?

Avec Guylaine Brun-Trigaud (cf. Brun-Trigaud & Molinu 2003[A]), nous avons donné une réponse positive à ces questions tout en soulignant les restrictions d'une telle démarche. En effet, il faut prendre en compte les limites des matériaux disponibles, notamment dans l'ALF : « insensibilité » à la dynamique interne du point d'enquête (variabilité sociolinguistique), défaut de transcription, risque de ne pas trouver toujours les paires minimales nécessaires à dégager les phonèmes de l'aire examinée, difficultés liées au maillage du territoire étudié (choix des points d'enquête)⁴⁸ ou à l'élaboration des grilles d'enquêtes (choix des formes linguistiques à soumettre)⁴⁹.

⁴⁷ L'ALF a été publié en neuf volumes entre 1902 et 1912, après une série d'enquêtes de quatre ans (1897-1901).

⁴⁸ Les Atlas nationaux comme l'ALF donnent une bonne vision d'ensemble mais le maillage du territoire est plus lâche. Il y a des difficultés objectives à couvrir le territoire national dans son ensemble. En revanche, un atlas régional (cf. ALG : *Atlas linguistique et ethnographique de la Gascogne*) permet un maillage plus serré, un cadre plus détaillé mais plus restreint des faits dialectaux.

⁴⁹ Le type d'enquête détermine le type de questionnaire et d'une certaine façon le choix des informateurs. Dans les atlas comme l'Atlas Linguistique de la France (ALF) ou *l'Atlante linguistico ed etnografico dell'Italia e della Svizzera meridionale* (AIS 1928-1940) on s'intéresse essentiellement à des aspects lexicaux et phonétiques, et on néglige la morphologie et la syntaxe.

Les questions portent sur la dénomination des objets quotidiens ou sur des thèmes qui font partie de la culture des dialectophones (cycle de la vie, cycle de saisons, élevage, les parties du corps, maladies, défaut physiques...). On s'intéresse essentiellement au vocabulaire de base pour éviter, entre autres, que les informateurs emploient des emprunts. Un questionnaire-type comporte 2000 questions environ.

Il est possible donc de nouer un lien complexe, certes, mais pas insurmontable entre l'analyse phonologique et les atlas. Il est certain que l'utilisation de ce type de base de données à des fins phonologiques présuppose une sensibilité « dialectologique ». Entre une vision néogrammairienne de l'espace linguistique qui s'apparente à une tragédie classique structurée selon l'unité de temps, espace et lieu et l'affirmation que « chaque mot a son histoire », le reste n'étant qu'illusion, « un mirage phonétique » (Gilliéron & Roques 1907)⁵⁰, la dialectologie structurale a proposé une troisième voie qui a le mérite de ne pas confondre *structural* et *homogène* : la langue est un système différencié composé de strates différentes qui, même si elles restent distinctes sur un plan fonctionnel, sont disponibles ou accessibles à l'ensemble d'un groupe de locuteurs. À l'intérieur de ce cadre, le dialectologue – phonologue ne peut pas se limiter à la comparaison de faits dialectaux différents, mais il doit s'intéresser à l'étude des ressemblances et différences partielles entre les systèmes et analyser les conséquences structurelles qui en résultent (Weireich 1974, Sériot 1999). Ainsi, les études géophonologiques de Séguy (ALG, vol. 6), de Contini (1987, Contini *et alii* 1987 et 1991) et de Schmidt (2000) ont permis, grâce à l'exploitation des atlas, de dégager les frontières des différents systèmes phonologiques ou de déterminer la typologie de certaines structures et de réfléchir à la variation des contraintes dans un espace linguistique donné.

2.2 Les aboutissements de la latérale dans le Massif central : analyse dialectologique et phonologique

Un exemple de traitement phonologique d'un phénomène diachronique, basé sur l'utilisation des atlas et du THESOC (cf. *infra*) est offert par l'analyse dialectologique et phonologique des aboutissements de la latérale dans le Massif Central. Dans cet article co-écrit avec G. Brun-Trigaud (cf. Molinu & Brun-Trigaud 2012[A]), nous avons analysé la distribution des aboutissements de la latérale simple dans les parlers du Massif Central à partir des données de l'Atlas du Massif Central (ALMC) extraites du THESOC. Cet atlas couvre 55 localités situées dans les départements de l'Aveyron, du Cantal, de la Haute-Loire, de l'Ardèche et de la Lozère. Grâce à la cartographie des données de l'ALMC (cf. cartes 3 et 4), nous avons pu offrir un aperçu de la variation diachronique et dialectale de la distribution des aboutissements de la latérale intervocalique, implosive et en finale de mot issue du L étymologique⁵¹. Bien que des études très détaillées aient été consacrées à l'analyse du changement phonétique de la latérale intervocalique et à la description phonétique des réalisations de ses aboutissements (cf. Kolovrat 1923, Ronjat 1932, Dauzat 1938, Straka & Nauton 1945, Camproux 1962, Müller 2011), nous avons cherché à approfondir les études de Straka & Nauton (1945 : 231) et de Camproux (1962 :

⁵⁰ Mais la langue n'est pas une somme de mots (ce n'est pas un dictionnaire), elle est un ensemble de relations.

⁵¹ Notre synthèse se base sur 22000 données extraites du THESOC. L'analyse qualitative du phénomène s'accompagne également d'une analyse quantitative. Les résultats sont visualisés sur les cartes n. 3 et n. 4 par la taille des points.

326) respectivement dans la Haute-Loire et le Gévaudan, qui soulignent l'interdépendance des positions syllabiques dans l'évolution de *l* intervocalique, implosif ou final, c'est-à-dire à l'intérieur du constituant syllabique Rime (cf. entre autres Lowenstamm 1981, Kaye & Lowenstamm 1984, Blevins 1995, Vaux 2003, Calabrese 2005).

A l'intervocalique, sauf pour quelques parlers qui conservent un [w] issu de la vocalisation de -L- étymologique, on constate la « consonantification » du segment (cf. (109)), dans le respect du *Sonority Dispersion Principle* (cf. Clements 1990)⁵².

(109) ALMC 33, Mende (Lozère)⁵³

<i>l</i> intervocalique	<i>l</i> intervocalique < LL	<i>l</i> implosif	<i>l</i> en finale de mot	<i>l</i> en finale de mot issu d'un <i>l</i> géminé ou palatal
'agɔs « aile »	p'ulɔ « poule »	'awbɔ « aube »	m'a « mal »	ap'el « agneau »
fʃag'a « tisser »	ẽ ⁿ dabal'a « avaler »	m'awgɔ « mauve (plante) »	fj'a « fil »	mir'al « miroir »
mag'awte « malade »	s'elɔ « tabouret d'étable »	t'awpɔ « taupe »	d'ɔ « deuil »	

Or si les aboutissements [v] et [ɣ] / [g] sont de bons candidats pour occuper la position d'attaque mais pas celle de coda, on peut s'interroger sur la distribution de [ɣ]. Cette consonne est en effet un bon candidat pour occuper la position de coda et les données de Villedieu (cf. tableau (110)) le confirment :

(110) ALMC 18, Villedieu (Cantal)

<i>l</i> intervocalique	<i>l</i> intervocalique < LL	<i>l</i> implosif	<i>l</i> en finale de mot	<i>l</i> en finale de mot issu d'un <i>l</i> géminé ou palatal
'aʁa « aile »	p'ulɔ « poule »	s'aʁsa « sauce »	m'aʁ « mal »	ap'er « agneau »
fʃaʁ'a « tisser »	dabal'a « descendre »	tsaʁfa « chauffer »	fj'aʁ « fil »	'ar « ail »
maʁ'awte « malade »	s'ela « tabouret d'étable »	t'aʁpa « taupe »	d'ɔʁ « deuil »	

⁵² Il s'agit d'un principe qui rend compte de la distribution des segments à l'intérieur de la syllabe, en suivant une disposition qui maximise la différence de sonorité entre l'attaque et le noyau et qui, en revanche, minimise l'écart de sonorité entre le noyau et la coda.

⁵³ Bien que notre étude concerne l'évolution du *l* intervocalique simple, nos tableaux présentent cependant les aboutissements de la latérale dans d'autres contextes et ils intègrent, par souci d'exhaustivité, les aboutissements de *l* issu d'un *l* géminé ou palatal. Nous signalerons simplement que les aboutissements de *l* issu d'un *l* géminé montrent que le processus de dégémination est postérieur à celui de la vélarisation (cf. Dauzat 1938 :71-75).

Pourtant, dans l'aire intéressée par ce phénomène, c'est l'approximante labio-vélaire [w] qui apparaît en coda interne et finale de mot dans la plupart des cas (cf. (111)-(112))⁵⁴ :

(111) ALMC 31, Chirols (Ardèche)

<i>l</i> intervocalique	<i>l</i> intervocalique < LL	<i>l</i> implusif	<i>l</i> en finale de mot	<i>l</i> en finale de mot issu d'un <i>l</i> géminé ou palatal
'alɔ « aile »	p'ulɔ « poule »	s'awsɔ « sauce »	ust'aw « maison »	ɔn'el « agneau »
fjɔl'a « tisser »	dɔvɔl'a « descendre »	tsu ^w f'a « chauffer »	d'ɔw « deuil »	krem'al « crémaillère »

(112) ALMC 19, Chastel (Haute-Loire)

<i>l</i> intervocalique	<i>l</i> intervocalique < LL	<i>l</i> implusif	<i>l</i> en finale de mot	<i>l</i> en finale de mot issu d'un <i>l</i> géminé ou palatal
'aʁa « aile »	p'ula « poule »	s'awsa « sauce »	m'aw « maison »	aŋ'e « agneau »
fjaʁ'a « tisser »	daval'a « descendre »	tsu ^w f'a « chauffer »	fj'aw « fil »	'aj « ail »
maʁ'awte « malade »	s'ɛla « tabouret d'étable »	t'awpa « taupe »	d'ɔw « deuil »	

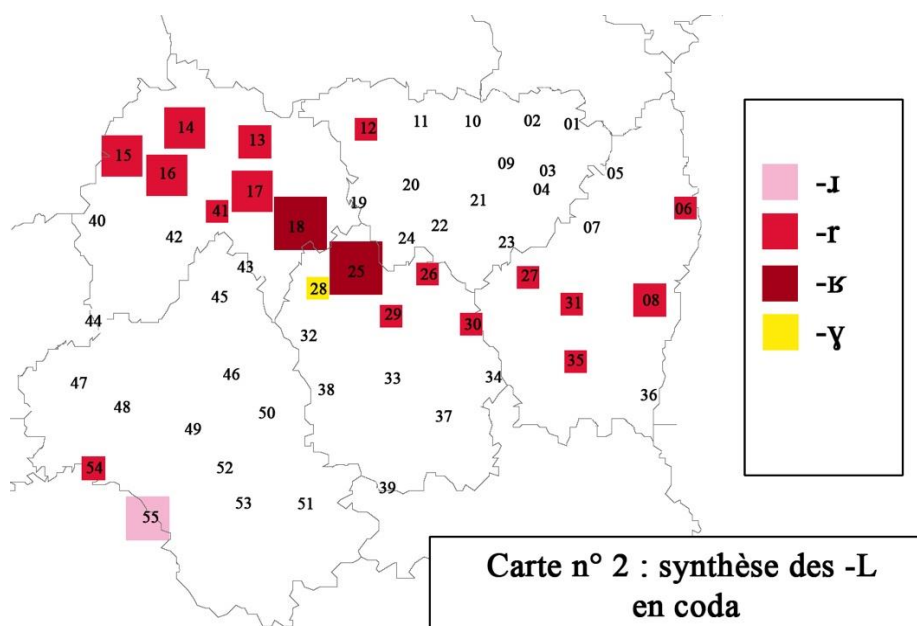
La distribution des deux aboutissements est-elle déterminée par des facteurs liés à leur chronologie relative (cf. Straka & Nauton 1945 : 230-1, Müller 2011 : 90) ou par des réalisations / des évolutions différentes de la labio-vélaire [w]⁵⁵, ou encore par des syllabations différentes du même segment ?

Si on accepte cette dernière possibilité, on peut envisager que l'évolution de la labio-vélaire dans la Rime aurait pu être conditionnée lexicalement par l'association du segment à deux constituants syllabiques différents, c'est-à-dire le noyau ou la coda (cf. Lowenstamm 1981, Kaye & Lowenstamm 1984, Vaux 2003, Calabrese 2005). L'aboutissement [w] serait alors l'expression d'une véritable configuration diphtongale, la réalisation [ʁ] traduirait en revanche l'association du segment à la coda⁵⁶. Autrement dit, le choix paramétrique de la syllabation de la labio-vélaire, noyau vs coda, aurait

⁵⁴ Nous rappelons que dans certains parlers, *l* étymologique en finale de mot a abouti à Ø après une étape [ʁ] (cf. Dauzat 1938 : 63). Les données de Camproux (1962) pour le Gévaudan offrent une distribution plus cohérente des réalisations. Selon Camproux (1962 : 327) : « La correspondance exacte des zones de traitement de *-l-* intervocalique et de *-l-* final, nous montre qu'à *pago* correspond *ustɑ*, tandis qu'à *parɔ* correspond *ustɑʁ* [...] La zone qui à l'intervocalique fait aboutir *pala* à *pago*, c'est-à-dire la zone où la tendance était à l'occlusion, se trouvant prise entre sa tendance à l'occlusion et la position à la finale du phonème complexe implusif, position moins favorable à l'occlusion complète, a résolu la difficulté en laissant tout tomber, d'où *ustɑ*. Au contraire, la zone nord-est qui n'était pas sujette à l'occlusion complète a résolu les éléments instables en *ʁ*, à la finale comme à l'intervocalique. ». Le symbole *ʁ* correspond à [ʁ]/[ʁ].

⁵⁵ Camproux 1962 : 327 formule cette hypothèse pour justifier l'absence d'altération de [w] de provenance autre que de la vocalisation de *l*. Voir également Dauzat 1939 : 63.

⁵⁶ Les mêmes observations peuvent s'appliquer aux cas de rhotacisation pour expliquer la distribution de [w] vs [ɹ] à Fraissinet-de-Lozère (ALMC 55) et à Ledergues (ALMC 37).



Carte n.4 (Molinu & Brun-Trigaud 2012)

3. Le Thesaurus Occitan (THESOC) et L'Atlas Linguistique Roman (ALiR)

3.1 Le Thesaurus Occitan (THESOC)

Ma collaboration de longue date avec le laboratoire de Nice et plus particulièrement avec Guylaine Brun-Trigaud m'a conduit également à m'intéresser au **Thesaurus Occitan (THESOC)** (cf. Brun-Trigaud & Molinu 2001[C], 2004[A]).

Le **Thesaurus Occitan (THESOC)**, développé dès 1992 sous la direction de Jean-Philippe Dalbera, est une base de données multimédiale, qui vise à rassembler toutes les données dialectales recueillies sous forme orale en domaine occitan. Il est basé au laboratoire « Bases, Corpus, Langage » (UMR 7320 CNRS-Université Côte d'Azur) où s'effectuent, au sein de l'équipe Dialectologie et Linguistique formelle, la centralisation et la synthèse des résultats. Le THESOC est un outil de travail à la disposition des chercheurs, des pédagogues et du public et comporte des ressources (mots, textes, sons, images) qui ont toutes une caractéristique commune : elles procèdent de sources orales ; et chacune d'entre elle doit être localisable géographiquement et temporellement.

Plus récemment, sous la direction de Michèle Oliiviéri, s'est adjointe à la base lexicale une nouvelle base de données, comportant des textes et des phrases, destinée à l'étude morphosyntaxique et syntaxique.

Le THESOC contient de nombreuses fonctionnalités autorisant et facilitant l'implémentation et l'enrichissement de la base et comporte des outils offrant aux chercheurs la possibilité de naviguer dans le lexique, en synchronie comme en diachronie (cf. Oliiviéri *et alii* 2017).

Il représente donc un exemple du renouvellement de la dialectologie. C'est un outil qui, tout en engrangeant les données sur un mode traditionnel, peut, par les possibilités offertes par les nouvelles technologies, les restituer et surtout les analyser (cf. Brun-Trigaud & Molinu 2012). Sa flexibilité lui permet donc de s'adapter aux divers types de demandes des chercheurs. La dialectologie peut, grâce à ce type d'outil, dépasser son rôle traditionnel d'enregistrement de la variation et évoluer vers des perspectives de recherche interdites jusqu'ici par la masse rédhibitoire des données à analyser.

3.2 L'Atlas Linguistique Roman (ALiR)

Comme l'explique très clairement Contini (1992 : 340) :

« À côté de l'exploration détaillée des aires dialectales sur une échelle nationale ou régionale, une autre tendance plus récente pousse les dialectologues vers une géolinguistique supranationale couvrant soit la totalité d'une famille de langues soit un espace multilingual. Leur démarche traduit une volonté de synthèse avec l'exigence d'une recherche interprétative de l'énorme base de données dialectales que constituent les Atlas déjà publiés, le besoin aussi d'une analyse comparative entre langues génétiquement différenciées, rendue possible par l'adoption de démarches méthodologiques nouvelles (je pense en particulier à l'analyse motivationnelle adoptée par les collaborateurs de l'ALE). L'Atlas Linguistique Roman reflète cette dernière tendance ».

L'Atlas Linguistique Roman (ALiR 1996-) est un vaste chantier européen auquel participent 85 chercheurs, tous spécialistes des différentes aires dialectales du domaine linguistique roman et appartenant à 37 universités ou organismes nationaux de recherche de 8 pays européens (France, Italie, Belgique, Suisse, Espagne, Portugal, Roumanie, République de Moldavie). Il est le plus important ouvrage de géographie linguistique dans le domaine des langues romanes ; le réseau comprend 1037 points.

L'ALiR est un atlas interprétatif (deuxième génération)⁵⁷ : il exploite, pour l'essentiel, des bases de données connues (principalement celles des Atlas Nationaux et des Atlas Régionaux, lorsqu'ils existent) ainsi que des sources encore inédites (matériaux d'archives, données des enquêtes d'Atlas en cours de réalisation), avec le but d'offrir à la communauté scientifique des synthèses comparatives (lexicales, phonétiques, morpho-syntaxiques) pour l'ensemble de l'espace dialectal roman.

Les thématiques de recherche développées au sein de l'ALiR, qui est consacré prioritairement à l'analyse lexicale des variétés dialectales romanes et privilégie l'approche motivationnelle, s'intègrent dans le projet scientifique de l'équipe Dialectologie et Linguistique formelle de BCL et notamment dans l'axe « Lexique : système lexical, motivation sémantique (étymologie), lexicographie ».

⁵⁷ Contrairement aux atlas nationaux ou régionaux de première génération où les cartes ne sont pas interprétées.

Ma contribution à ce projet d'envergure internationale, s'est traduite par la rédaction d'une synthèse gallo-romane sur les désignations de la ronce (Molinu 2018) et d'une synthèse romane sur les désignations romanes de la fouine (Molinu 2006b[C], 2018b[A]).

L'étude des désignations romanes de la fouine fait ressortir le fait que sa dénomination est loin d'être une filiation directe de l'étymon latin (MUSTELA), mais qu'elle peut être remplacée par d'autres termes dont la motivation, plus ou moins transparente, renvoie à des caractéristiques descriptives ou, dans une moindre mesure, religieuses. Par exemple, la dénomination est motivée par l'habitat (*FAGINA (MUSTELA) < FAGUS « hêtre ») dans des aires linguistiques qui couvrent de façon compacte les espaces gallo et italo-romans. Le succès d'une telle diffusion est dû également à des facteurs extra-linguistiques, notamment le commerce de la fourrure de cet animal ; commerce qui s'est étendu de la France vers le reste de l'Europe. Cela peut expliquer la présence de « fouine », en tant qu'emprunt bien intégré à la phonologie des parlers locaux, dans la péninsule ibérique où la désignation *garduña*, d'origine pré-latine, l'emporte sur les autres.

Concernant les autres désignations de la fouine, nous avons souvent affaire à des termes qui, comme en latin, caractérisent d'autres petits animaux sauvages et, en particulier, la belette. Il s'agit par exemple de la forme de l'italien méridional [z'itulə] « fille à marier, nouvelle épouse » (cf. Rohlfs 1996 sous *zita*, *DEI* sous *citto*) qui renvoie, très vraisemblablement, aux origines totémiques de certains zoonymes qui, selon Alinei, serait une des stratégies les plus anciennes pour remplacer le nom véritable de l'animal tabouisé (cf. entre autres Alinei, 1992: § 3, 1997: 12, 2009: 327). On peut également citer l'occ. [kauz'etə], qui couvre une aire très restreinte dans les Pyrénées et semble être composé de « fromage + lait », ce qui rappelle les désignations ibériques (*paniquesa*) et gasconnes (*panqueso*, *panlett*) très productives pour la belette et qui renvoie à la tradition des offrandes faites à l'animal à des fins propitiatoires. Néanmoins ces désignations qui font référence à la religion avec des notions totémiques et propitiatoires n'ont pas la même productivité que pour la belette (cf. Alinei 2009). En effet, on pourrait presque dire que la fouine entretient avec la belette la même relation subalterne qu'entretiennent deux sœurs dont l'une serait princesse et l'autre reine, la fouine n'étant que la sœur cadette de la reine belette.

Cette synthèse et en général toutes les synthèses de l'ALiR montrent que l'analyse lexicale demande des études interdisciplinaires où interviennent la géolinguistique, la lexicologie, la sémantique mais également l'ethnolinguistique et l'anthropologie et je pense que la citation suivante de Dalbera (2002 : 846), illustre très bien l'esprit de ce type d'études :

« Il convient donc de distinguer l'étymologie de la reconstruction lexicale, étant entendu que celle-ci englobe celle-là. Pour situer cette notion de reconstruction lexicale, il faut revenir à la création lexicale ; celle-ci n'est pas une procédure aveugle ni anodine, elle est liée à un motif. Le

mot, à sa création, est motivé ; il veut dire quelque chose ; une fois créé, il s'utilise par convention, rompt éventuellement le lien ombilical et devient un média pour désigner quelque chose. Une reconstruction lexicale consiste donc à tenter d'abord de comprendre le motif qui est à la base d'un terme ou d'une série de termes donnés, à établir les mutations éventuelles de ce motif lors des métamorphoses successives, à mettre en évidence le réseau de motifs activés dans les strates successives que recèle le lexique, à mesurer la prégnance et la récursivité de certains de ces motifs, à corréliser ces motifs avec des faits de culture voire de cognition ».

Actuellement, mon analyse de la motivation lexico-sémantique se poursuit avec la préparation de deux synthèses : l'une sur les désignations romanes de *l'aube* en collaboration avec E. Carilho et l'autre sur les désignations romanes de *scier* avec G. Brun-Trigaud (cf. Brun-Trigaud & Molinu 2017[C], 2018[C]).

L'étude de *scier*, qui se précise de plus en plus, nous a amené à réfléchir sur le rapport entre créativité et « lois phonétiques ».

Si les aboutissements dans les aires portugaise, galicienne, catalane et de l'Italie du sud ne présentent aucun problème, ceux de l'aire gallo-romane à laquelle Gilliéron & Mongin (1905) ont consacré une étude très détaillée, nous poussent en revanche à nous poser quelques questions.

D'après Gilliéron & Mongin, le monde gallo-roman se partageait en une aire *secare-scier* (< SERRA SECARE) et une aire *serrare-scier* (< SERRA). Au sud, *serrare* pour *scier* régnait, *secare* désignant un concept spécial limité à la « coupe de l'herbe, des céréales » ; au nord, en revanche, *serrare* était absent et « *secare* » y avait une triple signification : « scier, faucher, moissonner ».

Leur étude se concentre sur les dénominations du midi et de l'est de la France où les deux auteurs distinguent cinq représentations de la notion ordonnées de la façon suivante :

(114) *serrare* >> *résecare* >> *resecàre* >> *sectare* >> *secare*

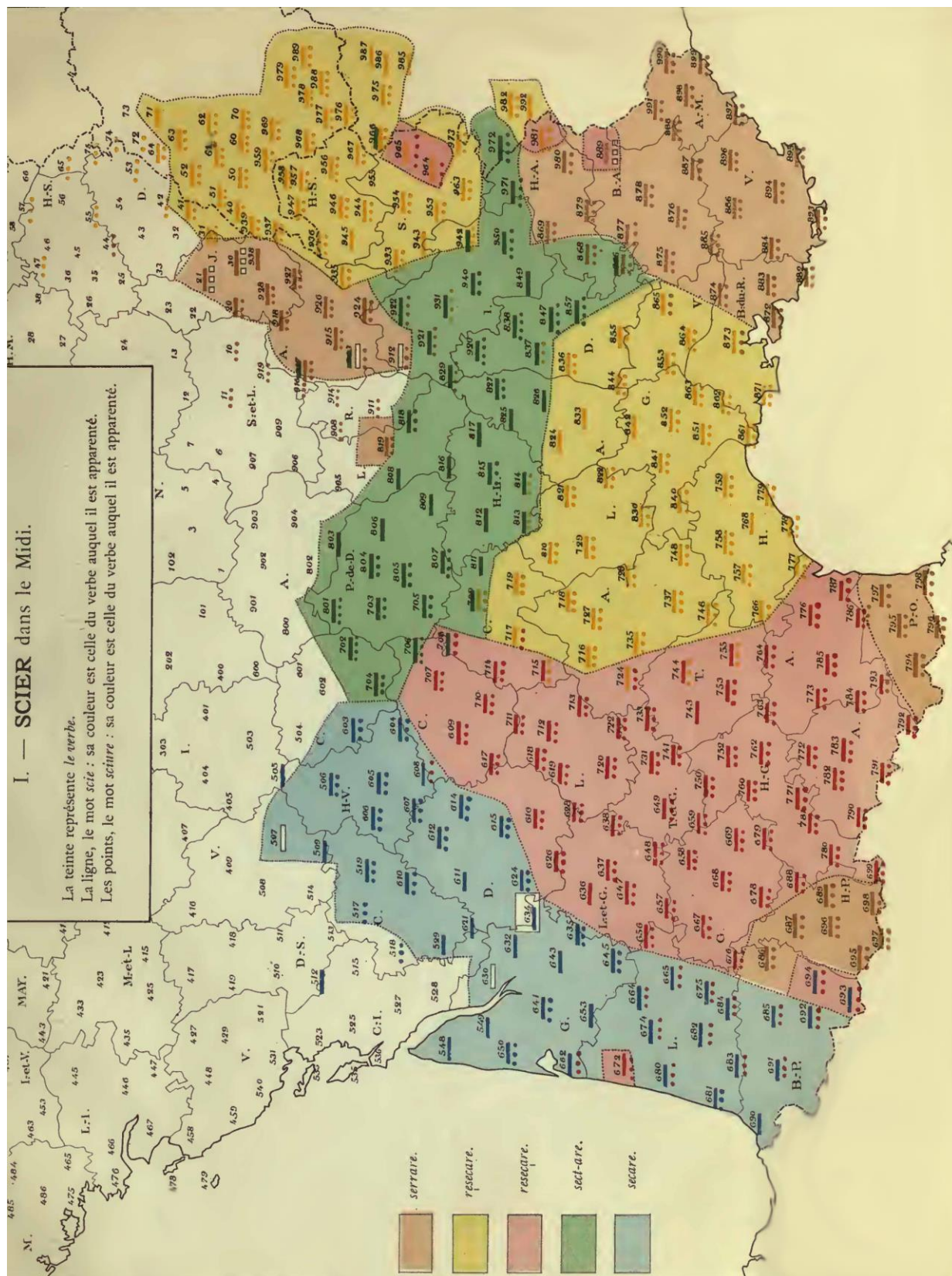
Selon Gilliéron & Mongin, les dénominations de *scier* dans le midi et l'est de la France sont des innovations romanes, elles ne remontent donc pas directement au latin, et ont été « créées » comme réponse thérapeutique à la convergence homonymique entre *serrare* « scier » et *ser(r)are* « fermer ».

L'étude de la distribution aréale de ces désignations (cf. carte n. 5, tirée de Gilliéron & Mongin 1905 : 31), montre que de la zone de *serrare* en principe uniforme, ne restent que des taches ; l'ancienne unité est témoignée par les attestations fréquentes de *serre* dans la toponymie et les résidus marginaux dérivés de *serrare* pour le concept de sciure qui sont dispersés dans les zones où *serrare* a disparu.

À *serrare* succède la nouvelle formation *re-secare*, dans laquelle *re-*, à la différence de *secare* « faucher », désignait le mouvement de va et vient des scies. Le terme s'est répandu presque partout. Dans la néo-formation *résecare*, le préfixe *re-* n'aurait donc pas eu un sens itératif mais aurait exprimé le mouvement de va et vient du bras. L'idée de ce mouvement exprimé par le préfixe aurait pu, dans

une vaste région, s'emparer en quelque sorte de l'action à tel point que le préfixe se serait accaparé l'accent, d'où la proparoxitonie de la forme verbale.

Avec la troisième innovation, *sectare*, non seulement *serrare* mais également *resecare* doit céder la place à *sectare* et ainsi l'aire de *resecare* est coupée en deux.



Carte n.5 (Gilliéron & Mongin 1905 : 31)

Sectare n'est pas un itératif de *secare*. Il dérive de *SECTOR* (mot bien latin, cf. Gilliéron & Mongin 1905 : 15), « le faucheur à la faucille dentelée ». En effet, selon Gilliéron & Mongin, l'origine de cette nouvelle formation est liée à l'introduction de la faucille lisse qui remplace graduellement celle dentelée. Alors que *secare* acquiert le sens de « faucher, moissonner » avec le nouvel instrument dont le dérivé *secator* « faucheur, moissonneur à faucille lisse », les locuteurs ressentent le besoin de distinguer l'opération effectuée avec l'ancien outil et ils le font grâce à *sectare* qui, lié à l'image du *sector*, pouvait de surcroît subir un glissement sémantique en passant de l'image de « faucher, moissonner avec un instrument dentelé » à celle de « scier ».

Pour finir, *secare* ne vient pas directement du latin mais de *resecare* sans le préfixe qui, dans cette aire, tombe également dans d'autres cas. Pourquoi tombe-t-il ? Parce qu'ayant perdu sa valeur descriptive d'origine, il n'est plus toléré par les locuteurs. Il ne faut pas oublier pour autant que cette aire se confond dans sa partie septentrionale, avec l'aire qui a toujours eu *secare* aussi bien dans le sens de « scier » que de « moissonner, faucher » (cf. Franceschi & Rivoira « à paraître »).

On reconnaît ici les piliers, les éléments constitutifs de la doctrine gilliéronienne (pas de descendance directe du latin, homonymie, pathologie, réaction thérapeutique, motivation liée à la puissance de l'image, etc.) qui a, dans une grande mesure, renouvelé la façon de concevoir l'évolution des mots et provoqué, comme l'on dirait aujourd'hui, un changement de paradigme :

« ... là où, avec ses ressources antérieures, le linguiste ne pouvait conclure qu'à une persistance pure et simple, la géographie révèle des faits très complexes, – la complexité que l'on doit attendre *a priori* dans le fait social qu'est le langage » (Meillet 1904-5 : 599).

Mais des doutes existent qui alimentent notre curiosité et nourrissent notre réflexion. Dès le début de la publication de cet article, apparaissent des perplexités voire des critiques féroces (cf. Gauchat 1906) à l'analyse de Gilliéron & Mongin, critiques motivées par la négligence des auteurs pour l'aspect phonétique et notamment pour les explications concernant la forme *resecare*.

Loin de nous la volonté de remettre en question le travail de Gilliéron & Mongin mais le fait de pouvoir y intégrer de nouvelles études et d'anciennes hypothèses nous semble pouvoir rendre justice à la complexité de cette création lexicale.

On commencera par l'article de Franceschi & Rivoira qui proposent le cheminement sémantique et phonétique suivant (Franceschi & Rivoira « à paraître : 9 » :

(115) *serrare* >> *secare* » >> *resecare* (itératif de *EXSECO* « enlever, découper »)

Selon les deux auteurs, le premier verbe qui a remplacé l'ancien *serrare* était le continuateur de *secare* dont le sens chronologiquement primaire, qui était celui de « tronquer, couper (la tête, les veines, les

lames) » a été concurrencé, il y a sept siècles, et finalement supplanté par celui de « diviser en parties un morceau de bois (ou de fer, ou autre) avec un instrument denté ».

À partir de *secare* s'est ensuite développée l'innovation *ressecare*, entre le XIIe et le XIIIe siècle, qui a également pénétré en Italie mais seulement dans la zone nord-ouest, restant inconnue dans les autres régions. Il s'agirait donc de *ressecare*, itératif de *exsecō* « enlever, découper », et non *re-secare*, comme le supposait Gilliéron. Selon Franceschi & Rivoira, l'hypothèse de Gilliéron n'est pas tenable, car elle n'explique ni la proparoxytonie de *réseco*, ni surtout l'absence de sonorisation intervocalique de la fricative alvéolaire qu'on trouve en lombard.

On voit ici comment sémantique et phonétique vont ensemble et sur cette hypothèse peut se greffer celle de Wartburg (FEW : 10, sous *rěsēcāre*).

Dans la reconstruction de Gilliéron & Mongin, *ressecare* apparaît en gallo-roman avec deux formes : l'une proparoxitonique (*résecare*) et l'autre paroxitonique (*ressecāre*). Or, pour Gilliéron l'une est plus ancienne que l'autre. Pour Wartburg (Wartburg FEW, 10 : 293), en revanche, il ne s'agirait pas d'une différence chronologique. Au contraire, les deux types seraient le résultat de la position de l'accent, de même que pour *déjeuner* / *dîner* < DISJEJUNARE.

La forme *résecare* serait alors bâtie sur le proparoxyton *réseco* et le paroxyton *ressecāre* sur *ressecātis*. Pendant un certain temps, les deux formes auraient cohabité, jusqu'à ce que les dialectes restructurent par analogie la totalité du verbe et optent pour le type proparoxytonique ou le type paroxytonique.

La morphologie aussi, avec son lot de nivellements verticaux, entre en jeu, à côté de la sémantique et de la phonétique (cf. Dalbera 1994 : 257, 301). Au lieu d'exclure et d'opposer, cette étude encore *in progress* semble montrer la nécessité de mobiliser et faire converger tous les modules de la grammaire pour mieux cerner / appréhender la reconstruction lexicale.

CHAPITRE 3

1. La morphologie

Mon intérêt pour la morphologie, qui dès le début comporte un volet morphophonologie et un volet « purement morphologique », remonte à mon mémoire de maîtrise sur la morphologie verbale du *buddusoino* où certaines idées déjà présentes à l'état séminal ont été reprises et développées par la suite.

Au départ mon approche a été plus descriptive que théorique et avec toujours un œil sur la phonologie. Des le début, la notion de morphème, traditionnelle et lexicaliste à l'origine (cf. Haspelmath 2020) n'a jamais été mise en discussion, que ce soit dans l'analyse du morphème *-dzis* (cf. Molinu 2011b[C], 2012[A]) ou *-s* (cf. Molinu & Pisano 2012[C], 2013[C], 2016[A]) en sarde, ou dans le morphème vélaire du subjonctif en gascon (cf. Molinu 2002b[C]).

2. L'allomorphie

Dans un article de synthèse sur la morphologie du logudorese (Molinu 1997[C], 1999a[A]), apparaissent quelques éléments de réflexion autour de la flexion nominale et adjectivale, une brève synthèse de la flexion verbale et une proposition d'analyse de l'allomorphie d'un suffixe diminutif, prolongeant ainsi en morphologie mon intérêt pour les alternances en phonologie⁵⁸.

Dans cette langue (cf. (116-117)), le suffixe diminutif *-eddu/a* alterne, selon les variétés, avec *-izeddu/a* (cf. (116)) ou *i'yeddu/a* (cf. (117)) :

(116) formation du diminutif en *campidanese* (cf. Bolognesi 1998 : 280-84)

'manu 'main'	mani'zedda 'petite main'	**ma'nedda
'faṭṭi 'visage'	faṭṭi'zedda 'petit visage'	**fa'ṭṭedda
'kōru 'coeur'	kori'zeddu 'petit coeur'	**ko'reḍ:du
dʒe'nuɣu 'genou'	dʒenu'yeddu 'petit genou'	**dʒenuɣi'zeddu
'femina 'femme'	femi'nedda 'petite femme'	**femini'zedda
'mariya 'pot'	mari'yedda 'petit pot'	**mariɣi'zed:da

(117) formation du diminutif en *logudorese* (cf. Molinu 1999a : 130)

mi'nore 'petit'	mino'reḍdu 'tout petit'	**minori'yeddu
an'toni 'Antoni'	anto'neddu 'Antoni-DIM'	**antoni'yeddu
a'dziyu 'peu'	adzi'yeddu 'très peu'	**adziyi'yeddu
'bentu 'vent'	benti'yeddu 'petit vent'	**ben'teddu
'fidzu 'fils'	fidzi'yeddu 'fils petit'	**fi'dzeddu
'rassu 'gros'	rassi'yeddu 'grassouillet'	**ras'seddu

⁵⁸ Dans mes premiers articles, l'allomorphie est définie dans un sens très large : une modification de la réalisation d'un morphème par un conditionnement phonologique, morphologique ou morphosyntaxique.

Il apparaît clairement, d'après les exemples, que l'alternance allomorphique est soumise à des contraintes prosodiques. En effet, l'alternance du suffixe diminutif *-éddu* / *-iyéddu* est conditionnée par la taille de la base (lexème) et elle satisfait une tendance prosodique à préférer les structures binaires. L'allomorphe *-éddu* est sélectionné lorsque la base a au moins deux syllabes ([mi'nɔre] « petit » > [mino'redɔ] « tout petit »), alors que la variante *-iyéddu* / *-izéddu* est sélectionnée lorsque la base est monosyllabique ([rassu] « gros » > [rassi'yedɔ] « grassouillet »).

Il semblerait donc que les conditions de bonne formation de la forme de surface, gérées par la phonologie, déterminent le choix de l'allomorphe ; ce qui paraît confirmer la validité de mes analyses sur les hypocoristiques ou les impératifs monosyllabiques où les contraintes de marque jouent un rôle très important dans leur formation. Bien entendu, cette interprétation où la phonologie gère la morphologie peut se révéler insuffisante dans d'autres cas, comme nous le verrons dans la section suivante.

2.1 Conditionnements phonologiques et morphosyntaxiques des allomorphes

L'intérêt pour les relations entre phonologie et morphologie a dépassé le sarde pour inclure la comparaison avec d'autres langues romanes, notamment dans une étude sur les conditionnements phonologiques et morphologiques des allomorphes dans plusieurs langues romanes (Florici & Molinu « à paraître »[A]).

Dans cette étude, on a dû opérer une sélection parmi un éventail très vaste de phénomènes en essayant de trouver un équilibre entre la description de données tirées de langues bien étudiées et d'autres moins traitées dans la littérature (occitan, sarde, asturien, aragonais)⁵⁹. Le choix a été fait de ne pas adhérer à un modèle théorique bien précis, tout en montrant les difficultés à, parfois, délimiter l'interaction entre la composante phonologique et la composante morphologique (cf. Haspelmath & Sims 2010 : 26). En effet, nous avons mis en évidence le fait que la sélection des allomorphes n'est pas toujours « optimale » et ne dépend donc pas de contraintes phonologiques de bonne formation de la forme de surface (cf. Nevins 2011).

C'est le cas, par exemple, de l'allomorphie des déterminants (cf. (118a-b)) où nous avons comparé la situation de l'aranais et du castillan (cf. Barnils 1913 : 53, Coromines 1991 : 13, 51, Carrera 2007 : 79s., Nevins 2011). Ainsi, dans le premier cas les alternances sont régies par des règles phonologiques, mais dans l'autre en revanche, on constate que la distribution du déterminant au féminin singulier ne peut pas être réduite à de simples contraintes phonologiques.

⁵⁹ Les phénomènes traités concernent l'allomorphie des déterminants, des clitiques sujets, des possessifs, des radicaux (verbe, nom, adjectif) et des affixes.

(118a) l'article défini féminin en aranais (Canejan-Bausen)

	F.SG	F.PL
devant voyelle	er a'βeʎa 'l'abeille'	ez a'βeʎes 'les abeilles'
	er 'aḷɣua 'l'eau'	ez 'aḷɣues 'les eaux'
devant consonne	'era ɣa'ria 'la poule'	ez ɣa'ries 'les poules'
	'era 'muska 'la mouche'	ez 'muskes 'les mouches'
	'era 'peḷra 'la pierre'	es 'peḷres 'les poires'
	'era 'hesta 'la fête'	es 'estes 'les fêtes'

(118b) l'article défini masculin en aranais (Canejan-Bausen)

	M.SG	M.PL
devant voyelle	edʒ 'andʒe 'l'ange'	ez 'andʒes 'les anges'
	edʒ 'ome 'l'homme'	ez 'omes 'les hommes'
	eʃ ym 'la fumée'	es yms 'les fumées'
devant consonne	ek kaɲ 'le chien'	es kas 'les chiens'
	ep puʃ 'le poulet'	es puts 'les poulets'
	en nas 'le nez'	ez 'nazi 'les nez'
	et saʊ'met 'l'âne'	es saʊ'mets 'les ânes'

Au féminin singulier (cf. 118a)), la forme de l'article *era* (< ILLA), peut être réduite à *ra*. Devant un mot qui commence par *á-* / *a-*, la voyelle finale du déterminant est élidée (cf. [er 'aḷɣua] « l'eau », [er a'βeʎa] « l'abeille »). Au pluriel, deux allomorphes apparaissent : [ez] devant voyelle et consonne voisée et [es] devant consonne non-voisée. Au masculin singulier (cf. (118b)), les allomorphes de l'article sont [edʒ] (< *eʃ* < *et* < ILLUM) devant voyelle et [eʃ]/ [et] devant une consonne non-voisée ou une fricative laryngale sous-jacente (cf. [eʃ ym] « la fumée »). À cela il faut ajouter l'assimilation de la consonne finale du déterminant devant un mot commençant par une consonne, d'où [ek kaɲ] « le chien », [ep puʃ] « le poulet », etc. (cf. Coromines 1991 : 61).

En castillan, en revanche, la distribution des allomorphes au féminin singulier ne montre pas la même régularité. En effet, la forme au masculin est sélectionnée devant un nom commençant par la voyelle tonique ['a] (cf. Nevins 2011 : 2360) : cf. *el chico* « le garçon », *la casa* « la maison », *la amiga* « l'amie » mais *el agua* « l'eau », *el alma* « l'âme ». Des exemples comme *la amiga*, montrent que le hiatus est toléré. D'autre part, bien que la voyelle soit accentuée, la sélection de l'article au masculin n'est pas requise devant des adjectifs, (cfr. *la alta velocidad* « la haute vitesse »), des noms propres, des toponymes ou des acronymes (cf. *la Ana*, *la Alba*, *la Ávila*, *la Apa* (*Asociación de Padres de Alumnos*)).

Il est donc manifeste que l'allomorphie du déterminant en castillan ne peut pas être réduite à une contrainte dissimilative et il faudra trouver ailleurs les raisons de cette distribution. En effet et sans

vouloir résoudre le conflit entre ce qu'Embick (2010 : 85) appelle le programme globaliste et le programme localiste, le cas du castillan montre les limites du programme globaliste dont l'intuition est que la distribution d'un allomorphe est déterminée par la phonologie et notamment par des contraintes sur la bonne formation de la forme de surface, à partir donc de l'« output » du mot.

Le point de vue localiste n'affirme pas qu'il n'y ait pas de généralisations sur la façon dont les allomorphes sont distribués dans des formes de surface ; il soutient plutôt que si l'on doit expliquer la présence de certaines distributions (et l'absence d'autres), ces généralisations relèvent de la diachronie, de l'acquisition, de la phonétique, du traitement, etc., i.e. d'un système qui n'est pas la grammaire au sens étroit (cf. Embick 2010 : 85).

Un autre exemple d'allomorphie où la phonologie ne peut à elle seule rendre compte de l'alternance est présenté dans l'étude menée en collaboration avec Simone Pisano sur certaines réalisations de /s/ en coda dans les variétés sardes méridionales (Molinu & Pisano 2012[C], 2013[C], 2016[A])). Là, la constrictive n'est pas seulement un objet phonologique mais elle est également l'expression du morphème de pluriel. Notre analyse porte donc sur le comportement de /s/ en tant que marque de pluriel à l'intérieur du syntagme nominal. La comparaison des données de Pula⁶⁰ avec d'autres variétés sardes et romanes nous a permis de mettre en évidence que le système de Pula possède, dans les contextes -/s # p, t, k/-, un pluriel allomorphique dans lequel l'alternance (réalisation de-/s/ vs assimilation) est principalement conditionnée par des facteurs morphosyntaxiques, comme le montrent les exemples suivants (cf. (119)) :

(119) Pluriel allomorphique à Pula

a) **Déterminant Nom**

[is pi't:ʃɔk:uzu] / ['kus:us pi't:ʃɔk:uzu]

« les garçons » / « ces garçons »

b) **Adjectif Nom**

['pɔβurus pi't:ʃɔk:uzu]

« pauvres garçons »

c) **Nom Adjectif**

[pi't:ʃɔk:u 'p:ɔβuruzu]

« garçons pauvres »

d) **Déterminant Adjectif Nom**

[is 'pɔβuru p:i't:ʃɔk:uzu] / ['kus:us 'pɔβuru p:i't:ʃɔk:uzu]

« les pauvres garçons » / « ces pauvres garçons »

e) **Déterminant Nom Adjectif**

[is pi't:ʃɔk:u 'p:ɔβuruzu] / ['kus:us pi't:ʃɔk:u 'p:ɔβuruzu]

« les garçons pauvres » / « ces garçons pauvres »

⁶⁰ Dans la carte de Viridis (cf. carte n. 1), Pula appartient à la zone 2 : *campidanese di Cagliari*.

L'examen des données montre que la distribution des réalisations du morphème de pluriel est sensible aux catégories syntaxiques, Déterminant et Adjectif vs Nom (cf. (119a-b) vs (119c) et à la position prénominale ou postnominale de l'Adjectif (cf. (119b), (119d) vs (119c), (119e).

La situation décrite pour la variété de Pula rappelle un *pattern* qui caractérise le portugais brésilien, l'espagnol d'Amérique latine, le dialecte asturien de Cabranes, certaines variétés de l'occitan, le ladin et des variétés de l'Italie du nord (cf. Canellada 1944 : 24, Poplack 1980; Navas Sánchez-Élez 1997; Manzini & Savoia 2005 : III, 574-660, Pomino & Stark 2009, Sauzet 2011, 2012) où l'accord n'est pas distribué sur l'ensemble du *Determiner Phrase* (DP) mais seulement sur le déterminant, comme l'illustrent les données du portugais brésilien :

(120) Portugais brésilien (cfr. Costa & Figueiredo 2006 : 28; Barra-Jover 2012 : 213)

- | | |
|--------------------------------------|--|
| (a) Os primeiros livro da biblioteca | « les premiers livres de la bibliothèque » |
| (b) Os meu(s) livro | « (les) mes livres » |

Cependant il y a une différence importante entre les deux systèmes dans l'expression de l'accord de la marque de pluriel : en portugais, la dichotomie entre la zone pré et post nominale s'exprime par la présence vs l'absence du morphème du pluriel, alors que dans la variété de Pula, l'exposant *-s/* du Morphème [Nombre] est toujours présent mais il est réalisé en tant que *-[s]* ou assimilé, selon les contextes :

(121) Pluriel à Pula règles morphophonologiques :

- | zone pré-nominale | zone post-nominale |
|----------------------------------|----------------------------------|
| a) /s/ → [s] / [p, t, k]_____ | a) /s/ → assimilation / [C]_____ |
| b) /s/ → [z] / [V]_____ | b) /s/ → [z] / [V]_____ |
| c) /s/ → assimilation / ailleurs | |

Il est manifeste que ces règles se limitent à décrire la distribution des allomorphes sans expliquer la présence ni le fonctionnement de ces alternances. Bien que des recherches ultérieures soient encore nécessaires pour proposer une analyse satisfaisante, il me semble néanmoins que ces données peuvent être utiles pour enrichir le cadre typologique de l'expression de l'accord du nombre dans les langues romanes.

2.2 Allomorphie et analogie

La distribution des allomorphes peut également être déterminée par l'analogie. C'est du moins ce que j'ai voulu montrer à propos de la propagation analogique de l'exposant morphologique de la 2^{ème}

personne du pluriel *-dzis* dans certaines variétés du sarde septentrional (cf. Molinu 2011b[C], 2012[A]).

L'article fait suite à une présentation au 8^e *Mediterranean Morphology Meeting* et a été sélectionné pour un volume thématique sur la morphologie du sarde qui reste encore un domaine peu étudié⁶¹. Dans cette contribution, j'ai analysé l'extension analogique de *-dzis*, 2^{ème} personne du pluriel dans des variétés du nord de la Sardaigne en m'inspirant de concepts tirés du modèle morphologique de Bybee (1980, 1985, 1995, 2001, 2010). L'exposant *-dzis* était à l'origine limité à la flexion des auxiliaires « être » et « avoir » (cf. (122a-b)) et est devenu maintenant la marque de 2^{ème} personne dans l'ensemble des paradigmes (cf. (123a-c)), sauf au présent de l'indicatif et à l'impératif des verbes réguliers où l'exposant étymologique *-de(s)* demeure intact (cf. (124) et (125)) :

- | | | |
|--|--|---|
| (122) a. <i>adzis</i>
avoir IND.PRES.2PL
« vous avez » | b. <i>sedzis</i>
être IND.PRES.2PL
« vous êtes » | |
| (123) a. /kanta'jadzis/
chanter IND.IMPERF.2PL
« vous chantiez » | b. /kan'tedzis/
chanter PST.2PL
« vous chantates » | c. /kan'tedzis/
chanter SUBJ.PRES.2PL
« que vous chantiez » |
| (124) /kan'tades/
chanter IND.PRES.2PL
« vous chantez » | | |
| (125) /kan'tade/
chanter IMP.2PL
« chantez ! » | | |

En effet, comme dans d'autres langues (cf. entre autres Janda, 1994, 1999 pour les langues slaves), le suffixe sarde *-dzis* se généralise, à partir d'une très petite classe d'éléments lexicaux, à une large portion de la flexion verbale. Comment expliquer la productivité d'un morphème marginal ? En m'inspirant de concepts tirés du modèle morphologique de Bybee (1980, 1985, 1995, 2001, 2010), je suggère que la fréquence et la présence de certaines propriétés formelles et fonctionnelles puissent déterminer le choix et l'extension analogique d'une forme de base (*basic form*) à la totalité des paradigmes (cf. Pérez Saldanya & Vallès 2005).

⁶¹ Concernant la morphologie verbale, il faut signaler les travaux de Wagner (1938-1939), Pittau (1972²), Pisano (2004-2006, 2010, 2012, 2013, 2016), Loporcaro (2012, 2014), Molinu (1989, 1999a, 2012, 2020a), Floricic & Molinu (2003). Pour ce qui est de la morphologie constructionnelle, je renvoie à Floricic (2012), Pinto (2011), Pinto, Paulis & Putzu (2012).

Les données font apparaître que le présent de l'indicatif de *aer* « avoir » est une forme autonome ou de base : il n'est pas soumis au nivellement analogique mais il est au contraire le point de départ de la formation de formes nouvelles (Bybee 1985 : 57, Maiden 2007 : 153, Floricic 2008). L'activation de *-dzis* repose principalement sur sa fréquence d'utilisation (*token frequency*)⁶² et sur les connexions formelles et fonctionnelles entre l'auxiliaire *aer* « avoir » et les autres formes verbales (auxiliaires, verbes monosyllabiques).

Le suffixe *-dzis* s'est étendu dans trois directions, provoquant trois types de nivellement horizontal qui peuvent se croiser mais qui présentent des niveaux de force différents :

- a) Le nivellement des auxiliaires (*avoir, être, devoir*) au niveau de la flexion verbale : [adzis], [sedzis], [tedzis] / [tjadzis]. La connexion est fonctionnelle et formelle ; ces verbes ont des fonctions et des schémas phonologiques similaires.
- b) Le nivellement des conjugaisons régulières (2^{ème} pers. pl.), sauf au présent de l'indicatif et à l'impératif. Ce nivellement est le plus fréquent. La diffusion de *-dzis* procède de l'indicatif de /'aer/ « avoir » vers d'autres temps et modes, mais la grande force lexicale de l'indicatif et de l'impératif les protège du nivellement (cf. Bybee 1985 : 133). La fréquence du type des conjugaisons régulières dans l'indicatif et l'impératif résiste à la fréquence des occurrences de *adzis*.
- c) Le nivellement de la 2^{ème} pers. pl. de certains verbes monosyllabiques : /'nar:er/ « dire » et /'darɛ/ « donner ». Cette extension est sujette à des variations dialectales et concerne aussi bien l'indicatif présent et / ou l'impératif (cf. Wagner 1938 : 163-4, Pittau 1972² : 113). Il s'agit là de connexions plus faibles, qui relèvent de relations paradigmatiques locales (cf. Pérez Saldanya & Vallès 2005 sur la vélarisation du verbe *donar* « donner » en catalan).

3. Changement de perspective

3.1 La Morphologie Distribuée

Or, la lecture d'une série d'articles de Calabrese (2012, 2013, 2015a, 2015b) sur la morphologie du passé simple en italien m'a amenée à explorer le modèle de la Morphologie Distribuée (Distributed Morphology, cf. Halle & Marantz 1993), et cela m'a conduite à réviser mes conceptions du morphème et de l'allomorphie.

L'intérêt des morphologues sur la nature des associations entre les propriétés morphosyntaxiques d'une forme fléchie et leur morphologie, notamment pour les verbes, a donné lieu à des débats et à la création de plusieurs modèles théoriques parfois transversaux : lexicaux, inférentiels, réalisationnels et incrémentaux, dont Stump (2001) donne une très bonne synthèse.

⁶² La fréquence de l'utilisation des auxiliaires est effectivement très élevée, notamment en raison de la tendance du sarde à utiliser des formes analytiques : présent continu, futur, conditionnel, passé composé.

Dans un modèle lexical, ces associations sont listées dans le lexique : la forme phonologique est associée aux propriétés morphosyntaxiques (TMA, etc), comme le lexème est associé aux valeurs grammaticales et sémantiques.

Dans un modèle inférentiel, en revanche, ce sont des règles qui modifient le mot. Les relations formelles entre le radical d'un lexème et les formes des mots (mot forme) entièrement fléchies sont exprimées par des règles⁶³.

Transversale à la distinction « modèle lexical / modèle inférentiel », il faut ajouter une distinction entre modèles incrémentaux et modèles réalisationnels.

Dans un modèle incrémental, le mot acquiert des valeurs morphosyntaxiques seulement s'il acquiert, en concomitance, les exposants flexionnels de ces propriétés. En revanche, dans un modèle réalisationnel, l'association d'un mot avec une série particulière de propriétés morphosyntaxiques autorise l'introduction des exposants flexionnels de ces propriétés, que cette association soit le résultat d'une insertion lexicale ou de l'application de règles, ou non.

On peut donc imaginer quatre types de théories : lexico-incrémental, lexico-réalisationnel, inférentiel-incrémental et inférentiel-réalisationnel. Lieber (1980, 1992) par exemple, propose une théorie lexico-incrémentale. Dans cette théorie, un affixe est une entrée lexicale pourvue de toutes les informations morphosyntaxiques et des éventuelles restrictions qui limitent le contexte, le domaine de son application. Matthews (1972, 1991) et Anderson (1992) proposent des théories de type inférentiel-réalisationnel. L'association d'un mot fléchi à une série spécifique de propriétés morphosyntaxiques permet l'application de règles qui déterminent la forme du mot fléchi.

La théorie de la *Distributed Morphology* ou Morphologie Distribuée (Halle & Marantz 1993) est une théorie lexico-réalisationnelle. Dans ce modèle, les règles syntaxiques construisent une structure hiérarchique de morphèmes abstraits (une série de propriétés morphosyntaxiques) auxquels on associe des exposants listés dans « le lexique ». La syntaxe ne manipule pas des objets similaires à des éléments lexicaux mais des morphèmes qui consistent en traits sémantiques et syntaxiques tels que [pluriel], [passé] et n'ont pas de contenu phonologique sous-jacent (cf. Halle & Marantz 1993, Harley & Noyer 1999, Embick 2015). Le 'distribué' dans la Morphologie Distribuée (MD à partir de maintenant), fait référence à la séparation (*Separationism Hypothesis*) de propriétés qui dans d'autres

⁶³ Le modèle lexical et le modèle inférentiel correspondent aux définitions de *Item-and-Arrangement* (IA) et *Item-and-Process* (IP) respectivement. *Item-and-Arrangement* et *Item-and-Process* sont deux termes créés par Hockett (1954) et font référence à deux façons différentes de concevoir l'association entre la forme phonologique et l'information morphosyntaxique (et sémantique). Dans les modèles IA, à chaque trait morphosyntaxique correspond un exposant (ou plus), et dans les modèles IP chaque mot est construit à travers des processus et non par l'adjonction d'affixes. Le modèle IP a été repris entre autres par Anderson (1992) et Aronoff (1994). Un troisième modèle n'a pas été développé par Hockett (*word-and-paradigm grammar*) mais peut être utilisé dans des modèles qui préservent la distinction « traditionnelle » entre morphologie et syntaxe et a été formalisé par Matthews (1972) (cf. Touratier 2002 : 71-75).

théories sont collectées dans le Lexique (vs Lieber 1980)⁶⁴. Il s'agit d'un modèle qui est *piece-based* dans le sens où les éléments de la syntaxe et de la morphologie sont conçus comme des constituants discrets au lieu d'être le résultat de processus morphophonologiques (vs Anderson 1992).

Outre les morphèmes, il existe un autre primitif : les racines, qui ont un contenu phonologique et éventuellement des diacritiques pour éviter la confusion due à l'homophonie ou pour indiquer des caractéristiques particulières. Les racines ne sont pas catégorisées mais reçoivent une catégorie N(om), V(erbe), A(djectif) plus tard, au niveau syntaxique (cf. Marantz 1997)⁶⁵.

La MD est donc une théorie syntaxique de la morphologie, dans laquelle les racines et les morphèmes abstraits se combinent pour former des objets syntaxiques plus grands. La représentation morphosyntaxique est l'aboutissement de la composante morphologique qui attribue une réalisation phonologique aux nœuds terminaux dans un processus appelé *Vocabulary Insertion*. Au cours de ce processus, on consulte les règles, les *Vocabulary Items* (VI à partir de maintenant), qui font correspondre un exposant phonologique à un morphème dans un contexte morphosyntaxique⁶⁶. Les expressions phonologiques (VI) sont donc insérées après la syntaxe (*Late Insertion*). S'il y a concurrence entre les VI, la règle plus spécifique s'applique d'abord au morphème selon le principe du *Subset* (Halle 1997). Les opérations morphologiques fonctionnent selon la condition de localité qui peut faire référence à l'adjacence entre les morphèmes ou à l'adjacence entre les exposants (cf. Embick & Halle 2005, Embick 2013, 2016).

De surcroît, outre les règles de VI, d'autres règles qui modifient les exposants peuvent être nécessaires. Il s'agit des règles de réajustement, c'est-à-dire des règles phonologiques qui ont la particularité d'être sensibles au conditionnement morphosyntaxique ou à des informations spécifiques aux racines ou aux morphèmes.

La bonne formation d'un « mot » est donc déterminée par le processus de *Vocabulary Insertion* et par l'application de règles phonologiques et morphophonologiques en fonction des conditions de localité⁶⁷. La structure morphosyntaxique d'une forme comme *andavat* « (il) allait », peut être schématisée comme suit (cf. (126)) :

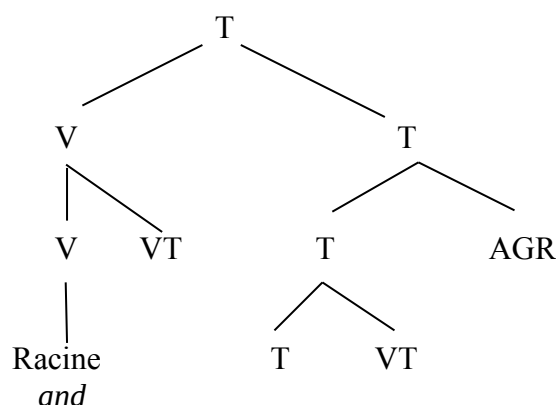
⁶⁴ Le séparatisme caractérise les théories de la morphologie dans lesquelles les mécanismes de production de la forme des expressions syntactico-sémantiques complexes sont séparés des mécanismes qui produisent la forme (*spelling*) des expressions phonologiques correspondantes, et pas nécessairement en simple correspondance avec eux.

⁶⁵ Harley & Noyer (1998), suggèrent qu'il y a deux types de morphèmes : *f-morphemes* et *l-morphemes*, ce qui correspond approximativement à la division traditionnelle entre catégories fonctionnelles et lexicales ou catégories de classes ouvertes vs catégories de classes fermées. Les racines sont donc des *l-morphemes*.

⁶⁶ Les VI sont également considérées comme des collections discrètes de matériel phonologique et non comme le résultat de processus phonologiques.

⁶⁷ Il faut ajouter que dans le cas non-marqué, la relation entre les unités phonologiques (VI) et les morphèmes est de un à un, mais différents facteurs peuvent interrompre cette relation (Noyer 1997), par exemple la *Fission* de morphèmes qui crée de nouveaux morphèmes en scindant un morphème unique ou la suppression de traits morphosyntaxiques par *Impoverishment* (cf. Noyer 1992, Halle 1997).

(126) Schéma de la structure morphosyntaxique de *andavat* « il allait »



La structure hiérarchique en (126), qui est composée de morphèmes abstraits et de la racine qui a reçu la catégorie verbale, s'enrichit d'un autre élément, la voyelle thématique qui est requise par la tête de chaque catégorie fonctionnelle, ici V(erbe) et T(emps) (cf. Oltra Massuet 1999, Arregi 2000). À ce stade, la structure est linéarisée et les exposants sont insérés en consultant le VI (cf. (127)) :

(127) $[[[and]_R -a_{VT}]_V -v- a_{VT}]_T -t]_{AGR} \rightarrow andavat \quad \text{« il allait »}$

Précisons que dans la MD, on suppose que la véritable allomorphie, c'est-à-dire la supplétion, est limitée aux VI des *f-morphemes*. Les alternances qui concernent les radicaux (*l-morphemes*), sauf pour des verbes très irréguliers comme « être », seraient le résultat d'opérations et / ou de règles morpho-phonologiques (cf. Marantz 1997). Cela a des implications considérables parce que le lexique perd de son importance au profit des opérations et / ou des diacritiques.

3.2 Le passé simple irrégulier en sarde ancien

Mon intérêt pour la MD, notamment pour le traitement de « l'allomorphie » des radicaux, m'a amenée à travailler sur un changement morphologique qui a provoqué la restructuration du passé simple irrégulier en sarde (Molinu 2017[C], 2020a[A]).

En sarde ancien, les verbes appartenant à la deuxième conjugaison en *-er* présentent, dans la totalité du paradigme du passé simple, un allomorphe spécifique à ce temps (*appimus* « nous eûmes », *iscripsit* « il écrivit », *tennit* « il tint », *lessirunt* « ils lirent », etc., cf. Wagner 1939 : 15)⁶⁸. Aujourd'hui, dans les dialectes où le passé simple survit, ces verbes ont perdu cette allomorphie au profit du radical du présent ([is'krio] « j'écris », [iskri'e] « j'écrivis »). Inspirée par l'analyse du passé simple en italien de Calabrese (cf. Calabrese 2013, 2015a, 2015b), je me suis attachée à montrer que la régularisation du

⁶⁸ Les formes qui caractérisent ces verbes sont les aboutissements des parfaits latins en *-ui*, en *-si* et en *-ī*.

passé simple en sarde moderne découle d'un changement morphologique qui généralise la voyelle thématique à l'ensemble du paradigme de ce temps.

Calabrese (2012, 2013, 2015a, 2015b) analyse le passé simple irrégulier en italien sur la base des principes de MD pour rendre compte des alternances du type *ebbi* / *avesti* (« j'eus / tu eus »), *scrissi* / *scrivesti* (« j'écrivis / tu écrivis »), etc. Dans son analyse, Calabrese rejette l'idée d'une alternance de radicaux mémorisés dont la sélection est régulée par les propriétés accentuelles des désinences comme l'envisage, par exemple, l'approche morphomique adoptée par Maiden (2000, 2005, 2010, 2018)⁶⁹ :

(128) *scrissi/scrivesti* « j'écrivis / tu écrivis » (Maiden, 2000, 2010, 2018)

<i>scriss-</i> Unaccented endings	<i>scriv-</i> Accented endings	
-i		1st sg.
	-èsti	2nd sg.
-e		3rd sg.
	-èmmo	1st pl.
-èste		2nd pl.
-ero		3rd pl.

Selon Maiden, les désinences non accentuées sélectionnent l'allomorphe irrégulier (*scriss-*), tandis que les désinences accentuées sélectionnent l'allomorphe régulier (*scriv-*).

Au contraire, l'hypothèse de Calabrese est qu'il existe une corrélation entre l'absence de la voyelle thématique et la présence de formes morphologiquement irrégulières, comme le montrent les exemples en (129) :

(129) Calabrese (2015a: 70-71)

a. Irregular	vs.	b. Regular
[[[[<i>pérd</i>] _{root} ____] _V -s-] _T] -i] _{AGR}		[[[[<i>perd</i>] _{root} -e _{TV} -] _V -Ø-] _T -sti] _{AGR}
<i>pérsi</i> 'perdre- PERF-1SG'		<i>perdesti</i> 'perdre- PERF-2SG'
Athematic		Thematic

Qu'est-ce qui permet à certains verbes d'être athématiques ? Dans l'analyse développée par Calabrese, le fait que *perd* n'ait pas de voyelle thématique est déterminé par la présence dans le radical d'un diacritique [TVpruning] "suppression de la voyelle thématique". En italien, la présence d'un tel diacritique détermine l'athématicité et donc l'irrégularité morphologique de la 1^{ère} personne du singulier et de la 3^{ème} personne du singulier et du pluriel du passé simple (voir (129a)). La flexion, en revanche, est régulière dans le reste du paradigme (cf. (129b)). Selon Calabrese, dans ce cas, ce

⁶⁹ Pour la notion de morphome, je renvoie à Aronoff (1994).

diacritique est éliminé afin que la voyelle thématique puisse être insérée. Un tel résultat est l'effet de *Impoverishment*, une opération qui simplifie les représentations morphosyntaxiques en supprimant les traits marqués des morphèmes dans les nœuds terminaux (cf. Oltra Massuet:1999, Calabrese, 2011, 2013 : 36).

En effet, la VI qui insère l'exposant *s* spécifique aux radicaux tels que *perd*, *pon-* etc. doit être adjacente au radical (condition de localité, cf. Embick & Halle 2005, Embick 2013, 2016) (cf. (130a)). L'insertion de la voyelle thématique interrompt cette proximité en provoquant la “victoire” de la VI par défaut (principe du *Subset*, cf. Halle 1997), celle qui est associée au morphème du passé dans les conjugaisons régulières qui ont une voyelle thématique, c'est-à-dire $\emptyset$. D'où l'apparition de la morphologie régulière pour la 2^{ème} personne du singulier et la 1^{ère} et 2^{ème} pluriels (cf. (130b)) :

(130)

a. /Root_{e/i}^[+TV- pruning] ___ Past, Root^[+TV- pruning] = *korr*, *perd*, *ven*,...

i. [[[[*pérd*^s ^[+TV- pruning]]]root ___ TV] + PAST TV]_T + part, +author, -PL]_{AGR}

ii. [[[[*pérd*^s ^[+TV- pruning]]]root ___] + PAST TV]_T + part, +author, -PL]_{AGR} TV pruning

iii. [[[[*pérd*^s]root ___] s]_T i]_{AGR} VI

iv. [[[[*pér*]root ___] s]_T i]_{AGR} RR⁷⁰

pérsi ‘perdre- PERF-1SG’

Output

b. Delete diacritic ^[+TV- pruning] in the environment ___ [+ participant, -author]_{AGR}

c) root ^[+TV- pruning] → Impoverishment → root

i. [[[[*pérd*^s ^[+TV- pruning]]]root ___ TV] + PAST TV]_T + part, -author, -PL]_{AGR}

ii. [[[[*pérd*^s]root ___ TV] + PAST TV + part, -author, -PL]_{AGR} Impoverishment

iii. [[[[*pérd*^s]root ___ e] -Ø-] sti]_{AGR} VI

perdesti ‘perdre-PRF-2SG’

Output

En appliquant cette proposition au sarde, on peut analyser les formes de passé simple irrégulier et régulier en ancien sarde, selon le schéma suivant (voir (131a-b)) :

(131) *ponner*

lebare

a. irrégulier (athématique)

b. régulier (thématique)

[[[[*pon*]_R]_V s]_T] i]_{AGR}

[[[[*leb*]_R a_{TV}]_V Ø -]_T] i]_{AGR}

posi ‘mettre- PERF-1SG’

lebai ‘lever- PERF-1SG’

⁷⁰ RR : Règle de réajustement. Cette règle transforme le radical *perd-* en *per-*, en effaçant l’occlusive dentale.

Les formes régulières présentent une voyelle thématique qui est absente dans les formes irrégulières en raison du diacritique [TVpruning]. L'absence de voyelle thématique entraîne pour le radical *pon-*, l'association, par VI, du morphème du Temps [passé] avec l'exposant du passé simple -s. Une règle de réajustement provoque la suppression de la nasale et produit la forme de sortie *posi*. Dans la forme régulière et thématique, au contraire, le morphème de T(emps) reçoit l'exposant Ø, comme en italien, et on obtient *lebai*.

En ancien sarde, le diacritique [TVpruning] n'est jamais éliminé, ce qui explique les formes irrégulières dans la totalité du paradigme du passé simple (cf. Molinu 2020a : 102-103). Son élimination à partir du XVI^e siècle, via *Impoverishment*, implique, avec l'apparition de la voyelle thématique, la violation de la condition de localité et la régularisation de ces formes. Cette régularisation ne se produit pas immédiatement, mais se fait lentement et inexorablement à travers les siècles (cf. Wagner 1939 : 15-21).

Tout d'abord, l'examen des documents montre, à l'intérieur des formes athématiques, une extension progressive de l'exposant sigmatique au détriment des autres. Au début, la variation est sporadique. Comme Wagner (1939 : 16) l'avait déjà observé, dans les *Carte Volgari* (aire *campidanese*), il y a *kersit* à côté de *kerfit* (il demanda) et *parsit* vs *paruit* (il apparut) en *logudorese*.

Au fil des siècles, l'exposant sigmatique s'étend aux verbes *ouvrir*, *tenir*, *voir*, *vouloir* et aussi *faire*, comme le montrent les formes suivantes (cf. (132)-(134)) :

(132) *Condaghe di S. Gavino* (fin du Moyen Âge, XIII^e -XIV^e siècles) (cf. Meloni 2005).

[apèrrer]	« ouvrir », <i>aper-s-i-t</i> , ind. pf. 3, 6.27
[tèner]	« tenir », <i>tensirunt</i> , ind. pf. 6, 11.2
[vider]	« voir », <i>visit</i> , ind. pf. 3, 7.1; <i>vidit</i> , ind. pf. 3, 10.18: [...]; <i>visirunt</i> , ind. pf. 6, 7.6
[vòler]	« vouloir », <i>volsit</i> , ind. pf. 3, 9.2

(133) *Il registro di San Pietro di Sorres* (XV^e siècle) (cf. Turtas, Piras & Dessi 2003)

tener « maintenir », *tensit*, ind. pf. 3, 37,2; 50,2; 173,1; 177,1;179,1; 199,1; 239,1; 315,2; 335,1; 350,2; ind. p.s., 3, *tens-sit*, 182,2; 188,1

voler / boler « vouloir », ind. pf. 3, *bolsit*, ind. pf. 3, 148,1; 265,1,2

fagher « faire », *fesit*, ind. pf. 3, 273,1

(134) *Sa Vitta et sa Morte, et Passione de sanctu Gavinu, Prothu et Januariu* (XV^e siècle) (cf. Manca 2002)

aparrar « apparaître », *aparsit*, ind. pf. 3, 816

tener « tenir », 217: *tensit*, ind. pf. 3, 72; *tensint*, ind. pf. 6, 220

Mais le XVI^e siècle marque un tournant (cf. Wagner 1939:19-20). Les travaux d'Araolla (cf. Virdis 2006), attestent, en effet, à côté des passés simples sigmatiques et athématiques (cf. (135)), des passés simples sigmatiques avec une voyelle thématique (cf. (136)) et l'apparition de l'exposant *s* dans certains verbes réguliers qui étaient alors caractérisés par un exposant nul (cf. (137)) :

(135) sigmatiques sans voyelle thématique (2^e conjugaison).

<i>accender</i>	« allumer », pf.6 <i>accensint</i>
<i>coberrer</i>	« couvrir », ind. pf.3 <i>cobersit</i> i.15
<i>comprender</i>	« comprendre », ind. pf. 1 <i>compresi</i> vi.77
<i>diffunder</i>	« diffuser », ind. pf. 3 <i>si diffusit</i> ii.25
<i>exponner</i>	« exposer », ind. pf. 3 <i>exposit</i> ii.30.
<i>intender</i>	« comprendre », ind. pf.1 <i>intesi</i> v.1
<i>morrer</i>	« mourir », ind. pf.3 <i>morsit</i> vi.217
<i>parrer</i>	« paraître », ind. pf. 3 ^a <i>parsit</i> int.22
<i>ruer</i>	« tomber », ind. pf.3 <i>rusit</i> III.209
<i>vider</i>	« voir », ind. pf. 1 ^a <i>visi</i> i.28, ii.22, vi.106; 3 ^a <i>visit</i> ii.12, ii.14, ii.27

(136) sigmatiques avec voyelle thématique (2^{ème} conjugaison)

<i>arder</i>	« brûler », ind. pf. 3 <i>ardisit</i> i.43
<i>connosquer</i>	« connaître », ind. pf. 1 <i>connosquisi</i> ii.22
<i>carrer</i>	« courir », ind. pf. 3 <i>currisit</i> iv.52
<i>leer</i>	« lire », ind. pf. 1 ^a <i>leisi</i> II.22

(137) Verbes réguliers sigmatiques (1^{ère} et 3^{ème} conjugaisons)

<i>dormire</i>	« dormir », ind. pf. 1 <i>dormisi</i> iii.3
<i>sentire</i>	« sentir », ind. pf. 1 ^a <i>sentisi</i> i.44
<i>s'unire</i>	« s'unir », ind. pf. 3 <i>s'unisit</i> ii.24
<i>trattare</i>	« traiter », ind. pf. 1 ^a . <i>trattesi</i> vi.79 vs <i>lassait, narait, portait</i>

L'exposant *s* devient donc progressivement l'exposant régulier du passé simple qui peut, pour l'instant, s'associer à des formes athématiques et thématiques comme cela s'est produit en latin pour l'exposant -*u-* (*amaui, habui*). Les radicaux de certains verbes ont encore le diacritique qui élimine la voyelle thématique ([TVpruning]), alors qu'il est supprimé pour d'autres verbes, via *Impoverishment*, de sorte que la voyelle thématique peut être insérée. Par conséquent, la flexion de ces verbes devient régulière.

Quelques exceptions viennent perturber le tableau que nous venons de décrire. Il faut en effet signaler les formes suivantes qui apparaissent comme hyper-caractérisées, avec un radical irrégulier suivi d'une voyelle thématique et de l'exposant s (cf. (138)) :

(138) formes hyper-caractérisées

[faguer]	« faire », pf. 3 <i>fettisit</i> ii.3; pf. 6, <i>fettisint</i> int.17	vs	<i>*fattisit</i>
[istare]	« rester », pf. 3 <i>istetisit</i> iv.10.	vs	pf. 3 <i>istait</i> ii .21
[querre]	« vouloir », pf. 3 <i>querfisit</i> int.4, vi.160; pf. 6 <i>querfisint</i> int.4	vs	<i>*quergisit</i>

Ces formes, de fait très rares, seront régularisées un siècle plus tard. Il est possible que de telles structures doivent être analysées comme le participe passé italien *vissuto* < *viv-s-u-t-o* (« vécu »), et les participes futurs du latin tardif *missiturus*, *viciturus* (vs. *missurus*, *victurus* en latin classique, cf. Vincent 2011 : 428) < *mitt-s-i+t+ur-*, *vic-i-t-ur-*. En réalité, elles présentent une accrétion de matériel morphologique qui, dans la MD, pourrait découler d'une règle de *Fission* (cf. Noyer 1992, 1997, Halle 1997), qui crée de nouveaux morphèmes en scindant un seul morphème.

Les textes des XVIIe et XVIIIe siècles dans la région du Campidano (cf. De Martini 2006, 2015 : 214) montrent que les formes irrégulières du passé simple ont disparu. Ainsi, on y lit *biesi* de *biri* « voir », *bolesi* de *bolliri* « vouloir », etc. Le passé simple est formé par le radical du présent suivi de la voyelle thématique et de l'exposant s du morphème de passé, comme en sarde moderne (cf. (139b)). En effet, avec l'apparition de la voyelle thématique, les règles d'ajustement qui ont généré les formes irrégulières du passé simple disparaissent :

(139) ancien sarde	vs	sarde moderne
<i>iscriver</i>		<i>iscrier</i>
a. Irrégulier (athématique)		b. régulier (thématique)
[[[[<i>iscriv</i>] _{root} ____] _V -s-] _T] <i>i</i>] _{AGR}		[[[[<i>iscr</i> i] _{root} -e _{VT} -] _V - s -] _T] <i>i</i>] _{AGR}
<i>iscrissi</i> 'écrire PRF-1SG'		<i>iscriesi</i> 'écrire-PRF-1SG'

L'évolution du passé simple irrégulier en sarde a été analysée comme un processus de régularisation qui, par l'application de l'opération de *Impoverishment* (cf. Oltra Massuet:1999, Calabrese, 2011, 2013 : 36), élimine l'athématité et donc l'irrégularité morphologique des « allomorphes ». Ces derniers ne sont pas conçus comme des formes mémorisées, donc comme de véritables allomorphes dans l'optique de la MD (cf. Marantz 1997, Embick, 2005, 2013, Calabrese 2012, 2013, 2015a, 2015b), mais comme des variantes morphophonologiques du radical.

Le problème du traitement de l'allomorphie est au cœur de la réflexion de plusieurs modèles morphologiques (cf.entre autres Castairs 1987, 1988, 2001, 2003, Paster 2009, Bonet & Harbour 2012, Bonet, Lloret & Mascaró 2015, Haspelmath 2020). Dans le cadre de la MD, il y a une tendance à réduire l'importance du lexique au profit des opérations et / ou des diacritiques ; un certain degré d'allomorphie y est cependant toléré (exposants de *f-morphemes*, verbes auxiliaires, certaines formes de comparatifs et superlatifs, cf. Bobaljik 2012) mais reste très limité, bien que parfois le prix payer consiste en un alourdissement et une augmentation des opérations (cf. également Fanciullo 1998 : 196-97).

4. En guise de conclusion

Mon approche de la morphologie a évolué au cours des années. Au début, j'étais surtout intéressée par la bonne formation de la forme de surface, la fréquence et les connexions intra et interparadigmatiques. Je ne renie cependant pas mes premières analyses et dans certains cas (cf. les diminutifs), le conditionnement phonologique me paraît toujours pertinent pour déterminer la sélection des allomorphes. Mais, aujourd'hui, mes récents travaux ouvrent la voie à de nouvelles pistes pour l'étude de l'allomorphie des radicaux.

Dans le domaine de la morphophonologie, où on fait l'hypothèse que la véritable supplétion est limitée aux VI des *f-morphemes* (cf. Marantz 1997), il devient très stimulant de rechercher, pour les radicaux (*l-morphemes*), des critères non *ad hoc* qui permettent de dissocier la supplétion des règles de réajustement.

Ainsi, on peut se demander dans quelle mesure les verbes « polymorphiques » (cf. Molinu 1999a : 134-135), tels que *áer* « avoir », *báler* « valoir », *bènnner* « venir », *tènnner* « tenir », *abèrrer* « ouvrir », *kèrrer* « vouloir », etc (cf. Molinu 1999a[A]), peuvent être ramenés à un seul radical dont les alternances seraient le résultat d'opérations et / ou de règles phonologiques.

Pour Loporcaro (2012, 2014), ces verbes, qu'il définit comme des verbes (modérément) irréguliers (cf. Loporcaro 2012 : 17), ont la possibilité d'avoir jusqu'à cinq thèmes : un thème par défaut (T1), un thème de présent de l'indicatif 1 Sg (T2), un thème de subjonctif (T3), un thème infinitival (T4) et enfin, un thème de participe passé (T5) (cf. (140)-(141) :

(140) Distribution des thèmes : tableau général (Loporcaro 2012 : 23)

Table 1. The overall distribution of basic stems in Logudorese		1SG	2SG	3SG	1PL	2PL	3PL
finite forms	imperfect subjunctive	S3					
	present subjunctive						
	imperative			S3>S1			
	present indicative	S2	S1				
	imperfect indicative						
non-finite forms	gerund						
	infinitive	S4					
	past participle	S5					

(141) Distributions des thèmes : *tènn*er « tenir », *kèrr*er, « vouloir » (Loporcaro 2012)⁷¹

	Ind. Prés. (T1)	Ind. Impf. (T1)	Ind. Prés. (T2)	Subj. Prés. (T3)	Imp. Cong. (T3) ^o	Gérondif (T1)	Inf. (T4)	Part. passé (T5)
<i>tènn</i> er ‘tenir’	<i>tèn-es</i> ‘tu tiens’	<i>ten-ía</i> ‘je tenais’	<i>tèndz-o</i> ‘je tiens’	<i>tèndz-a</i> ‘que je tienne’	<i>tendz-ère</i> ‘que je tinsse’	<i>ten-ènde</i> ‘en tenant’	<i>tènn-er</i> ‘tenir’	<i>tént-u</i> ‘tenu’
<i>kèrr</i> er ‘vouloir’	<i>kèr-es</i> (tu veux)	<i>ker-ía</i> (je voulais)	<i>kèldz-o</i> ‘je veux’	<i>kèldz-a</i> / <i>kèlf-a</i> ‘que je veuille’	<i>keldz-ère</i> ‘que je voulusse’	<i>ker-ènde</i> ‘en voulant’	<i>kèrr-er</i> ‘vouloir’	<i>kèlf-idu</i> ‘voulu’

Selon Loporcaro, ces thèmes sont listés dans le lexique (Loporcaro 2012 : 17). Or, mon analyse des infinitifs, dont certains éléments ont été présentés à une communication à Potenza (Molinu 2019a[C]) mais qui s’est développée au cours de l’écriture de ce mémoire, montre que ce thème peut être dérivé via une règle de réajustement⁷².

4.1 Des infinitifs rhizotoniques aux infinitifs athématiques

L’examen des textes médiévaux nous montre qu’en ancien sarde, l’exposant de l’infinitif possédait deux allomorphes : *-re* et *-r*. L’allomorphe *-re* caractérisait les infinitifs paroxytoniques des première et troisième classes verbales en *-are* et *-ire* (cf. (142a) et (142c)), tandis que *-r* était spécifique de la

⁷¹ Dans le parler analysé par Loporcaro, celui de Bonorva, le passé simple a disparu et contrairement à d’autres parlers, le gérondif est formé sur le (T1). En effet, dans le parler de Buddusò (cf. Molinu 1989, 1999a), le gérondif est construit à partir du (T2) ou (T3) : *tendz-ènde* « en tenant », *kelf-è-nde* « en voulant » (cf. également Loporcaro 2012 : 27, note 32).

⁷² Une partie de cette analyse sera présentée au 54^{ème} Congrès de la SLE (cf. Molinu 2021[C]).

deuxième classe en *-er* (cf. (142b)), où les infinitifs étaient très probablement rhizotoniques (cf. Wagner 1938: 137)⁷³ :

(142) Classes verbales

- a) 1^{ère} classe : *iurare* (CSP 31) « jurer », *andari* (CV XVIII, 4) « aller », *intrare* (CV I, 6) « entrer »;
- b) 2^{ème} classe : *peter* (CSP 25) « demander », *auer* (CSP 43) « avoir », *faker* (CSP 66) « faire », *bolere* (CV I, 1) « vouloir »;
- c) 3^{ème} classe : *parthire* (CSP 15), *partiri* (CV XIV, 11) « diviser », *serbire* (CV I, 5) « servir »

Si l'allomorphe *-re* dérive directement du latin, celui en *-r* est le résultat d'une troncation suite, très probablement, à une réinterprétation de la voyelle finale comme voyelle paragogique qui, en sarde ancien et moderne, n'est qu'une copie de la voyelle précédente (cf. Pittau 1972²: 98, Molinu 1988: 108, 1999: 132, Loporcaro 2003: 95, note 24). Une forme telle que **pet-e-re* « demander », a pu donc être réinterprétée phonologiquement comme *pet-e-r* avec une consonne finale à laquelle succédait, selon le contexte, une copie de la voyelle précédente, à l'instar de ce qui se produit actuellement pour ces infinitifs (cf. (143)) :

(143)

- | | | | |
|-------------------|---|----------------|--------------------|
| a. /'fager / | → | ['fayɛrɛ] | « faire » |
| b. /'fager 'mɛda/ | → | ['fayɛl 'mɛða] | « faire beaucoup » |

En plus des formes thématiques en *-are*, *-er* et *-ire* apparaissent, en ancien sarde, des formes du type *tenne* « tenir » et *kerre* « demander, vouloir ». Ces infinitifs rhizotoniques, qui appartiennent dans la plupart des cas à la deuxième classe⁷⁴, présentent à première vue une forme « abrégée / courte » et l'allongement de la consonne du radical (*cherre* au lieu de **cherer* « demander, vouloir », *morre* au lieu de **morer* « mourir », *tenne* au lieu de **tener* « tenir »)⁷⁵.

La liste des exemples ci-dessous montre que ces formes verbales apparaissent dans tous les anciens documents sans distinction géographique, qu'ils proviennent du nord de l'île (aire *logudorese*, cf. (144.a) et (145.a)), qu'ils proviennent du sud (aire *campidanese*, cf. (144.c) et (145.c)) et enfin qu'ils proviennent de l'aire de transition, l'aire *arborese* (cf. (144.b) et (145.b)) :

⁷³ La 2^{ème} classe en *-er* est le résultat de la fusion des aboutissements des deuxième et troisième classes verbales latines en *-ĒRE* et *-ĒRE* (cf. entre autres Lausberg 1976 : § 789). Pour ce qui est des infinitifs, cette fusion s'est produite au profit des formes de la troisième classe *-ĒRE*.

⁷⁴ La liste des verbes qui présentent un infinitif "réduit" est limitée et comprend, outre certains verbes de la deuxième classe (*kerre* « demander, vouloir », *offerre* « offrir », *parre* « sembler », *tenne* « tenir » et *ponne* « poser »), une forme qui appartient à la première classe (*narre* « dire »), et trois qui font partie de la troisième (*morre* « mourir », *aperre* « ouvrir » et *benne* « venir »).

⁷⁵ Aujourd'hui ces formes présentent l'exposant *-r* : *morrer*, *tenner*, etc.

(144) Infinitifs du type *morre* CVRRV au lieu de **morer*

- a) Documents de l'aire *logudorese* : CSP (post 1073-1180), CSNT (post 1113-1140), St. Sass. (post 1272)⁷⁶ :

- <i>morre</i> (CSP 252, St. Sass. I, 75 [27r])	« mourir »
- <i>offerre</i> (CSP 191)	« offrir »
- <i>narre</i> (CSP 120)	« dire »
- <i>parre</i> (CSNT [75r] : <i>l'epet parre</i>)	« sembler »
- <i>kerre</i> (St. Sass. III, 5 [84v]: <i>aet querre</i>)	« demander »
- <i>ferre</i> (St. Sass. III, 1 [82r])	« blesser »
- <i>aperre</i> (St. Sass. I, 106 [36r])	« ouvrir »

- b) Documents de l'aire *arborese* : *Carta di Orzocco* (ca. 1112-1120, cf. Maninchedda 2007 :166), CSMB (ca. 1112/1120-1146), CdL (fin XIVe siècle)

- <i>narre</i> (<i>Carta di Orzocco</i> 27: <i>aet narre</i> ; CSMB 133.14, CdL 72.11)	« dire »
- <i>kerre</i> (CSMB 178/179.3)	« demander, vouloir »
- [offerre] (CSMB 3.1, 209.1: <i>offerremi</i> ; 4.1: <i>oferrimi</i> ; 210.1: <i>offeremi</i>)	« offrir »

- c) Documents de l'aire *campidanese* : CV (XI-XIII s.)

- <i>morri</i> (CV XIII, 5)	« mourir »
- <i>kerri</i> (CV XVIII, 6)	« demander »

(145) Infinitifs du type *tenne* CVNNV au lieu de **tener*

- a) Documents de l'aire *logudorese* : CSP, CSNT, St. Sass

- <i>ponne</i> (CSP 347)	« mettre »
- <i>tenne</i> (CSP 31, St. Sass. I, 46 [19r])	« tenir »
- <i>venne</i> (CSNT [80v])	« venir »

- b) Documents de l'aire *arborese* : CSMB, CdL

- <i>benne</i> (CSMB 2.4, 208.4, CdL 80.12)	« venir »
- <i>ponne</i> (CSMB 199.2, CdL 94.5)	« mettre »
- <i>tenne</i> (CSMB 148.3, 21.7 : <i>tenne.illu</i> , CdL 86.6)	« tenir »

- c) Documents de l'aire *campidanese* : *Carta di donazione di Guglielmo Salusio*, 10 mai 1211, cf. Blasco-Ferrer 2003 :85)

- <i>benni</i> (<i>Carta di donazione di Guglielmo Salusio</i> : 25)	« venir »
---	-----------

⁷⁶ Il faut ajouter à la liste des documents en ancien sarde de la note n. 11 :

St. Sass. : *Gli statuti della Repubblica sassarese* (cf. Guarnerio 1906) et CdL : *Carta de Logu dell'Arborea* (cf. Lupinu 2010).

Les analyses précédentes (Wagner 1984: § 31, § 207, Blasco Ferrer 1984: 105, 2003: §32, 43, Molinu 2013) ont traité l'évolution de ces formes « courtes », en partant de l'idée qu'il faut soustraire ou ajouter du matériel phonologique à une forme déjà parfaitement construite.

4.1.1 L'analyse de Wagner (1984)

La proposition de Wagner notamment (cf. Wagner 1984: § 31) supposait une règle de syncope pour les infinitifs du type *morre* < **morëre*, et un allongement de la nasale pour les infinitifs du type *tenne* (cf. Wagner 1984: § 207). Cet allongement serait dû à l'accentuation proparoxytonique des infinitifs (**ténere* > **ténnerre* > *ténne*) qui ne feraient donc que suivre une tendance du lexique du sarde à allonger cette consonne dans des mots proparoxytoniques (cf. . *énneru* (CSP 440) < GENĒRU(M) « gendre », *ténneru* (CSP 172, 425) < TENĒRU(M) « tendre »).

Si l'hypothèse d'un allongement de la nasale à cause de la proparoxytonie peut être plausible, la syncope, en revanche, n'est pas un phénomène anodin et il s'intègre très mal dans l'ensemble des tendances évolutives du sarde.

L'effacement d'une voyelle qui caractérise par exemple l'évolution des infinitifs rhizotoniques en occitan (cf. *déwre* < **dēbēre* « devoir », *kréyre* < *crēdēre* « croire », cf. Bec 1963 : 45) et en catalan (cf. Perez Saldanya 1998 : 49, Wheeler 2007 : chap. X), se produit très probablement pour des raisons prosodiques (préférence pour des structures trochaïques aux dépens des structures dactyliques) et segmentales (suppression d'éléments faiblement articulés tels que le schwa).

Le sarde connaît, tout au long de son évolution, une relative stabilité vocalique, hormis, bien sûr, la réduction des voyelles finales atones (passage de *-e* et *-o* à *-i* et *-u*) dans l'espace méridional. Il existe des cas où on assiste à un effacement vocalique, mais cela ne concerne que des formes verbales de futur et de conditionnel désormais grammaticalisées.

En comparant les formes du présent et de l'imparfait de /'dever/ « devoir » qui interviennent dans la formation du futur et conditionnel (cf. (146.a-b)) et comme modal (cf. (146.c-d)), on remarque que pour le futur et le conditionnel, la structure du verbe a été modifiée (réduction syllabique et dévoisement de la consonne initiale) :

(146) /'dever/ « devoir »

- | | | | |
|--------------------|------------------------|----------------------|---------------------|
| a) ['tɛð 'ɛs: ɛɾɛ] | « il sera, peut-être » | c) ['dɛvɛð 'ɛs: ɛɾɛ] | « il doit être » |
| b) ['tia 'vayɛɾɛ] | « je ferais » | d) [dɛ'via 'vayɛɾɛ] | « je devais faire » |

Or, ces caractéristiques formelles qui s'accompagnent également d'une désémantisation du verbe réduit à une marque flexionnelle préposée au lexème verbal⁷⁷, ne constituent pas une propriété de la phonologie du sarde. Elles sont en revanche le résultat d'un processus de grammaticalisation qui vise à réduire les formes en les vidant de leur substance lexicale (cf. Anderson 1988, Trask 2001 : 143-7).

4.1.2 L'analyse de Blasco Ferrer (1984, 2003).

Blasco Ferrer (1984: 105, 2003: §32) propose d'interpréter les formes réduites des infinitifs par un processus d'haplologie qui provoquerait la disparition de la dernière syllabe. Les modèles haplogiques NARRARE + *-ère* > **narrere* > *narre* « dire » et MORIRE + *-ère* > **morrere* > *morre* « mourir » auraient également participé, par un processus d'analogie, à la naissance des infinitifs apocopés du type *ponne* « mettre », *tenne* « tenir » et *benni* « venir » (cf. (145.a-c)), dans le sud de l'île.

L'hypothèse de la réduction des infinitifs par haplologie pose cependant un problème : comment expliquer alors l'allongement de la vibrante dans *morre* ? En effet, puisque dans l'évolution NARRARE + *-ère* > **narrere* > *narre*, la forme présente une vibrante géminée étymologique, pour « mourir » on devrait s'attendre à la forme **more* et non *morre*. Dans les stades diachroniques envisagés par Blasco Ferrer (1984: 105), tels que MORIRE + *-ère* > **morrere* > *morre*, ni l'étymologie ni l'haplologie n'expliquent l'allongement du /r/ dans **morrere* et *a fortiori* dans *morre*.

4.1.3 L'analyse de Molinu (2013)

Dans mon article de 2013 sur les infinitifs rhizotoniques, j'avais pour ma part proposé l'évolution suivante (cf. (147)) qui fait appel à des contraintes prosodiques (proparoxytonie) et à l'analogie :

(147) genèse de la sous-classe d'infinitifs de la 2^{ème} classe (cf. Molinu 2010[C], 2013[A]) :

- a) proparoxytonie : **mórere*, **ténere*
- b) gémination de /n/ et /r/ : **morrere*, **tennere*
- c) troncation (haplologie) : *morre*
- d) généralisation, par analogie, de la troncation aux formes avec nasale géminée : *tenne*

Tout comme Wagner et Blasco Ferrer, j'ai postulé moi aussi l'existence de formes proparoxytoniques (**mórere*, **ténere*). Puisque la proparoxytonie semble être une condition favorable au déclenchement de l'allongement de la nasale et de la vibrante dans le lexique (cf. Wagner 1984: §199)⁷⁸, j'ai formulé l'hypothèse qu'à la base de l'allongement de la vibrante dans les infinitifs du type *morre*, il n'y avait

⁷⁷ Nous avons affaire dans ces cas à des formes synthétiques de futur et de conditionnel dont la marque flexionnelle précède le lexème et en prédétermine la catégorie (cf. Blasco Ferrer 1986: § 83, Molinu 1999: 134).

⁷⁸ Ainsi, Wagner (1984 : §199) signale la réalisation *arridu* = *aridus* « aride, sec », et on peut ajouter les formes *inkèrrid.a* « regard » (cf. Paulis 1984b : 544-5) et *turrinu* < it. *torn(i)o* « tour » (cf. Butler 1971 : 109).

pas de syncope – comme le soutenait Wagner – mais la même cause prosodique qui avait déclenché l’allongement de la nasale : l’accentuation proparoxytonique. Cette idée me paraissait intéressante parce qu’elle avait le mérite de réunir dans un même processus morphophonologique des formes qui partageaient la même catégorie morphologique (il s’agissait d’infinitifs) et les mêmes caractéristiques segmentales : la vibrante et la nasale font partie de la catégorie des sonantes (cf. Dressler 1985, Anderson 1988, Trask 1996: 124, Haspelmath & Sims 2010 : chap. 10)⁷⁹.

Ensuite, la troncation aurait affecté tout d’abord les infinitifs du type *morre* à cause de l’identité segmentale des deux dernières syllabes et se serait ensuite étendue aux infinitifs du type *tenne*, grâce à un processus analogique occasionné par leur ressemblance formelle et catégorielle : l’allomorphe de l’infinitif présentait dans les deux cas une sonante géminée (cf. Blasco Ferrer 1984: 105, 2003: § 32, Pérez Saldanya & Vallès 2005).

4.1.4 Une nouvelle analyse

Mon nouvel intérêt pour la MD, et notamment pour les conditions de localité entre morphèmes et exposants, m’a alors poussée vers une autre direction. Et si l’accent, tout comme pour le passé simple, n’avait joué aucun rôle dans leur formation ? Et si on avait affaire à une classe d’infinitifs athématiques plutôt que rhizotoniques ?

En effet, si on ramène la genèse de telles formes à un processus d’assemblage des morphèmes et de leurs exposants, on peut alors envisager qu’à côté des formes thématiques (type *iur-a-re* « jurer », **pet-e-re* « demander », *parth-i-re* « diviser ») il y ait eu des radicaux athématiques (*mor-re* « mourir », *ten-re* > *tenne* « tenir ») (cf. (148)) :

(148) <i>*petere</i>	<i>tenne</i>
a. thématique	b. athématique
[[[<i>pet</i>] _R <i>ev_T</i>] _V <i>re</i>] _T	[[[<i>ten</i>] _R] _V <i>re</i>] _T
<i>petere</i> ‘demander- INF.’	<i>tenne</i> ‘tenir- INF.’

On peut donc supposer que, tout comme pour le passé simple, les radicaux de certains infinitifs aient été caractérisés par un diacritique [TV_{pruning}], d’autant plus que les verbes qui présentaient une forme athématique à l’infinitif étaient également souvent athématiques au passé simple (cf. inf. *ponne* « poser » et passé simple *posi* « je posai ») et au participe passé (*postu* « posé »).

⁷⁹ Cette hypothèse avait également l’avantage d’éliminer la règle de syncope qui apparaît comme un procédé isolé, unique, dans la phonologie du sarde ancien et moderne, sauf pour les hypocoristiques qui constituent cependant un secteur particulier du lexique du sarde (cf. § 6.1).

Si l'exposant du morphème d'infinitif était le même pour les formes thématiques et athématiques à savoir *-re*, cet exposant pouvait avoir, dans certaines formes athématiques, une forme irrégulière à cause d'une Règle de Réajustement (RR) qui modifiait le suffixe localement adjacent au radical, comme le montre la dérivation en (149)⁸⁰ :

(149) *tenne* « tenir »

- | | | |
|--|--|------------------|
| i. [[[[<i>ten</i> ^[+TV- pruning]] _R __ VT] -Fini, -Participe] _T | | |
| ii. [[[[<i>ten</i> ^[+TV- pruning]] _R] <i>re</i>] VI | | |
| iv. [[[[<i>ten</i>] _R] <i>ne</i>] RR | | |
| <i>tenne</i> 'tenere-INF' | | Forme de surface |

Contrairement à l'italien où aussi bien pour le passé simple que pour une poignée d'infinitifs athématiques (cf. *porre* « poser », *trarre*, « tirer », etc.), l'irrégularité concerne le radical, en sarde, la RR aurait donc modifié l'exposant de l'infinitif comme en latin où les formes athématiques *ferre* « porter » et *velle* « vouloir » sont l'aboutissement d'une assimilation progressive à partir de **fer-se* et **vel-se* 'volere' (cf. Niedermann 1991: §§ 72, 82).

Or, il s'agit là d'une situation très ancienne qui n'est pas documentée dans les textes médiévaux où, on observe plutôt l'aboutissement d'un autre phénomène, cette fois-ci d'ordre phonologique, et qui a complexifié la distribution de l'exposant de l'infinitif *-re*.

Comme on l'a vu *supra*, les formes des infinitifs en *-ere*, donc thématiques, ont été réduites en ancien sarde, à *-er* (cf. (142b)) suite à la réinterprétation de la voyelle finale comme paragogique (cf. Pittau 1972²: 98, Molinu, 1988: 108, 1999a: 132, 2013 : 1026, Loporcaro 2003: 95, note 24).

On serait donc passés d'une situation non attestée, où on avait un seul exposant (*-re*) et deux types de radicaux, thématiques et athématiques (cf. (148)), à un système qui comportait deux types de radicaux (thématiques et athématiques) et deux allomorphes du suffixe distribués selon le principe de Pāṇini ou principe de *subset* : *-r* après la voyelle thématique *-e-*, le contexte plus restreint, et *-re* dans les autres cas (cf. (150)) :

(150) Distribution de l'exposant de l'infinitif

- | | | |
|---|----|--|
| a) <i>-r</i> : Infinitifs thématiques 2 ^{ème} classe | vs | b) <i>-re</i> : Infinitifs thématiques (1 ^{ère} et 3 ^{ème} classe) et athématiques |
| <i>pet-e-r</i> | | <i>iur-a-re</i> |
| | | <i>parth-i-re</i> |
| | | <i>mor-re</i> |

⁸⁰ Il est clair que dans ce cas, la modification du suffixe est liée à des contraintes de « sonorité » et que la RR est une règle phonologique qui répare une séquence malformée.

Cette alternance est bien documentée, comme on l'a vu, dans les anciens documents sardes. Cependant, dans ces mêmes documents, on relève, pour les infinitifs athématiques, l'apparition de formes qui présentent l'exposant *-r* (cf. (151)) :

(151) Formes en *-r*

a) Documents de l'aire *logudorese* : *CSP*, *St. Sass.*

- <i>ponner</i> (<i>CSP</i> 347, 166: <i>poner</i> , <i>St. Sass.</i> I, 42.6 [18r])	« mettre »
- <i>tenner</i> (<i>CSP</i> 38, <i>St. Sass.</i> II, 25.9 [63r])	« tenir »
- <i>benner</i> (<i>CSP</i> 205, <i>St. Sass.</i> II, 33.8 [65v])	« venir »
- <i>narrer</i> (<i>St. Sass.</i> I, 104.6 [34r]; II, 53.1 [73r])	« dire »
- <i>morrer</i> (<i>St. Sass.</i> I, 104.15 [34v]; II, 2.1 [53r])	« mourir »
- <i>parrer</i> (<i>St. Sass.</i> I, 29.54 [11v]; II, 43.4 [70v])	« sembler »

b) Documents de l'aire *arborese* : *CSMB*, *CdL*

- <i>ponner</i> (<i>CSMB</i> 166)	« mettre »
- <i>tenner</i> (<i>CSMB</i> 21)	« tenir »
- <i>benner</i> (<i>CdL</i> 102.14)	« venir »

c) Documents de l'aire *campidanese* : *CV*

- <i>beniri</i> (<i>CV</i> XVIII, 6 ; XX, 2)	« venir »
- <i>poniri</i> (<i>CV</i> XX, 4)	« mettre »

Comment faut-il analyser ces formes ? Il semble bien qu'elles aient été réinterprétées comme thématiques, ce qui implique la sélection de l'exposant *-r* : *kerr-e-r* / *tenn-e-r*. Il est probable que le point de départ de cette restructuration morphologique réside dans le fait que, pour les locuteurs, les formes à l'infinitif telles que *tenne* et *morre* soient devenues opaques. De ce fait, elles ne sont plus analysées comme *ten-re* et *mor-re*.

Dans une analyse traditionnelle qui opère en ne prenant en considération que les formes de surface, on peut envisager un déplacement des frontières morphologiques (cf. Ralli 2007 : 17). Ce glissement aurait comme conséquence la création d'un allomorphe spécifique à l'infinitif (cf. (152)) :

(152)

a) <i>ker-re</i>	>	<i>kerr-e-r</i>
b) <i>ten-re</i>	>	<i>tenn-e-r</i>

Dans le cadre de la MD, où l'allomorphie ne concerne que les exposants mais où elle est très contrainte pour les radicaux, on peut cependant proposer une analyse alternative.

L'opacité de la forme de surface déclenche, au niveau sous-jacent, une réanalyse de l'agencement du radical avec les exposants (cf. (153)) : les radicaux deviennent thématiques via *Impoverishment* qui élimine le diacritique [TV pruning], ce qui permet l'insertion de la voyelle thématique -e- et la sélection, via VI, de l'exposant -r.

Cette analyse permet également d'expliquer pourquoi on n'observe pas *ker -e-r* et *ten- e-r* au lieu des « allomorphes » dont la consonne est allongée. C'est tout simplement l'effet de l'application d'une Règle de Réajustement (RR) qui allonge la consonne du radical et permet au locuteur d'assembler toutes les pièces du puzzle :

(153) *tenner* « tenir »

Éliminer le diacritique ^[+TV- pruning] dans le contexte __ [-Fini, -Participe]_T

radical ^[+TV- pruning] → *Impoverishment* → radical

i. [[[[*ten* ^[+TV- pruning]]_R __ TV] -Fini, -Participe]_T

ii. [[[[*ten* _R __ TV] -Fini, -Participe]_T *Impoverishment*

iii. [[[[*ten* _R __ e] r] VI

iv. [[[[*tenn* _R __ e] r] RR

tenner 'tenir-INF' Output

La situation finale est la suivante : un seul type de radical, un seul type de suffixe et une règle de réajustement qui rend compte de l'allongement de la consonne de ces formes verbales.

Sans avoir la prétention de régler l'ancienne querelle entre grammaire et lexique, entre mémorisation et computation, je pense que cette analyse peut rendre compte de l'évolution des infinitifs athématiques sans faire appel à l'allomorphie du radical, dans le sens d'une base listée dans le lexique. Un modèle basé sur l'agencement des pièces qui constituent des objets plus complexes, sur l'utilisation d'opérations telles que *Impoverishment* et de règles phonologiques apparaît tout à fait capable d'expliquer le phénomène en question.

Cette analyse peut également rendre compte de l'évolution de ces infinitifs sans faire appel ni à l'intervention providentielle de l'analogie, ni à des conditions prosodiques (proparoxytonie) ou segmentales (syncope, haplologie). Là aussi, dans l'opposition entre globalisme et localisme, il semblerait que le point de vue localiste ait gain de cause, puisque les contraintes phonologiques ne sont pas responsables des alternances ou des changements morphologiques.

4.2 Traitement des autres « allomorphes »

Il reste à vérifier comment on peut traiter les autres « allomorphes » de ces verbes « irréguliers », « polymorphiques ».

La distinction entre radicaux thématiques et athématiques semble pouvoir rendre compte de la distribution des exposants du participe passé (cf. (154)) :

(154)

a) formes thématiques	vs	b) formes athématiques
<i>kant-á-d-u</i> « chanté »		<i>ten-t-u</i> « tenu », <i>mol-t-u</i> « mort »
<i>bénd-i-d-u</i> « vendu »		<i>ab: él-t-u</i> « ouvert », <i>pre-s-u</i> « pris »
<i>drom:-í-d-u</i> « dormi »		

Cependant, il faudra examiner certaines formes de participe passé qui présentent en même temps une voyelle thématique et un radical irrégulier (cf. (155)), ce qui rappelle les formes hyper-caractérisées de passé simple en (138) :

(155)

a) <i>bénn-i-d-u</i>	au lieu de	<i>*bén-i-d-u</i> ⁸¹	« venu »
b) <i>dólf-i-du</i>	au lieu de	<i>*dól-i-d-u</i>	« fait mal/eu mal »
c) <i>kélf-i-d-u</i>	au lieu de	<i>*kér-i-d-u</i>	« voulu »

S'agit-il d'allomorphes mémorisés dans le lexique ou bien faut-il recourir à une opération de *Fission* (cf. Noyer 1992, 1997, Halle 1997) ?

À cela s'ajoute la variation diatopique qui ne s'arrête pas à la phonologie mais concerne également la morphologie verbale. En effet, la distribution et la réalisation morphophonologique des « thèmes » peut varier, pour certains verbes (par ex. *nárrer* « dire », *kèrrer* « vouloir », *báler* « valoir », etc.) et selon les localités, d'où, une fois de plus, la nécessité de mener des enquêtes de terrain⁸².

En outre, il convient de prendre en compte la dimension diachronique. Les analyses du passé simple et de l'infinitif ont été fructueuses pour comprendre leur origine et leur formation actuelle. Je continuerai donc dans cette direction, d'autant plus qu'on dispose désormais d'un outil efficace comme le corpus ATLiSO (Archivio Testuale della Lingua Sarda delle Origini), qui permet la consultation en ligne de toutes les formes verbales apparaissant dans les textes en ancien sarde.

C'est là une série de projets que j'ai l'intention de développer au laboratoire BCL, au sein de l'axe « du verbe à la phrase », et tout particulièrement dans le volet « Morphologie verbale, affixes et

⁸¹ Le participe passé de *bénner* « venir » connaît une variante athématique dans deux localités : *ventu* à Siniscola et *vettu* à Orani (cf. Pisano 2004-06 : 224, Blasco Ferrer 1986 : 214, n. 94).

⁸² Rappelons que la nécessité de faire des enquêtes devient impérieuse, vu que le sarde est de plus en plus une « langue en danger », et qu'on manque encore cruellement de données morphologiques dans ses divers dialectes.

clitiques » où avec plusieurs membres de l'équipe D&L, j'étudie la morphologie verbale et ses liens avec la phonologie et la syntaxe à travers l'analyse de la variation (synchronique et diachronique) de l'organisation des paradigmes verbaux dans les langues romanes, et notamment en sarde et en occitan. Cela me permettra de comparer les analyses du sarde et de l'occitan, deux systèmes riches en variation diatopique et complexes dans leur trajectoire diachronique.

4.3 Perspectives de recherche en phonologie

Cette nouvelle perspective de recherche entraîne une redéfinition conceptuelle et terminologique des notions de morphème et d'allomorphe et cela m'amène inévitablement à m'interroger sur les rapports entre syntaxe et phonologie.

Comme on l'a vu, la MD adopte une position strictement syntaxique de la formation du mot. La réalisation phonologique des traits est accomplie par une série d'opérations distinctes, via le processus de *Vocabulary Insertion*.

Cependant, lorsque la phonologie interprète la structure syntaxique (à travers des phases successives, cf. Chomsky 2000, 2001, Embick 2015, D'Alessandro & Scheer 2015, Bonet *et alii* 2019), les résultats sont parfois déroutants, comme on l'a vu lors de la description des réalisations de l'exposant de pluriel dans les variétés sardes méridionales (cf. Molinu & Pisano 2016). D'où la nécessité d'explorer dans les années à venir la dynamique de ce type de phénomènes à l'interface entre syntaxe et phonologie. Étant donné le non isomorphisme entre la syntaxe et la phonologie, il faudra étudier si la phonologie se réfère indirectement aux constituants syntaxiques, via la formation de constituants prosodiques (cf. Nespor & Vogel 1986, Bonet *et alii* 2019), ou directement, ce qui rend alors superflue toute référence à ces constituants (cf. D'Alessandro & Scheer 2015). Cela me stimule d'autant plus que mes recherches en phonologie font appel aux constituants prosodiques, notamment à la syllabe et au pied qui sont représentés comme une structure hiérarchique (cf. Nespor & Vogel 1986, Nespor 1993, Blevins 1995, Paradis & El Fenne 1995 : 190, Calabrese 2005).

Cette conception traditionnelle est aujourd'hui remise en question par d'autres modèles (cf. Lowenstamm 1996, Scheer 2000, 2004, 2008, Brandão de Carvalho 2002, Samuels 2009, 2010 et déjà, Clements & Keyser 1983 : 22-23)⁸³. Il me semble que le fait d'analyser des phénomènes tels que la nasalisation, la métathèse ou l'autorisation prosodique de certains segments à partir d'une structure prosodique traditionnelle a débouché sur des réflexions originales, et peut alimenter les débats à l'intérieur de l'axe « Architecture des représentations », où les phonologues de l'équipe D&L (dont je

⁸³ Les critiques faites à cette vision classique de la syllabe et des constituants prosodiques se fondent sur l'absence de récursivité dans la structure syllabique et plus généralement dans le module phonologique, sur la remise en question de l'existence du nœud syllabe en tant que primitif, voire de l'existence même de la syllabe.

suis) s'intéressent tout particulièrement à l'architecture des représentations phonologiques et à la pertinence des constituants classiques (syllabe, rime, coda, attaque branchante).

Après tout, on cherche des chercheurs qui trouvent mais on trouve des chercheurs qui cherchent...

TRAVAUX ET PUBLICATIONS

Mémoire

MOLINU, L. (1989), *Morfologia verbale del buddusoio (Varietà Logudorese di Buddusò)*. Tesi di laurea, Università di Pisa.

Thèse

MOLINU, L. (1998), *La syllabe en sarde*, Thèse de Doctorat nouveau régime. Université Stendhal, Grenoble III.

Articles

MOLINU, L. (1992), « Gli esiti fonosintattici del dialetto di Buddusò », *L'Italia Dialettale* 55, 123-153.

MOLINU, L. (1997), « L'alternance /k/-[?] dans les parlers de la "Barbagia d'Ollolai". Une approche géophonologique non-linéaire », *Géolinguistique* 7, 133-157.

MOLINU, L. (1999a), « Morfologia logudorese », in: BOLOGNESI, R. & HELSLOOT, K. (eds.), *La lingua sarda. L'identità socioculturale della Sardegna nel prossimo millennio* (Quartu Sant'Elena, 9-10 mai 1997), Cagliari, Condaghes, 127—136.

MOLINU, L. (1999b), « Métathèse et variation en sarde », *Cahiers de Grammaire* 24, 1999, 153-181.

MOLINU, L. & ROMANO, A. (1999), « La syllabe dans un parler roman de l'Italie du Sud », *Syllabes* (IIIèmes Journées d'Etudes linguistiques, Nantes, 25-26-27 mars 1999), Equipe AAI- Université de Nantes, 148-153.

MOLINU, L. & ROULLET, S. (2000), « Vocali toniche a confronto in parole parossitone francoprovenzali », *Attes du Colloque Il parlante e la sua lingua. Atti delle 10^e Giornate di Studio del Gruppo di Fonetica Sperimentale (A.I.A.)*, (Napoli 13-15 décembre 1999), vol. XXVII, 197-205.

ROULLET, S. & MOLINU, L. (2000) « Les voyelles toniques des paroxytons francoprovençaux », in BADIN, P. (éd), *Attes des XXIIIèmes Journées d'Etudes sur la Parole*, (JEP 2000), Aussois 19-23 juin 2000, 269-271.

ROULLET, S. & MOLINU, L. (2001), « Francoprovençal and Italian in Aosta Valley: a comparison between two languages », *17th International Congress on Acoustics (ICA) Proceedings*, (Rome, 2-7 September 2001), vol. IV, 54-55.

MOLINU, L. & ROULLET, S. (2001), « Analisi strumentale e fonologica del vocalismo tonico di una varietà francoprovenzale valdostana », *Attes du Colloque international La dialettologia oggi fra tradizione e nuove metodologie*, Pise, 10-12 février 2000, 117-132.

MOLINU, L. (2003), « Coarticolazione e contesti prosodici: la nasalizzazione vocalica in sardo campidanese », in MAROTTA, G. & COCCHI, N. (eds.), *La coarticolazione, Atti delle XIII^e Giornate del Gruppo di Fonetica Sperimentale (A.I.A.)*, Pise, 28-30 novembre 2002, vol. 30, Pisa, Edizioni ETS, 213-220.

BRUN-TRIGAUD, G. & MOLINU, L. (2003), « Les Atlas linguistiques et la phonologie du français », *La tribune internationale* 33, 18-23.

FLORICIC, F. & MOLINU, L. (2003), « Imperativi monosillabici e "Minimal Word" in italiano 'standard' e in sardo », in MARCELLESI, M. G. & ROCCHETTI, A. (eds.), *Il Verbo Italiano. Studi diacronici, sincronici, contrastivi, didattici*, Atti del XXXVo congresso internazionale di studi, Parigi, 20-22 settembre 2001, S.L.I., 46, Roma, Bulzoni, 343-355.

- BRUN-TRIGAUD, G. & MOLINU, L. (2004), « Présentation du Logiciel Multimédial THESAURUS OCCITAN (THESOC) », in HASENOHR, G. (ed.), *Langues du Sud entre érosion et émergence, Actes du 126^{ème} Congrès des sociétés historiques et scientifiques* (Toulouse 9-14 avril 2001), Paris Editions du CTHS, 199-207.
- MOLINU, L. & RABASSA, L. (2005), « Avant-propos », *Cahiers de Grammaire* 29, 5-7.
- MOLINU, L. (2005), « Variation diatopique et contraintes phonologiques : étude variationnelle de la structure syllabique en sarde » in VAN DEYCK, R., SORNICOLA, R. & KABATEK, J. (eds.), *La variabilité en langue, II. Les quatre variations*, Gand, Communication & Cognition, Studies in Language, 9, 203- 222.
- MOLINU, L. (2007), « L'autorisation prosodique de /s/ et de /r/ dans les parlers du logoudorien occidental », *Phrasis. Studies in Language and Literature* 48, 2, 9-32
- FLORICIC, F. & MOLINU, L. (2008), « L'Italie et ses dialectes », *Lalies*, 28. *Actes des Sessions de littérature et linguistique* (La Baume-les Aix, 27-31 août 2007), Paris, Presses de l'Ecole Normale Supérieure, 7-107.
- MOLINU, L. (2009), « La latérale intervocalique non géminée en sarde méridional » *Vox Romanica* 68, 129-155.
- MOLINU, L. (2012), « The analogical extension of the 2nd pl. person marker -dzis in Northern Sardinian », *Lingue e Linguaggio* IX, n. 1, 35-48.
- MOLINU, L. & BRUN-TRIGAUD, G. (2012), « Analyse dialectologique et phonologique des aboutissements de la latérale dans le Massif Central. » *La Leçon des dialectes. Hommages à Jean-Philippe Dalbera.*, in OLIVIERI, M., BRUN-TRIGAUD, G. & DEL GIUDICE, Ph. (eds.), Alessandria, Edizioni dell'Orso, 293-308.
- FLORICIC, F. & MOLINU, L. (2012), « Romance Monosyllabic Imperatives and Markedness », in STOLZ, T, NAU, N. & STROH, C. (eds.), *Monosyllables: From Phonology To Typology*, (Bremen, 28–30 septembre 2009), Berlin, Akademie-Verlag, 149-172.
- MOLINU, L. (2013), « Les infinitifs rhizotoniques en sarde », in CASANOVA, E. & CALVO, C. (eds.), *Actas del XXVI Congreso Internacional de Lingüística y Filología Románica*. (Valencia 2010), vol. 2, Berlin, Boston, De Gruyter, 277–288.
- MOLINU, L. (2015), « Gli ipocoristici dei nomi di persona in sardo », *L'Italia Dialettale* 73, 73-90.
- MOLINU, L. (2016), « L'adattamento delle consonanti nei prestiti in sardo », in MEDORI, S. (ed.), *Actes du Workshop "Lingue delle isole, isole linguistiche"*, Università di Corsica Pasquale Paoli / UMR 6420 Lisa (Corte, 22 et 23 septembre 2014), Alessandria, Edizioni dell'Orso, 145-164.
- MOLINU, L. & PISANO, S. (2016), « Riflessioni sulle realizzazioni di -s/ in alcune parlate sarde confrontate con quelle di altre varietà romanze » in RAINER, F., RUSSO, M. & SÁNCHEZ MIRET, F. (eds.), *Actes du XXVII^e Congrès international de linguistique et de philologie romanes* (Nancy, 15-20 juillet 2013). Section 3 : *Phonétique, phonologie, morphophonologie et morphologie*, Nancy, ATILF/SLR, 129-139 <http://www.atilf.fr/cilpr2013/actes/section-3.html>.
- MOLINU, L. (2017a), « Branching onsets and segment licensing: the lack of debuccalization or deletion of the *muta cum liquida* clusters in central Sardinian dialects », *Quaderni di Linguistica e Studi Orientali / Working Papers in Linguistics and Oriental Studies* 3, 135-155.
- MOLINU, L. (2017b), « I livelli della descrizione linguistica nelle macrovarietà del sardo. Fonetica, Fonologia, Prosodia: sincronia », in BLASCO FERRER, E., KOCH, P. & MARZO, D. (eds.), *Manuale di Linguistica sarda*. Berlin/Boston, De Gruyter Mouton, 339-358.
- MOLINU, L. & FLORICIC, F. (2017), « Storia delle inchieste linguistiche e classificazioni », in BLASCO FERRER, E., KOCH, P. & MARZO, D. (eds.), *Manuale di Linguistica sarda*. Berlin/Boston, De Gruyter Mouton, 15-30.
- MOLINU, L. (2018a), « Consonanti finali e iniziali nei prestiti in sardo », in ANTONELLI, R., GLESSGEN, M. & VIDESOTT, P. (eds.), *Atti del XXVIII Congresso internazionale di linguistica e filologia romanza* (Roma, 18-23 luglio 2016), BiLiRo 15, Vol. 4, Strasbourg, ELiPhi, 471-483.

- MOLINU, L. (2018b), « Les désignations romanes de la fouine » (synthèse et carte), in BRUN-TRIGAUD, G., CARPITELLI, E., CONTINI, M., CUGNO, F., LAI, J.-P., MANTOVANI, L., RIVOIRA, M. & SPECCHIA M. S. (eds.), *Atlas Linguistique Roman*, vol. II.c, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 55-62.
- MOLINU, L. (2018c), « Le polymorphisme des hypocoristiques en sarde », in GRECO P., VECCHIA C. & SORNICOLA R. (eds.), *Strutture e dinamismi della variazione e del cambiamento linguistico. Atti del Convegno DIA III, Napoli, 24-27 novembre 2014. Memorie dell'Accademia di Archeologia, Lettere e Belle Arti di Napoli*, vol.XX, Napoli, Giannoni editore, 363-380.
- FLORICIC, F. & MOLINU, L. (2018), « Are Sardinian vocatives perfectly regular? », in GRIMALDI, M., LAI, R., FRANCO, L & BALDI, B. (eds.), *Structuring Variation in Romance Linguistics and Beyond: In honour of Leonardo M. Savoia*, chap. 18. Amsterdam, John Benjamins, 271–282.
- MOLINU, L. (2020a) « Il passato remoto irregolare in sardo » in REMBERGER, E. M., VIRDIS, M. & WAGNER, B. (eds.), *Il Sardo in Movimento*, Gottingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 99-113.
- MOLINU, L. (2020b), « Préstamos en asturiano: Estudio morfo-fonológico », *Lletres Asturianes* 123, 11-27.
- FLORICIC, F. & MOLINU, L. « à paraître », « Phonological and morphological conditioning », in MAIDEN, M. & LEDGEWAY, A. (eds.), *Cambridge Handbook of Romance Linguistics*.
- MOLINU, L. « à paraître », « Les aboutissements des groupes Consonne simple + w et des labiovélares en sarde », in *Actes du XXVIII Congrès international de Linguistique et Philologie romanes, CILPR, Copenhague, (1-6 juillet 2019)*.

Direction éditoriale d'ouvrage ou de revue

- 2004** Molinu L., Rabassa L. *Cahiers de grammaire* 29, « Questions de linguistique et de dialectologie romanes ».
- 2020** Del Puente P, Guazzelli Fr, Molinu L., Pisano S. (eds.), *Tra etimologia romanza e dialettologia. Studi in onore di Franco Fanciullo*. Alessandria: Edizioni dell'Orso.

Communications

- MOLINU, L. (1997), « Morfologia logudorese », *La lingua sarda. L'identità socioculturale della Sardegna nel prossimo millennio*, Quartu Sant'Elena, 9-10 mai 1997. Conférence invitée.
- MOLINU, L. & ROMANO, A. (1999), « La syllabe dans un parler roman de l'Italie du Sud », présentation affichée à *SyllabeS IIèmes journées d'Etudes linguistiques*, Nantes, 25-26-27 mars 1999.
- MOLINU, L. (1999a), « Le statut de la position initiale de mot en sarde : un miroir déformant? », *La Position Forte, Lenition and Fortition*, Nice, 24-25 Juin 1999.
- MOLINU, L. (1999b), « Le statut de la position initiale de mot en sarde : un miroir déformant? », *34th Colloquium of Linguistic*, Mainz, 7-10 septembre 1999.
- MOLINU, L. (1999c), « Métathèse et variation en sarde » *Journée phonologie : théorie et variation*, Toulouse, 26 novembre 1999.
- MOLINU, L. & ROULLET, S. (1999), « Vocali toniche a confronto in parole parossitome francoprovenzali », *10^e Giornate di Studio del Gruppo di Fonetica Sperimentale (A.I.A.)*, Naples, 13-15 décembre 1999.
- MOLINU, L. & ROULLET, S. (2000), « Analisi strumentale e fonologica del vocalismo tonico di una varietà francoprovenzale valdostana », *Colloque international : La dialettologia oggi fra tradizione e nuove metodologie*, Pise, 10-12 février 2000.
- FLORICIC, F. & MOLINU, L. (2000), « Le mot minimal en italien : le cas de l'impératif », *IIème colloque du GDR Phonologie 1954*, Bordeaux, 8-10 juin 2000.

- ROULLET, S. & MOLINU, L. (2000), « Les voyelles toniques des paroxytons francoprovençaux », présentation affichée aux *XXIIIèmes JEP, Journées d'Etude sur la Parole*, Aussois, 19-23 juin 2000.
- MOLINU, L. (2001a), « Variation diatopique et contraintes phonologiques : étude variationnelle de la structure syllabique en sarde », *Programme Intensif (Socrates / Lingua II) Les quatre variations*, Université de Gent, 21/02- 03/03/2001.
- MOLINU, L. (2001b), « Le rôle des contraintes dans la variation dialectale », *Journée d'étude : Le statut des contraintes en phonologie*, Paris, 12 mai 2001.
- MOLINU, L. (2001c), « On metaphony, nasalization and vocalic reduction in Sardinian », *9th Manchester Phonology Meeting (Presession)*, Manchester, 24-25 mai 2001.
- MOLINU, L., (2001d), « Métaphonie, nasalisation et réduction vocalique en sarde », *3^{es} Journées internationales du GDR Phonologie 1954*, Nantes, 30 mai-1 juin 2001.
- MOLINU, L. (2001e), « Les hypocoristiques en italien », *Colloque international : Autour de la minimalité prosodique : hypocoristiques, troncation, reduplication*, Toulouse, 13 juillet 2001.
- BRUN-TRIGAUD, G. & MOLINU, L. (2001), « Présentation du THESOC », *126^{ème} Congrès des sociétés historiques et scientifiques*, Toulouse, 9-14 avril 2001.
- FLORICIC, F. & MOLINU, L. (2001a), « Imperativi monosillabici e 'Minimal Word' in italiano 'standard' e in sardo », *XXXV Congresso Internazionale di Studi della SLI (Società di Linguistica Italiana). Il verbo italiano - Approcci diacronici, sincronici, contrastivi e didattici*, Paris, 20-22 septembre 2001.
- FLORICIC, F. & MOLINU, L. (2001b), « Cliticisation et prédication en Sarde », *Workshop Predicative Morphosyntax: Parameters of Variation in Romance*, Palerme, 23-24 Novembre 2001.
- MOLINU, L. (2002a), « Coarticolazione e contesti prosodici: la nasalizzazione vocalica in sardo campidanese », *XIII^e Journées du GFS 2002. La coarticolazione*, Pise, 28-30 novembre 2002.
- MOLINU, L. (2002b), « Les morphèmes vélaires du subjonctif présent en gascon », *Journées de Morphologie*, Toulouse, 5-6 décembre 2002.
- MOLINU, L. (2005), « Allomorphie des déterminants pluriels dans le logudorien occidental », *Journées Romanes 2. Nom et syntagme nominal dans les langues romanes*, Toulouse, 27-28 janvier 2005.
- MOLINU, L. (2006a), « L'allophonie de /s/ et /r/ dans le logudorien occidental », *Colloque international : Latin – Roman, oral – écrit : une histoire de continuités et de variabilités*, Université de Gand, 21-23 mars 2006.
- MOLINU, L. (2006b), « Les désignations romanes de la fouine », *XVII^e Colloque International de l'ALiR*, Université de Turin/Ovada (Italie), 3-5 octobre 2006.
- MOLINU, L. (2007), « Typologie syllabique dans les parlers italiens », *Journée de phonologie*, Toulouse, 15 mars 2007.
- MOLINU, L. (2008), « L'évolution de -l- intervocalique en sarde méridional : description et confrontation aux modèles phonologiques actuels », *Colloque international : Architecture "dia" et variabilité en langue*, Université de Gand, 28-30 avril 2008.
- FLORICIC, F. & MOLINU, L. (2009a), « On some Romance Monosyllabic Imperatives: frequency effects, markedness, or else? », *Colloque international : Monosyllables: From Phonology To Typology*, Brème, 28-30 septembre 2009.
- FLORICIC, F. & MOLINU, L. (2009b), « Impératifs Monosyllabiques et 'Contraintes de Minimalité' », *Going Romance 23*, Nice, 3-5 décembre 2009.
- MOLINU, L. (2010), « Les infinitifs rhizotoniques en sarde », *XXVI^e Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes*, Valencia, 6-11 septembre 2010.
- MOLINU, L. (2011a), « Le comportement de /r/ en sarde entre diachronie et synchronie », *Journées d'étude : Typologie des rhotiques: manifestations phonétiques et enjeux phonologiques*, Paris, 28-29 juin 2011.

- MOLINU, L. (2011b), « The analogical extension of 2 pl. personal marker –dzis in the North Sardinian language », *The eighth Mediterranean Morphology Meeting (MMM 8): "Morphology and the architecture of the grammar"*, Cagliari (Italie), 14-17 septembre 2011.
- MOLINU, L. (2012a), « L'évolution de /f(r)/ en sarde et en gascon », *Journée Romane. Réflexions sur la variation diatopique et diachronique dans l'espace roman*, Toulouse, 29 mars 2012.
- MOLINU, L. (2012b), « Gli esiti della labiodentale f(r) in sardo », Colloque international : *Italian Dialect Meeting*, Leiden, 24-26 mai 2012.
- MOLINU, L. (2012c), « Le strutture non marcate negli ipocoristici del sardo », *Sardinian Network Meeting*, Constance, 3-4 septembre 2012. Conférence invitée
- MOLINU, L. & PISANO, S (2012), « Riflessioni sulle realizzazioni di /-s/ in alcune parlate sarde confrontate con quelle di altre varietà romanze », Colloque *Max Lepold Wagner a 50 anni dalla sua scomparsa*, association culturelle sarde "GRAZIA DELEDDA", Pise, 1er décembre 2012, Conférence invitée
- MOLINU, L. (2013), « Attacchi complessi e autorizzazione dei segmenti. Il caso dei gruppi fr- e fl- in guascone », Congrès international *The Syllable: State of The Art and Perspectives*. Université de Chieti-Pescara «G. D'Annunzio», Pescara, 11-13 Avril 2013.
- MOLINU, L. & PISANO, S (2013), «Riflessioni sulle realizzazioni di -/s/ in alcune parlate sarde confrontate con quelle di altre varietà romanze », *27^e Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes*, Nancy, 15-20 juillet 2013.
- MOLINU, L. (2014a), « L'adattamento dei prestiti in sardo », *Workshop Lingue delle isole, isole linguistiche*, Università di Corsica Pasquale Paoli / UMR 6420 Lisa, Corte, 22 et 23 septembre 2014. Conférence invitée.
- MOLINU, L. (2014b), « Il polimorfismo degli ipocoristici in sardo », Congrès *DIA III, "Strutture e dinamismi della variazione e del cambiamento linguistico"*, Naples, 24-27 novembre 2014.
- MOLINU, L. (2016), « Il trattamento delle consonanti nei prestiti in sardo », *XXVIII Congrès international de Linguistique et Philologie romanes.CILFR*, Rome, 18-23 juillet 2016.
- BRUN-TRIGAUD, G. & MOLINU, L. (2017), « Atlas linguistique roman : les désignations romanes de scier », *XXII Congrès international de Atlas Linguistique Roman (ALiR)*, Saint-Jacques-de-Compostelle, 21-22 juin 2017.
- MOLINU, L. (2017), « Il passato remoto in sardo: analisi diacronica e sincronica » *Il sardo in movimento – Workshop Internazionale*, Vienne, 27-30 septembre 2017. Conférence invitée
- MOLINU, L. (2018a), « L'Italie et ses dialectes », *Cycle de conférences programmé par l'association Dante Alighieri – Comité d'Albi*, Albi, Médiathèque Pierre-Amalric d'Albi, 12 janvier 2018. Conférence invitée.
- MOLINU, L. (2018b), « L'évolution des groupes Consonne + w en sarde », Colloque international : *16^{èmes} Rencontres du Réseau Français de Phonologie*, Paris, 27 -29 juin 2018.
- BRUN-TRIGAUD, G. & MOLINU, L (2018), « Atlas linguistique roman : les désignations romanes de scier », *XXIII Congrès international de Atlas Linguistique Roman (ALiR)*, Turin, 5-7 septembre 2018.
- MOLINU, L. (2019a), « Gli infiniti rizotonici in sardo antico », *VI Convegno A.L.Ba "Dialetti per parlare e parlarne"*, Potenza, Matera, Acerenza, 10-13 aprile 2019. Conférence invitée.
- MOLINU, L. (2019b), « Les aboutissements des groupes Consonne simple + w et des labiovélares en sarde ». *XXVIII Congrès international de Linguistique et Philologie romanes, CILPR*, Copenhague, (1-6 juillet 2019).
- MOLINU, L. (2019c), « Préstamos en asturiano: Estudio morfo-fonológico », *XXXVIII Xornaes Internacionales d'Estudiu, Academia de la Llingua asturiana (Journées internationales d'étude de l'Académie de la Langue Asturienne)*, Oviedo, 5-7 novembre 2019. Conférence invitée.

MOLINU, L. (2021), « The athematic infinitives in old Sardinian », communication acceptée au 54^{ème} Congrès de la Societas Linguistica Europaea (SLE), 31 août – 3 septembre 2021, on-line.

Séminaires

MOLINU, L. (2009), « La latérale intervocalique en sarde méridional. Analyse phonologique d'un phénomène dialectal », Séminaire d'équipe DDP, Nice, 5 juin 2009.

MOLINU, L. (2013), « L'accord dans le syntagme nominal en sarde méridional » séminaire d'équipe VaST, Toulouse, 5 décembre 2013.

MOLINU, L. (2014), « Problèmes d'accord dans le syntagme nominal en sarde méridional », séminaire d'équipe DDP, Nice, 23 mars 2014.

MOLINU, L. (2015), « Les hypocoristiques à redoublement en sarde », Séminaire d'équipe VaST, Toulouse 19 juin 2015.

MOLINU, L. (2018a), « Le parfait fort en sarde. Analyse synchronique et diachronique », Séminaire d'équipe *Dialectologie et Linguistique formelle*, Nice, 29 mars 2018.

MOLINU, L. (2018b), « Le parfait fort en sarde. Analyse synchronique et diachronique », Séminaire d'équipe VaST, Université Toulouse II, 8 février 2018.

Manuscrits

MOLINU, L. (2018), « Les désignations gallo-romanes de la *ronce* »

BIBLIOGRAPHIE

- AIS : JABERG, K. & JUD, J. (1928-1940), *Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz*, Zofingen, Ringier, 8 vol.
- ALF : GILLERON, J. & ÉDMONT, E. (1902-1910) *Atlas linguistique de la France*, Paris, Champion, 9 vol., supplément 1920.
- ALG : ALLIÈRES, J., RAVIER, X. & AND SÉGUY, J. (1967-1974), *Atlas Linguistique et Ethnographique de la Gascogne*, Paris, Editions du CNRS, 6 vol.
- ALINEI, M. (1992), « Dialectologie, anthropologie culturelle, archéologie: vers un nouvel horizon chronologique pour la formation des dialectes européens », *Actes du Congrès International de Dialectologie*, Bilbo, 21-25 Oct. 1991, Bilbo, Euskaltzaindia, 577-606.
- ALINEI, M. (1997), « L'aspect magico-religieux de la zoonymie populaire », in MELLET, S. (ed.), *Les zonymes*, Nice, Publications de la faculté des lettres, arts, et sciences humaines de Nice, Nouvelle série, n. 38, 9-27.
- ALINEI, M. (2009), « Les désignations romanes de la belette », *Atlas Linguistique Roman*, vol.2.b, Roma, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato, 319-354.
- ALiR : *Atlas Linguistique Roman*, Centre de Dialectologie de Grenoble, I (1996) ; IIa (2001), 2b (2010), Roma, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato.
- ALLA : Academia de la Llingua Asturiana (2001), *Gramática de la llingua asturiana* (3^a ed.) Uviéu, Academia de la Llingua Asturiana.
- ALMC : NAUTON, P. (1955-1961), *Atlas linguistique et ethnographique du Massif central*, Paris, éditons du CNRS. 4 vol.
- ANDERSON, S. R. (1988), *Morphological Change*, in NEWMAYER, Fr. (ed.), *Linguistics. The Cambridge Survey* (vol. 1). Cambridge, Cambridge University Press, 324-362.
- ANDERSON, S. R. (1992), *A-Morphous Morphology*, Cambridge University Press.
- ARONOFF, M. (1994), *Morphology by Itself: Stems and Inflectional Classes*, Cambridge, MA, MIT Press.
- ARREGI, K. (2000), « How the Spanish verb works », paper presented at *The 30th Linguistic Symposium on Romance Languages*, University of Florida, Gainesville [February 2000: <http://home.uchicago.edu/~karlos/Arregi-theme.pdf>].
- AVERY, P. & RICE, K. (1989), « Segment Structure and Coronal Underspecification », *Phonology* 6, 179-200.
- BAFILE, L. (2003a), « Il trattamento delle consonanti finali nel fiorentino: aspetti fonetici », in MAROTTA, G. & NOCCHI, N. (eds.), *La coarticolazione. Atti delle XIIIe Giornate di Studio del GFS (A.I.A.)*, Pisa 28-30 novembre 2002, Pisa, ETS, 205-212.
- BAFILE, L. (2003b), « Le consonanti finali nel fiorentino e nel napoletano », *RID* 27, 149-178.
- BAFILE, L. (2005) « Struttura sillabica e consonanti finali in varietà italiana », *Quaderni del Dipartimento di Linguistica – Università di Firenze* 15, 1-25.
- BARNILS, P. (1913), « Notes sobre l'aranès », *Butlletí de Dialectologia Catalana*, 1, 48-56.
- BARRA-JOVER, M. (2012), « L'évolution des marques du pluriel roman à la lumière de l'occitan », in BARRA-JOVER, M., BRUN-TRIGAUD, G., DALBERA, J.-Ph., SAUZET, P. & SCHEER, T. (eds.), *Études de linguistique gallo-romane*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes, 202-216.
- BEC, P. (1963) « De la réduction gasconne des infinitifs proparoxytoniques latins. Un trait morphologique interférentiel entre gascon et languedocien en occitan ariégeois », *Via Domitia*, X, fasc. 5, 44-55.
- BENUA, L. (1995), *Transderivational identity*, University of Massachusetts - Amherst.

- BERTINETTO, P. M. (1999), « La sillabazione dei nessi /sC/ in italiano: un'eccezione alla tendenza 'universale'? », in BENINCÀ, P., MIONI, A. & VANELLI, L. (eds), *Fonologia e morfologia dell'italiano e dei dialetti d'Italia, Atti del XXXI Congresso della SLI*, Roma, Bulzoni, 71-96.
- BLASCO FERRER, E. (1984), *Storia linguistica della Sardegna*, Tübingen, Niemeyer.
- BLASCO FERRER, E. (1986), *La lingua sarda contemporanea : grammatica del logudorese e del campidanese : norma e varietà dell'uso : sintesi storica*, Cagliari, Edizioni Della Torre.
- BLASCO FERRER, E. (1988), « Il ruolo della morfosintassi negli atlanti regionali e il suo posto nella dialettologia tradizionale e strutturale. Alcune esperienze in Sardegna », in RUFFINO, G. (ed.), *Atlanti regionali, aspetti metodologici, linguistici e etnografici, Atti del XV Convegno del CDS (Palermo 7.-11.10.1985)*, Pisa, Pacini, 49-77.
- BLASCO FERRER, E. (2002), « La Carta sarda in caratteri greci del secolo XI. Revisione testuale e storico-linguistica », *Revue de Linguistique Romane*, 66, pp ; 321-365.
- BLASCO FERRER, E. (2003), *Crestomazia sarda dei primi secoli*, 2 vol., Nuoro, Ilisso.
- BLASCO FERRER, E. & CONTINI, M. (1988), « Sardisch: Interne Sprachgeschichte I. Grammatik », in HOLTUS, G., METZELTIN, M. & SCHMITT, Ch (eds.), *Lexikon der Romanistischen Linguistik*, vol. 4, Tübingen, Niemeyer, 836-853.
- BLEVINS, J. (1995), « The syllable in phonological theory », in GOLDSMITH, J. (ed.), *The Handbook of Phonological Theory*, Oxford, 206-44.
- BLEVINS, J. (2004), *Evolutionary phonology: The emergence of sound patterns*, Cambridge, Cambridge University Press.
- BLEVINS J., & GARRET, A. (1998), « The origins of consonant-vowel metathesis », in *Language* 74.3, 508-556.
- BOBALJK, J. D. (2012), *Universals in comparative morphology: Suppletion, superlatives, and the structure of words*, Cambridge, MA, MIT Press
- BOLOGNESI, R. (1998), *The phonology of Campidanian Sardinian*, Dordrecht, HIL Dissertation 38.
- BOLOGNESI, R. (2001), « Il sardo tra isolamento e contatto: una rianalisi di alcuni stereotipi », *Ianua* 2, 1-47.
- BOLOGNESI, R. & HEERINGA, W. (2005), *Sardegna fra tante lingue. Il contatto linguistico in Sardegna dal Medioevo a oggi*, Cagliari, Condaghes.
- BONET, E. & HARBOUR, D. (2012), « Contextual allomorphy », in TROMMER, J. (ed.), *The morphology and phonology of exponence*, Oxford, Oxford University Press, 195-235.
- BONET, E., LLORET, M. R. & MASCARÓ, J. (2015), *Understanding. Allomorphy: Perspectives from Optimality Theory*, London, Equinox.
- BONET, E., CHENG, L., DOWNING, L. & MASCARÓ, J. (2019), « (In)direct Reference in the Phonology-Syntax Interface under Phase Theory: A Response to "Modular PIC" (D'Alessandro and Scheer 2015) », *Linguistic Inquiry*, 50, 4, 751-777.
- BOTTIGLIONI, G. (1920), « Saggio di fonetica sarda. Gli esiti di L(R, S) + cons. e di J nei dialetti di Sassari e della Gallura, di Nuoro e del Logudoro », *Studj Romanzi*, XV, 5-114.
- BRANDÃO DE CARVALHO, J. (2002), *De la syllabation en termes de contours CV*, Habilitation à diriger les recherches, École des hautes études en sciences sociales, Paris.
- BRANDÃO DE CARVALHO, J. (2008), « Western Romance », in BRANDÃO DE CARVALHO, J., SCHEER, T. & SÉGÉRAL, Ph. (eds.), *Lenition and Fortition*, Berlin, Mouton de Gruyter, 207-234.
- BURES, A. (1989), *The structure of the syllable: principles and parameters in syllabification*, MA thesis, University of Toronto.
- BUTLER, J.L. (1971), *Latin -ĪNUS, -ĪNA, ĪNUS and -ĪNEUS. From Proto-Indo-European to the Romance Languages*, Berkeley / Los Angeles / London, University of California Press, 68.
- BYBEE, J. L. (1985), *Morphology. A Study of the Relation between Meaning and Form*. Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins.

- BYBEE, J. L. (1995), « Regular Morphology and the Lexicon », *Language and Cognitive Processes* 10/5, 425-455.
- BYBEE J. L. (2001), *Phonology and Language Use*, Cambridge, Cambridge University Press.
- BYBEE, J. L. (2010), *Language, usage and cognition*, Cambridge, Cambridge University Press.
- BYBEE, J. L. & BREWER, M. A. (1980), «Explanation in morphophonemics: changes in Provençal and Spanish preterite forms », *Lingua* 52, 201-242.
- CALABRESE, A. (2005), *Markedness and Economy in a Derivational Model of Phonology*, Berlin, Walter de Gruyter.
- CALABRESE, A. (2011), « Investigations on markedness, syncretism and zero exponence in Morphology », *Morphology* 21.2, 283-325.
- CALABRESE, A. (2012), « Allomorphy in the Italian Passato Remoto: A Distributed Morphology Analysis », *Language and Information Society*, 1-75, Sogang University, Korea.
- CALABRESE, A. (2013), « The irregular forms of the Italian 'Passato Remoto': A synchronic and diachronic analysis », in BAAUW, S., DRIJKONINGEN, F., MERONI, L. & PINTO, M. *Romance Languages and Linguistic Theory 2011. Selected papers from 'Going Romance'*, Utrecht 2011, vol. 5. Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, 17-58.
- CALABRESE, A. (2015a), « Irregular Morphology and Athematic Verbs in Italo-Romance' », *Isogloss, Special Issue*, 69-102.
- CALABRESE, A. (2015b), « Locality Effects in Italian Verbal Morphology », in DI DOMENICO, E., HAMANN, C. & MATTEINI, S. *Structures, Strategies and Beyond: Studies in honour of Adriana Belletti*. Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 97-132.
- CAMPROUX, Ch. (1962), *Essai de géographie linguistique du Gévaudan*. Paris, Presses Universitaires de France
- CANELLADA, M. J. (1944), *El bable de Cabranes*. Madrid: S. Aguirre
- CARRERA, A. (2007), *Gramatica aranesa*. Leida: Pagès editors.
- CARSTAIRS, A. (1987) *Allomorphy in Inflection*. Croom Helm, London.
- CARSTAIRS, A. (1988), « Some Implications of Phonologically Conditioned Allomorphy », in BOOIJ, G. & VAN MARLE, J. (eds.), *Yearbook of Morphology 1988*, Foris, Dordrecht, 68-94.
- CARSTAIRS - MCCARTHY, A. (2001), « Grammatically conditioned allomorphy, paradigmatic structure, and the ancestry constraint », *Transactions of the Philological Society* 99, 223-245.
- CARSTAIRS - MCCARTHY, A. (2003), « Directionality and locality in allomorphy: a response to Adger, Béjar & Harbour », *Transactions of the Philological Society* 101, 117-124.
- CHOMSKY, N. (2000) « Minimalist Inquiries: The Framework », in MARTIN, R., MICHAELS, D. & URIAGEREKA, J. (eds.), *Step by Step: Essays on Minimalist Syntax in honor of Howard Lasnik*, Cambridge, MA, MIT Press, 89-156.
- CHOMSKY, N. (2001), « Derivation by Phase », in KENSTOWICZ, M. (ed.), *Ken Hale: A Life in Language*, MIT Press, Cambridge, MA, MIT Press, 1-52.
- CLEMENTS, G. N. (1985), « The geometry of phonological features », *Phonology Yearbook*, 2, 225-252.
- CLEMENTS, G. N., (1990), « The role of the sonority cycle in core syllabification », in KINGSTON, J. & BECKMAN, M. E. (eds.), *Papers in Laboratory Phonology I: between the Grammar and Physics of Speech*, Cambridge, Cambridge University Press, 283-333.
- CLEMENTS, G. N., (1991) « Place of articulation in consonants and vowels: A unified theory », *Working Papers of the Cornell Phonetics Lab* 5, 77-123.
- CLEMENTS, G. N., (1997), « Berber Syllabification: Derivation or Constraints? », in ROCA, I. (ed.), *Derivations and Constraints in Phonology*, Oxford: Clarendon Press, 289-330.

- CLEMENTS, G. N. & KEYSER, S. (1983), *CV Phonology. A Generative Theory of the Syllable*, Cambridge, Mass., MIT Press.
- CONTINI, M. (1986), « Les phénomènes de *sandhi* dans le domaine sarde », in ANDERSEN, H. (ed.), *Sandhi phenomena in the languages of Europa*, Berlin, Mouton, 519-550.
- CONTINI, M., (1987), *Etude de géographie phonétique et de phonétique instrumentale du sarde* (2 vol.), Alessandria, Ed. dell'Orso.
- CONTINI, M. (1996), « La palatalisation de L + Yod dans l'espace roman », in *Atlas Linguistique Roman*, Rome, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato, 1, fasc. 2, 141-151 ; fasc. 3, 1 Carte.
- CONTINI, M. (1992), « L'Atlas Linguistique Roman : état d'avancement du projet », in *Actes du Congrès International de Dialectologie* (Bilbao 1991), Bilbao, *Iker* 7, Euskaltzaindia, Real Academia de la Lengua Vasca, 339-356.
- CONTINI, M., MARTINS, A. M., PROFILI, O., SARAMAGO, J. & VITORINO, G. (1987), « L'analyse phonologique des parlers romans dans le cadre de l'A.L.I.R », *Géolinguistique*, 3, 51-88.
- CONTINI, M., MARTINS, A. M., PROFILI, O., SARAMAGO, J. & VITORINO, G. (1991), « Les traits strident~mat et tendu~lâche dans les systèmes phonologiques des parlers romans. Un essai de géophonologie romane », in *XVIIIe Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes*, Trier (1986), Tübingen, Verlag, 465-477.
- COROMINES, J. (1991), *El parlar de la Vall d'Aran. Gramàtica, diccionari i estudis lexicals sobre el gascó*, Barcelona, Curial.
- CORTELAZZO, M. (1996) « Les domaines dialectaux d'Italie », in *Atlas linguistique roman (ALiR)*, vol.1, *Présentation*, Rome, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato, 95-105.
- COSTA, J. & FIGUEIREDO SILVA, M. Cr. (2006), « Nominal and verbal agreement in Portuguese: an argument for Distributed Morphology », in COSTA, J. & FIGUEIREDO SILVA, M. Cr. (eds.), *Studies on Agreement*, Amsterdam, John Benjamins, 25-46.
- DALBERA, J.-Ph. (1994), *Les parlers des Alpes-Maritimes. Etude comparative. Essai de reconstruction*, Egham, AIEO, 1994.
- DALBERA, J.-Ph. (2002), « Géolinguistique : un nouveau souffle ? », *Revue belge de philologie et d'histoire*. Tome 80, fasc. 3, *Langues et littératures modernes - Moderne taal en litterkunde*, 831-849.
- DANES, F. (1966), « The relation of centre and periphery as a language universal », in VACHEK, J. (ed.), *Travaux linguistiques de Prague 2. Les problemes du centre et de la peripherie du systeme de la langue*. Prague: Academia/Paris, Klincksieck, 9-21.
- DARDEL DE, R. (1958), *Le parfait fort en roman commun*. Genève, Droz ; Paris, Minard.
- DAUZAT, A. (1938), « Les altérations de *l* intervocalique dans le Massif Central », in *Essais de géographie linguistique*, n. s., Montpellier/Paris, 50-90.
- D'ALESSANDRO, R. & SCHEER T. (2015), « Modular PIC », *Linguistic Inquiry* 46, 593-624.
- D'ALESSANDRO, R. & VAN OOSTENDORP, M. (2016), « When imperfections are perfect. Prosody, phi-features and deixis in Central and Southern Italian Vocatives », in *Romance Languages and Linguistic Theory 10: Selected Papers from 'Going Romance' 28 Lisbon* [Romance Languages and Linguistic Theory 10], CARRILHO, E., FIÉIS, A., LOBO, M. & PEREIRA, S. (eds.), Amsterdam / Philadelphia: John Benjamins, 61-82.
- DEI: BATTISTI, C. & ALESSIO, G. (1950-1957), *Dizionario Etimologico Italiano*, 5 vol., Firenze, G. Barbèra.
- DELOGU, I. (ed.) (1997), *Il Condaghe di San Pietro di Silki. Testo logudorese inedito dei secoli XI-XIII*, Sassari, Dessì.
- DE MARTINI, A. L. (ed.) (2006), *Frate Antonio Maria da Esterzili. Libro de comedias*. Cagliari, CUEC.

- DE MARTINI, A. L. (2015), « Storia della lingua sarda campidanese dal secolo XVII al XXI con testi inediti in appendice », [06.09.2015].
<https://natzionicampidanese.files.wordpress.com/2015/08/storia-della-lingua.pdf> [16.06.2018].
- DIEZ, FR. CH. (1882⁵), *Grammatik der romanischen Sprachen*, Bonn, Weber.
- DRESSLER, W. U. (1985), « On the predictiveness of natural morphology », *Journal of Linguistics* 21, 321-37.
- EMBICK, D. (2010), *Localism versus Globalism in Morphology and Phonology*, Cambridge, MA, MIT Press.
- EMBICK, D. (2013), « Morphemes and morphophonological loci », in MARANTZ, A. & MATUSHANSKY, O., *Distributed Morphology Today: Morphemes for Morris Halle*, MIT Press, 151–166.
- EMBICK, D. (2015), *The Morpheme: A Theoretical Introduction*. Boston & Berlin, Mouton de Gruyter.
- EMBICK, D. (2016), « On the distribution of stem alternants: Separation and its limits », in BERMÚDEZ-OTERO, R. & LUÍS, A. (eds.), *The morpheme debate: Diagnosing and analyzing morphomic patterns*, Oxford, Oxford University Press, 276–305.
- EMBICK, D. & HALLE, M. (2005), « On the Status of Stems in Morphological Theory », in GEERTS, T. & JACOBS, H. (eds.), *Proceedings of Going Romance 2003*. Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins, 37–62.
- FANCIULLO, F. (1997), « Basilicata », in MAIDEN, M. & PARRY, M (eds.), *The Dialects of Italy*, Cambridge, Cambridge University Press, 349-354.
- FANCIULLO, F. (1998), « Per una interpretazione dei verbi italiani a “inserto” velare », *Archivio Glottologico Italiano* LXXXIII, 5–48.
- FANCIULLO, F. (2001), « Il rafforzamento fonosintattico nell'Italia meridionale. Per la soluzione di qualche problema », in ZAMBONI, A., P. DEL PUENTE & M. T. VIGOLO (eds.), *La dialettologia oggi fra tradizione e nuove metodologie. Atti del Convegno Internazionale (Pisa 10-12 febbraio 2000)*, ETS, Pisa, 347-382.
- FLORICIC, F. (2002), « La morphologie du Vocatif: l'exemple du sarde », *Vox Romanica*, 61, 151-177.
- FLORICIC, F. (2007a), « Observations sur la gémination consonantique dans les hypocoristiques italiens (première partie) », *Archivio Glottologico Italiano* 92/1, 112-128.
- FLORICIC, F. (2007b), « Observations sur la gémination consonantique dans les hypocoristiques italiens (deuxième partie) », *Archivio Glottologico Italiano* 92/2, 129-178.
- FLORICIC, F. (2008), « The Italian verb-noun anthroponymic compounds at the Syntax / morphology interface », *Morphology* 18, 167-193.
- FLORICIC, F. (2011), « Le vocatif et la périphérie du système des cas: entre archaïsmes et innovations », *L'évolution grammaticale à travers les langues romanes*. Louvain, Peeters, (*Mémoires de la Société de Linguistique de Paris* 19 (Nouvelle Série)), 103-134.
- FLORICIC, F. (2012), « On reduplicated “imperative compounds” in Sardinian », *Lingue e Linguaggio*, XI, 71-96.
- FLORICIC, F. & BOULA DE MAREÜIL, Ph. (2001), « La phonologie des sigles en italien ou l'émergence du marqué », *Italian Journal of linguistics*, 13, 2, 211-254.
- FRANCESCHI, T. & RIVOIRA, M. (à paraître) « segar el trigo – segare il grano », in CASANOVA HERRERO, E. (ed.), *Actes du XXVI Congrès de Linguistique et de Philologie Romanes*, Berlin-New York, Walter de Gruyter.
- GAUCHAT, L. (1906), « Gilliéron, J.; Mongin, J. : Scier dans la Gaule romane du Sud et de l'Est », *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 29, 273-278.
- GIANNELLI, L. (1997), « Tuscany », in MAIDEN, M. & PARRY, M (eds.), *The Dialects of Italy*, Cambridge, Cambridge University Press, 297-302.
- GIANNELLI, L. & CRAVENS, T. D. (1997) « Consonantal weakening », in MAIDEN, M. & PARRY, M (eds.), *The Dialects of Italy*, Cambridge, Cambridge University Press, 32-40.

- GILLIERON, J. & MONGIN, J (1905), *Étude de géographie linguistique. «Scier » dans la Gaule romane du Sud et de l'Est*, Paris.
- GILLIERON, J. & ROQUES, M (1907), « Etudes de géographie linguistique, VIII, Mirages phonétiques », *Revue de philologie française*, XXI, 107-149.
- GOLDSMITH, J. (1976), *Autosegmental Phonology*, Bloomington, Indiana University Linguistic Club.
- GOLDSMITH, J. (1990), *Autosegmental and metrical phonology*, Cambridge (USA) / Oxford, Blackwell.
- GORRA, E. (1890), « Fonetica del dialetto di Piacenza », in *Zeitschrift für Romanische Philologie* 14, 133-158.
- GORRA, E. (1892), « Il dialetto di Parma », in *Zeitschrift für Romanische Philologie* 16, 372-379.
- GRAMMONT, M. (1905-6), « La métathèse dans le parler de Bagnères-de Luchon », *Mémoires de la Société de linguistique de Paris* 13, pp. 6-90.
- GRAMMONT, M. (1907), « La métathèse à Pléchâtel (Aute-Brétagne) », *Romanische Forschungen* 23, pp. 517-523.
- GRAMMONT, M. (1933), *Traité de Phonétique*, Paris, Delagrave.
- GUARNERIO, P. E. (1892-1894), « L'antico campidanese dei sec. XI-XIII secondo le 'Antiche carte volgari dell'Archivio Arcivescovile di Cagliari », *Archivio Glottologico Italiano*, XIII, 189-259.
- GUARNERIO, P. E. (1906), « Gli statuti della Repubblica sassarese, testo logudorese del secolo XIV, nuovamente edito d'in sul codice e annotato », *Studj Romanzi*, IV, 1-124.
- HAJEK, J. (1997a), « Emilia-Romagna », in MAIDEN, M. & PARRY, M (eds.), *The Dialects of Italy*, Cambridge, Cambridge University Press, 271-278.
- HAJEK, J. (1997b), *Universals of Sound Change in Nasalization*, Oxford, Blackwell Publishers.
- HALLE, M. (1997), « Distributed morphology: Impoverishment and fission », in: BRUENING, B., KANG, Y. & MCGINNIS, M. (eds.), *MITWPL 30: Papers at the Interface*, Cambridge, MITWPL, 425-449.
- HALLE, M. & MARANTZ, A. (1993), « Distributed Morphology and the pieces of inflection », in HALE, K. & KEYSER, S. (eds.), *The view from Building 20: Essays in linguistics in honor of Sylvain Bromberger*, Cambridge, MA, MIT Press, 111-176.
- HALLE, M., VAUX, B. & WOLFE, A. (2000), « On Feature Spreading and the Representation of Place of Articulation », *Linguistic Inquiry* 31/3, 387-444.
- HARLEY, H. & NOYER, R. (1998), « Licensing in the non-lexicalist lexicon: nominalizations, vocabulary items and the Encyclopaedia », in HARLEY, H (ed.), *MITWPL 32: Papers from the UPenn/MIT Roundtable on Argument Structure and Aspect*, Cambridge, MITWPL, 119-137.
- HARLEY, H. & NOYER, R. (1999), « Distributed Morphology », *Glott International* 4/4, 3-9.
- HARRIS, J. (1990), « Segmental complexity and phonological government », in *Phonology* 7, 255-300.
- HASPELMATH, M. (2020), « The morph as a minimal linguistic form », *Morphology* 30, 117-134. <https://ling.auf.net/lingbuzz/004926>
- HASPELMATH, M. & SIMS, A. D. (2010), *Understanding Morphology*, London, Hodder Education.
- HASTINGS, R. (1997), « Abruzzo and Molise », in MAIDEN, M. & PARRY, M (eds.), *The Dialects of Italy*, Cambridge, Cambridge University Press, 321-329.
- HYMAN, L. (2001), « The Limits of Phonetic Determinism in Phonology: *NC revisited », in HUME, E. & JOHNSON, K. (eds.), *The role of Speech Perception in Phonology*, San Diego, 141-85.
- HOCKETT, F.C. (1954), « Two Models on Grammatical Description », *Word*, 10, 210-234. *Readings in Linguistics*, vol.1, 386-399.
- HONEYBONE, P. (1999), « I blame the government », *Language Sciences* 21, 177-221.
- HUME, E. (1991), « Metathesis in Maltese: Implications for the Strong Morphemic Plane Hypothesis », *N.E.L.S.* 21, 157-172.

- HUME, E. (1997a), *Metathesis in Phonological Theory: The Case of Leti*, 1-35 (ms).
- HUME, E. (1997b), *Towards an Explanation of Consonant/Consonant Metathesis*, 1-33 (ms).
- HYMAN, L. (2001), « The Limits of Phonetic Determinism in Phonology: *NC revisited », in HUME, E. & JOHNSON, K. (eds.), *The role of Speech Perception in Phonology*, San Diego, 141-85.
- JORDAN I. & J. ORR, (1937), *Introduction to Romance Linguistics, its Schools and Scholars* London, London, Methuen & Co. Ltd.
- ISAČENKO, A. V. (1964), « On the conative function of language », in VACHEK, J. (ed.), *A Prague School Reader in Linguistics*, Bloomington, Indiana University Press, 88–97.
- KARCEVSKI, S. (1999) « Introduction à l'étude de l'interjection » // in *Inédits et introuvables, textes rassemblés et établis par Irina et Gilles Fougeron*, Louvain, Peeters, 175-188.
- KAYE, J. (1992), « Do you believe in magics? The story of s+C sequences », *SOAS Working Papers* 3, 293-313
- KAYE, D. J. & LOWENSTAMM, J. (1984), « De la syllabicité », in DELL F, HIRST D., & VERGNAUD J.-R. (eds.), *Forme sonore du langage. Structures des représentations en phonologie*, Paris, Hermann, 123-59.
- KAYE, D. J. & LOWENSTAMM, J. & VERGNAUD J.-R. (1985), « The internal structure of phonological elements: a theory of charm and government », *Phonology Yearbook* 2, 305-328.
- KAYE, D. J. & LOWENSTAMM, J. & VERGNAUD J.-R. (1988), « Rektion und Kon-stituentrektion in der Phonologie », *Linguistische Berichte* 11,; 31-75.
- KAYE, D. J. & LOWENSTAMM, J. & VERGNAUD J.-R. (1990), « Constituent structure and government in phonology », *Phonology* 7, 193-231.
- KENSTOWICZ, M. (1994), *Phonology in Generative Grammar*, Oxford
- KENSTOWICZ, M. (2005), *The phonetics and phonology of Korean loanwords adaptation*, ms.
- KOLOVRAT, G. (1923), *Étude sur la vocalisation de la consonne l dans les langues romanes*, Paris.
- JAKOBSON, R., FANT, G. & HALLE, M. (1952), *Preliminaries to Speech Analysis*. Cambridge, MA, MIT.
- JANDA, L. A. (1994), « The spread of athematic 1sg m in the major West Slavic languages », *The Slavic and East European Journal* 38 (1), 90-119.
- JANDA, L. A. (1999), « Categorization and analogical change: The case of athematic 1sg m in the Slavic languages », in DE STADLER, L. & EYRICH CH. (eds.), *Issues in Cognitive Linguistics*, Berlin / New York, Mouton de Gruyter, 75-95.
- LAI, R. (2010), « Gradi di forza nelle occlusive di una sotto-varietà campidanese dell'Ogliastra », *Rivista italiana di dialettologia*, XXXIII, 85-100.
- LAI, R. (2013), *Positional Effects in Sardinian Muta cum Liquida. Lenition, Metathesis, and Liquid Deletion*, Alessandria, Edizioni Dell'Orso.
- LAI, R. (2015), « Word-initial geminates in Sardinian », *Quaderni di linguistica e studi orientali* 1, 37-60.
- LAI, R. (2018), « Problèmes sociolinguistiques de la normalisation du sarde », *Annali Online di Ferrara - Lettere* 13, 61–80.
- LAMPITELLI, N. (2017), « A morphophonological analysis of the velar insert in Italian verbs », *Glossa: a journal of general linguistics* 2 (1), 47, 1–26.
- LAUSBERG, H. (1976), *Linguistica romanza. II. Morfologia*, Milano, Feltrinelli.
- LIEBER, R. (1980), *The Organization of the Lexicon*, Doctoral dissertation, MIT.
- LIEBER, R. (1992), *Deconstructing morphology: Word formation in syntactic theory*, Chicago, University of Chicago Press.
- LIPSKI, J. M. (1990) [1992], « Metathesis as Template-Matching: A Case Study From Spanish », *Folia Linguistica Historica* XI.1-2, 89-104.

- LIPSKY, J., (1995), « Spanish hypocoristics: towards a unified prosodic analysis », *Hispanic Linguistics* 6/7, 387-434.
- LOPORCARO, M. (1997a), « Lengthening and raddoppiamento fonosintattico », in MAIDEN, M. & PARRY, M (eds.), *The Dialects of Italy*, Cambridge, Cambridge University Press, 41-51.
- LOPORCARO, M. (1997b), « Puglia and Salento », in MAIDEN, M. & PARRY, M (eds.), *The Dialects of Italy*, Cambridge, Cambridge University Press, 338-348.
- LOPORCARO, M. (2003), « Dialettologia, linguistica storica e riflessione grammaticale nella romanistica del Duemila. Con esempi dal sardo », in SÁNCHEZ MIRET F. (ed.), *Actas del XXIII CILFR*, Salamanca, 24-30 Settembre 2001, Tübingen, Niemeyer, vol. I, 83-111.
- LOPORCARO, M. (2012), « Stems, endings and inflectional classes in Logudorese verb morphology », *Lingue e linguaggio*, 11(1):5-34. <http://www.zora.uzh.ch/63497>
- LOPORCARO, M. (2014), « Contre le principe de maximisation du thème: le témoignage de la flexion verbale du sarde », in *Morphologie flexionnelle et dialectologie romane*, Leuven, Peeters Publishers, 51-65.
- LÖRINCZI, M. (2000), « Storia della lingua sarda secondo i falsi di Arborea e il concetto di “arcaicità del sardo” », in *Actes du XXIIe Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes* (Bruxelles, juillet 1998), Tübingen, Niemeyer, I vol., 101-105.
- LÖRINCZI, M. (2007), « Globalizzazione/scomparsa, identità/arcaicità delle lingue », in *Sardegna: seminario sull'identità* (AA. VV.), Cagliari, CUEC, 107-118.
- LOWENSTAMM, J. (1981), « On the maximal cluster approach to syllable structure », *Linguistic Inquiry* 12, 575-604.
- LUPINU, G. (2010), *Carta de logu dell'Arborea : nuova edizione critica secondo il manoscritto di Cagliari (BUC 211) con traduzione italiana*, Oristano, S'Alvure.
- MAIDEN, M. (1995), *A Linguistic History of Italian*, London, Longman.
- MAIDEN, M. (1998), *Storia linguistica dell'italiano*, Bologna, Il Mulino.
- MAIDEN, M. (2000), « Di un cambiamento intramorfologico: origini del tipo *dissi dicesti* ecc. », *Archivio Glottologico Italiano* 85, 137-171.
- MAIDEN, M. (2005), « Morphological autonomy and diachrony », in BOOIJ, G. & VAN MARLE, J., *Yearbook of Morphology 2004*. Dordrecht, Kluwer, 137-175.
- MAIDEN, M. (2007), « On the morphology of Italo-Romance imperatives », in BENTLEY, D. & LEDGWAY, A. (eds.), *Sui dialetti romanzi. Saggi in onore di Nigel B. Vincent*, Norfolk, Biddles, 148-164.
- MAIDEN, M. (2009) « From pure phonology to pure morphology the reshaping of the romance verb », *Recherches Linguistiques De Vincennes* 38, 45-82.
- MAIDEN, M. (2010), « Morphological persistence » in MAIDEN, M., SMITHS, J. Ch., & LEDGWAY, A., *The Cambridge History of the Romance Languages*, Vol. I. Cambridge, Cambridge University Press, 155-215.
- MAIDEN, M. (2018), « New thoughts on an old puzzle The Italian alternation type *dissi, dicesti, feci, facesti* », *Revue Romane* 53/2, 217-260.
- MANCA, D. (ed.) (2002), *Antonio Cano. Sa Vitta et sa Morte, et Passione de sanctu Gavinu, Prothu et Januariu*. Cagliari: CUEC.
- MANINCHEDDA, P. (2007), *Medioevo latino e volgare in Sardegna*, Cagliari, Centro di studi filologici sardi-CUEC.
- MANZINI, M. R. & SAVOIA, L.M. (2005), *I dialetti italiani e romanci. Morfosintassi generativa*, 3 voll. Alessandria, Edizioni dell'Orso.
- MARANTZ, A. (1997), « No escape from syntax: Don't try morphological analysis in the privacy of your own Lexicon », in DIMITRIADIS, A., SIEGEL, L., SUREK-CLARK, C. & WILLIAMS, A., *Penn*

- Working Papers in Linguistics 4:2: Proceedings of the 21st Annual Penn Linguistics Colloquium*, Philadelphia, University of Pennsylvania, 201–225.
- MAROTTA, G. (1991), « Innovazione e continuità nella struttura sillabica: italiano e latino a confronto », in GIANNELLI, L. *et alii* (a cura di), *Tra rinascimento e strutture attuali. Atti del Primo Convegno della Società Internazionale di Linguistica e Filologia Italiana* (Siena, 28- 31 marzo 1989). Vol. 1. Rosenberg & Sellier, Torino, 179-193.
- MAROTTA, G. (1995), « La sibilante preconsonantica in italiano : questioni teoriche e analisi sperimentale », in AJELLO, R. & SANI, S. (eds.), *Scritti linguistici e filologici in onore di Tristano Bolelli*, Pisa, Pacini, 393-436
- MAROTTA, G. (1999) « *Degenerate Feet* nella fonologia metrica dell'italiano », *Fonologia e morfologia dell'italiano e dei dialetti d'Italia*, Atti del XXXI Congresso della Società di Linguistica Italiana (SLI 41), Bulzoni, Roma, 97-116.
- MARTINET, A. (1937), *La gémination consonantique d'origine expressive dans les langues germaniques*, Copenhagen, Levin & Munksgaard, Paris , Klincksieck.
- MASSON, O. (1986), « Géminations expressives dans l'anthroponymie grecque », *BSL*, LXXXI, 1, 217-229.
- MATTHEWS, P. H. (1972), *Inflectional Morphology: a Theoretical Study Based on Aspects of Latin Verb Conjugation*, Cambridge University Press.
- MATTHEWS, P. H. (1991²), *Morphology*, Cambridge University Press.
- MCCARTHY, J & PRINCE, A. (1994), *The emergence of the unmarked*, Unpublished manuscript. University of Massachusetts, Amherst.
- MEILLET, A. (1904-5), « Gilliéron, J. et J. Mongin. *Étude de géographie linguistique. «Scier » dans la Gaule romane*, Paris 1905 in-4°, p.30 et 5 cartes », *L'année sociologique*, 597-599.
- MEILLET, A. (1948), *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris.
- MELONI, G. (ed.) (2005), *Il condaghe di San Gavino*. Cagliari: CUEC.
- MENSCHING, G. & REMBERGER, E. (2017), « Morfosintassi: diacronia », in BLASCO FERRER, E., KOCH, P. & MARZO, D. (eds.), *Manuale di linguistica sarda*. Berlino/Boston, De Gruyter, 359–375.
- MERCI, P. (ed.) (2001), *Il Condaghe di San Nicola di Trullas*, Nuoro, Ilisso.
- MIELKE, J. (2005), « Ambivalence and ambiguity in laterals and nasals », *Phonology* 22, 169-203.
- MÜLLER, D. (2011), *Developments of the lateral in occitan dialects and their romance and cross-linguistic context*. Thèse de Doctorat. Université de Toulouse 2 / Université de Heidelberg.
- MURRAY, R. W. & VENNEMANN, Th. (1982), « Syllable contact change in Germanic, Greek and Sidamo », *Klagenfurter Beitrage zur Sprachwissenschaft* 8, 321-349.
- MURRAY, R. W. & VENNEMANN, T (1983), «Sound change and syllable structure in Germanic phonology», *Language* 59, 514-528.
- NAVAS SÁNCHEZ-ÉLEZ, V. (1997), « Factores lingüísticos y extralingüísticos que determinan la alternancia de las variantes de /-s/ en un dialecto luso-español, el barranqueño », *Revista de Filología Románica* 14, 391-410.
- NESPOR, M., & VOGEL, I. (1986), *Prosodic phonology*, Dordrecht, Foris.
- NESPOR, M. (1993), *Fonologia*, Bologna, Il Mulino
- NEVINS, A. (2011), « Phonologically conditioned allomorph selection », in VAN OOSTENDORP, M., EWEN, C., HUME, E., AND RICE, K. (eds.), *The Blackwell Companion to Phonology*, Chichester, Wiley-Blackwell, 2357–382.
- NOYER, R. (1992), *Features, Affixes, and Positions in Autonomous Morphological Structure*. Doctoral dissertation, MIT.
- NOYER, R. (1997), *Features, Positions and Affixes in Autonomous Morphological Structure*, New York, Garland Publishing.

- OLIVIERI, M. (2011), « Typology or Reconstruction: the Benefits of Dialectology for Diachronic Analysis », in SCHEER, T., JACOBS, H. & BERNS, J. (eds.), *Romance Languages and Linguistic Theory 2009. Selected papers from «Going Romance» Nice 2009*, Amsterdam/Philadelphia, Benjamins, 239–253.
- OLIVIERI, M., CASAGRANDE, S., BRUN-TRIGAUD, G. & GEORGES, P. Au. (2017), « Le Thesaurus Occitan dans tous ses états », *Rev. franç. de linguistique appliquée*, XXII-1 (89-102).
- OLTRA-MASSUET, M. I. (1999), *On the Notion of Theme Vowel: A New Approach to Catalan Verbal Morphology*, Master's Thesis, MIT.
- OLTRA-MASSUET, M. I. & ARREGI, K. (2005), « Stress-by-Structure in Spanish », *Linguistic Inquiry* 36, 43–84.
- PARADIS, C. (1988), « On Constraints and Repair Strategies », *The Linguistic Review* 6, 71-97.
- PARADIS, C. (1993), « Phonologie générative multilinéaire », in NESPOULOUS, J.-L. (ed.), *Tendances actuelles en linguistique*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 11-47.
- PARADIS, C. (1995), « Derivational Constraints in Phonology: Evidence from Loanwords and Implication », *CLS 31, The Main Session*, Vol. 1, 360-374.
- PARADIS, C. (1997), « Préservation phonémique et seuil de tolérance dans l'adaptation des emprunts », in AUGER, J. & ROSE, Y (eds.), *Exploration du lexique*, Québec, CIRAL.
- PARADIS, C. & BELAND, R. (1997), « Paraphasies syllabiques et adaptations d'emprunts: prédiction dans un cas d'aphasie progressive primaire », in BLAIR, L. et alii (eds.), *Actes du congrès annuel de l'Association canadienne de linguistique 1997*, Calgary, *Working Papers in Linguistics*, 167-178.
- PARADIS, C. & BÉLAND, R. (2002) « Syllabic Constraints and Constraint Conflicts in Loanword Adaptation, Aphasic Speech and Children's Errors », in LAKS, L. et alii (eds.), *Phonology: Phonetics to Cognition*, Oxford, University Press, 191-225.
- PARADIS, C. & EL FENNE, F. (1995), « French verbal inflection revisited: constraints, repairs and floating consonants », *Lingua* (95), 169-204.
- PARADIS, C. & LACHARITÉ, D. (1996), « Saving and cost in Loanword Adaptation in Fula: Predictions of the TCRS-Phonological Model », *McGill Working Papers in Linguistics* 11, 46-84.
- PARADIS, C. & LACHARITÉ, D. (2011a), « Structure Preservation: The Resilience of Distinctive Information », in VAN OOSTENDORP, M., EWEN, C. J., HUME, E. & RICE, K. (eds.), *The Blackwell Companion to Phonology* 3, Malden (MA)/Oxford, Wiley-Blackwell, 1787-1810.
- PARADIS, C. & LACHARITÉ, D. (2011b), « Loanword Adaptation: From Lessons Learned to Findings », in GOLDSMITH, J. (ed.), *Handbook of Phonological Theory*, Cambridge, Blackwell, 751-778.
- PARADIS, C. & TREMBLAY, A. (2009), « Non distinctive features in loanword adaptation: The unimportance of English aspiration in Mandarin Chinese phoneme categorization », in CALABRESE, A. & WETZEL, W. L. (eds.), *Loan Phonology*, Amsterdam, John Benjamins, 211-224.
- PARADIS, C. & PRUNET, J.-F. (1989), « On Coronal Transparency », *Phonology* 6, 317-348.
- PARADIS, C. & PRUNET, J.-F. (eds.) (1991), *The special status of coronals : Internal and external evidence. Phonology and Phonetics* 2, San Diego, California, Academic Press.
- PASSINO, D. (2008), *Aspects of consonantal lengthening in Italian*, Padova, Unipress.
- PASTER, M. (2009), « Explaining phonological conditions on affixation: evidence from suppletive allomorphy and affix ordering », *Word Structure*, 2(1), 18–37.
- PAULIS, G. (1981), « La tensione articolatoria delle tenui latine e il sardo », *Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia di Cagliari*, N.S. 2, 1-36.
- PAULIS, G. (1984a), « Introduzione », in WAGNER M. L., *Fonetica storica del sardo* (trad. it. de *Historische Lautlehre des Sardischen*, Halle, Niemeyer, 1941; traduzione, introduzione e appendice di G. Paulis), Cagliari, Trois, VII-CX.

- PAULIS, G. (1984b), *Appendice alla Fonetica Storica del sardo*, Cagliari, G. Trois.
- PENSADO, C. (1986), « El contacto de sílabas como origen de las evoluciones de las secuencias de consonante + wau en romance », *Revista de filología románica* 4, 73-110.
- PÉREZ SALDANYA, M. (1998), *Del Latí al català. Morfosintaxi verbal historica*, Valencia, Biblioteca Lingüística catalana.
- PÉREZ SALDANYA, M. & VALLÈS BOTEY, T. (2005), « Catalan morphology and low-level patterns in a network model », *Catalan journal of linguistics*, 4, 199-223.
- PIÑEROS, C. E. (2000), « Prosodic and segmental unmarkedness in Spanish truncation », *Linguistics*, 38-1, 63-98.
- PINTO, I. (2011), *La formazione delle parole in sardo*, Nuoro, Ilisso.
- PINTO, I., PAULIS, G. & PUTZU, I. (2012), « Sardinian adjectives with the N-i-A structure », *Lingue e Linguaggio* XI, 49-70.
- PISANO, S. (2004-2006), « Il sistema verbale del sardo moderno: tra conservazione e innovazione », *L'Italia Dialettale* 65, 73-104 et 66/67, 137-244.
- PISANO, S. (2010), « L'utilizzo dei tempi sovracomposti in alcune varietà sarde moderne », *Lingua e Stile* 45, 125-133.
- PISANO, S. (2012), « Considerazioni preliminari sulla morfologia verbale del condaghe di San Pietro di Silki », *Bollettino di Studi Sardi* 5, 119-130.
- PISANO, S. (2013), « Marche di genere nella sesta persona del verbo 'essere': il caso di Sèneghe (Or) », *Lingua e Stile* 58, 285-295.
- PISANO, S. (2016), *Il sistema verbale del sardo moderno: tra conservazione e innovazione*. Pisa, ETS.
- PITTAU, M. (1972²), *Grammatica del sardo-nuorese. Il più conservativo dei parlari neolatini*, Bologna, Patron.
- PLENAT, M. (1984), « Toto, Fanfa, Totor et même Guiguite sont des ANARs », in Dell, F. et alii (eds.), *Forme sonore du langage. Structure des représentations en phonologie*, Paris, Hermann, 161-181.
- PLENAT, M. (1999), « Prolégomènes à une étude variationniste des hypocoristiques à redoublement en français », *Cahiers de grammaire* 24, 183-219.
- PLENAT, M. (2003), « L'optimisation des attaques dans les hypocoristiques espagnols », *Langage*, 152, 78-101.
- POMINO, N. & STARK, E. (2009), « Adnominal Adjectives in Romance. Where Morphology seemingly meets Semantics », in ESPINAL, M.T., LEONETTI, M. & McNALLY, L. (eds.), *Proceedings of the IV Nereus International Workshop "Definiteness and DP Structure in Romance Languages"*, Arbeitspapier 124, Fachbereich Sprachwissenschaft, Universität Konstanz, 113-135.
- PONS MOLL, C. (2005), « Avall, que fa baixada. Els efects de la llei del Contacte Sil·làbic en les llengües romàniques », *Linguistica Occitana* 3, 28-48.
- POPE, M. K. (1934), *From Latin to modern French with special consideration of Anglo-Norman; phonology and morphology*, Manchester, Manchester University Press.
- POPLACK, S. (1980), « Deletion and disambiguation in Puerto Rican Spanish », *Language* 56, 371-385.
- PRINCE, A. & SMOLENSKY, P. (1993), *Optimality Theory* (ms), Rutgers University & the University of Colorado at Boulder.
- RALLI, A. (2007), « On the Role of Allomorphy in Inflectional Morphology: Evidence from Dialectal Variation », in SICA, G (ed.) *Open problems in Linguistics and Lexicography*, Milano, Polimetrica, 1-32.
- REPETTI, L. (1995a), « Constraints on Prosodic Structure: A Study of the Dialect of Coli (PC) », *Studi italiani di linguistica teorica e applicata* 24, 279-288.

- REPETTI, L. (1995b), « Epentesi nei dialetti emiliani e romagnoli » in BANFI, E. *et alii* (eds.) *Italia settentrionale: crocevia di idiomi romanzi: Atti del convegno internazionale di studi*, Trento, 21-23 ottobre 1993, Tübingen: Max Niemeyer Verlag, 81-86.
- REPETTI, L. (1996), « Syllabification and Unsyllabified Consonants in Emilian and Romagnol Dialects », in PARODI, C., QUICOLI, C., SALTARELLI, M. & ZUBIZARETTA M. L. (eds.), *Aspects of Romance Linguistics: Selected Papers from the Linguistic Symposium on Romance Languages XXIV, March 10-13, 1994*. Washington, DC, Georgetown University Press, 373-382.
- REPETTI, L. (1997), « The syllable », in MAIDEN, M. & PARRY, M (eds.), *The Dialects of Italy*, Cambridge, Cambridge University Press, 52-57.
- REPETTI, L. (2006), « The emergence of marked structures in the integration of loans in Italian », in GESS, R. & ARTEAGA, D. (eds.), *Historical Romance linguistics: Retrospective and Perspectives*, Amsterdam & Philadelphia, John Benjamins, 209-235.
- REPETTI, L. (2009), « Geminata in English loans in American varieties of Italian », in CALABRESE, A. & WETZEL, W. L. (eds.), *Loan Phonology*, Amsterdam, John Benjamins, 225-240.
- REPETTI, L. (2012), « Consonant-Final Loanwords and Epenthetic Vowels in Italian », *Catalan Journal Linguistics* 11, 167-188.
- RICE, K. (1992), « On deriving sonority: a structural account of sonority relationships », *Phonology* 9, 61-99.
- RICE, K. (1993), « A reexamination of the feature [sonorant]: the status of 'sonorant obstruent' », *Language* 69.2, 308-344.
- RICE, K. (1994a), « Peripheral in Consonants », *Canadian Journal of Linguistics* 39, 191-216.
- RICE, K. (1994b), « Laryngeal Features in Athapaskan Languages », *Phonology* 11, 107-147.
- RICE, K. (1996), « Default variability: The coronal-velar relationship », *Natural Language and Linguistic Theory* 14, 493-543.
- RICE, K. (1999a), « Featural Markedness in Phonology: Variation. Part 1 » *Glott international* 4 (7), 3-6.
- RICE, K. (1999b), « Featural Markedness in Phonology: Variation. Part II » *Glott international* 4 (8), 3-7.
- RICE, K. (2005), « Liquid relationships », *Toronto Working Papers in Linguistics* 24, 31-44.
- RICE, K. (2006), « Let the language tell its story? The role of linguistic theory in writing grammars » in AMEKA, F. K., DENCH, A. & EVANS, N., (eds.), *Catching Language. The Standing Challenge of Grammar Writing*, Berlin, Mouton De Gruyter, 235-267.
- RICE, K. (2007), « Markedness in Phonology », in DE LACY, P. (ed.), *The Cambridge Handbook of Phonology*, Cambridge, Cambridge UP 79-97.
- RICE, K. (2011), « Consonantal Place of Articulation », in VAN OOSTENDORP, M., EWEN, C. J., HUME, E. & RICE, K. (eds.), *The Blackwell Companion to Phonology* 1, Malden (MA)/Oxford, Wiley-Blackwell, 519-549.
- RICE, K. & AVERY, P. (1991), « On the relationship between laterality and coronality », in PARADIS, C. & PRUNET, J.-F. (eds.), *The special status of coronals: internal and external evidence*, San Diego, Academic Press, 101-124.
- RICE, K. & AVERY, P. (1995), « Variability in a deterministic model of language acquisition : A theory of segmental elaboration », in ARCHIBALD, J (ed.), *Phonological Acquisition and Phonological Theory*, Hillsdale, NJ, Lawrence Erlbaum, 23-42.
- RIZZI, L. (1982), *Issues in Italian syntax*, Dordrecht, Foris
- ROHLFS, G. (1966), *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti*, vol. 1: *Fonetica*, Torino, Einaudi
- ROHLFS, G. (1968), *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti*, vol. 2: *Morfologia*, Torino, Einaudi.

- ROHLFS, G. (1996), *Nuovo dizionario dialettale della Calabria*, Ravenna, Longo editore.
- RONJAT, J. (1932), *Grammaire istorique des parlers provençaux modernes. Tome II. Première partie: Fonétique. II. Consonnes et phénomènes généraux*, Société des langues romanes.
- RUFFINO, G. (1997), « Sicily », in MAIDEN, M. & PARRY, M (eds.), *The Dialects of Italy*, Cambridge, Cambridge University Press, 365-375.
- SAMUELS, B. (2009), *The structure of phonological theory*, Boston, MA: Harvard University dissertation.
- SAMUELS, B. (2010), « Phonological derivation by phase: Evidence from Basque » *University of Pennsylvania Working Papers in Linguistics (PWPL)* 16(1), 166–175.
- SAUZET, P. (2011), « Los morfèmas de plural nominal a Sant Julian de Cremsa: [-w] e lo ton bas », in *Actes du 9^e congrès de l'AIEO*, Aachen, Shaker, vol. 2, 827-842.
- SAUZET, P. (2012), « Occitan plurals. A case for a morpheme-based morphology », in GAGLIA, S. & HINZELIN M. O. (eds.) *Inflection and Word Formation in Romance Languages*, Amsterdam, John Benjamins, 179-200.
- SCHEER, T (2000), *De la localité, de la morphologie et de la phonologie en phonologie. Habilitation à diriger les recherches*, Université de Nice.
- SCHEER, T. (2004), *A Lateral Theory of Phonology. Vol. 1 : What Is CVCV, and Why Should It Be ?* Berlin : Mouton de Gruyter.
- SCHEER, T. (2008), « Why the prosodic hierarchy is a diacritic and why the interface must be direct. Sounds of Silence : Empty Elements in Syntax and Phonology », Jutta Hartmann, J., Hegedüs, V & van Riemsdijk, H. (eds.) , Amsterdam, Elsevier, 145-192.
- SCHEER, T. & SEGERAL, Ph. (2001), « Les séquences consonne + yod en gallo-romain », *Recherches linguistiques de Vincennes* 30, 87-120.
- SCHMID, S. (1997), « A typological view of syllable structure in some italian dialects », in BERTINETTO, P. M., GAETA, L., JETCHEV, G. & MICHAELS, D. (eds.), *Certamen Phonologicum III*. Torino, Rosenberg & Sellier, 247-265.
- SCHMID, S. (1998a), « Tipi sillabici nei dialetti dell'Italia settentrionale », in RUFFINO, G. (ed.), *Atti del XXI congresso internazionale di linguistica e filologia romanza*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 613-625.
- SCHMID, S. (1998b), « Types syllabiques dans quelques dialectes d'Italie », in Elsevier Science Ltd., 111.
- SCHMID, S. (2000), « Tipi sillabici in alcuni dialetti dell'Italia centro-meridionale », in ENGLEBERT, A., PIERRARD, M, ROSIER, L & VAN RAEMDONK, D (eds.), *Vivacité et diversité de la variation linguistique*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 343-350.
- SÉGÉRAL, Ph. & SCHEER, T. (2008), « *Positional factors in Lenition and Fortition* », in BRANDÃO DE CARVALHO, J., SCHEER, T. & SÉGÉRAL, Ph. (eds.), *Lenition and Fortition*, Berlin, Mouton de Gruyter, 131-172.
- SELKIRK, E. (1984), « On the major class features and syllable theory », in ARONOFF, M & OERHLE, R. (eds.), *Language Sound Structure*, Cambridge (MA), MIT Press 107-136.
- SEROT, P. (1999), «La clôture impossible (l'espace en géographie linguistique : la querelle du continu et du discontinu)», in NICOLAS, G. (éd.), *Géographie et langage(s). Interface, représentation, interdisciplinarité*, Sion : Institut universitaire Kurt Bösch, 227-248.
- SODDU, A. & STRINNA, G. (eds.) (2013), *Il Condaghe di San Pietro di Silki*. Nuoro, Ilisso.
- STRAKA, G. & NAUTON, P. (1945), « Le polymorphisme de l'R dans la Haute-Loire », *Mélanges (Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg)*, vol. 5 (1947), 195-238.
- STUMP, G. T., (2001), *Inflectional Morphology: A Theory of Paradigm Structure*, Cambridge, Cambridge University Press.

- THORNTON, A. M. (1996), « On some phenomena of prosodic morphology in Italian: accorciamenti, hypocoristics and prosodic delimitation », *Probus* 8, 81-112.
- TOURATIER, Ch. (2002), *Morphologie et morphématique : Analyse en morphèmes*. Nouvelle édition [en ligne], Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, (généré le 03 septembre 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pup/473>>.
- TRASK, R. L. (1996), *Historical Linguistics*, London, Arnold.
- TURTAS, R., PIRAS, S. & DESSI, G. (eds.) (2003), *Il registro di San Pietro di Sorres*. Cagliari: CUEC.
- ULTAN, R. (1978), « A Typological view of Metathesis », in GREENBERG, J. H. (ed.), *Universal of Human Language*, vol. 2.
- USPENSKY, B. A. & ZHIVOV, V. M. (1977), « Center-periphery opposition and language universals », *Linguistics* 196, 5-24.
- VAUX, B. (2003), « Syllabification in Armenian, Universal Grammar, and the Lexicon », *Linguistic Inquiry*, 34, 1: 91-125.
- VIGNUZZI, U. (1997), « Lazio, Umbria and the Marche », in MAIDEN, M. & PARRY, M (eds.), *The Dialects of Italy*, Cambridge, Cambridge University Press, 311-320.
- VINCENT, N. (2011), « Non-finite forms, periphrases, and autonomous morphology in Latin and Romance », in GOLDBACH, M., HINZELIN, M.-O., MAIDEN, M. & SMITH, J.-Ch. (eds.), *Morphological Autonomy. Perspectives from Romance Inflectional Morphology*. Oxford, University Press, 421-439.
- VIRDIS, M. (1978), *Fonetica del dialetto sardo campidanese*, Cagliari, Edizioni della Torre.
- VIRDIS, M. (1988), « Sardisch: Areallinguistik / Aree linguistiche », in HOLTUS, G., METZELTIN, M. & SCHMITT, Ch., (eds.), *Lexicon der Romanistischen Linguistik*, 4, Tübingen, Max Niemeyer, 897-913.
- VIRDIS, M. (ed.) (2002), *Il Condaghe di Santa Maria di Bonarcado*, Cagliari, Centro di Studi Filologici sardi – CUEC.
- VIRDIS, M. (2003), « Tipologia e collocazione del sardo tra le lingue romanze », *Ianua* 4, 1-9.
- VIRDIS, M. (2006), *Gerolamo Araolla. Rimas diversas spirituales*. Cagliari: CUEC.
- VIRDIS, M., (2014), « Cronodiatopia sarda », in CUGNO, F., MANTOVANI, L., RIVOIRA, M. & SPECCHIA, S. (eds.), *Studi linguistici in onore di Lorenzo Massobrio*, Torino, Atlante linguistico italiano, 1097-1110.
- WAGNER, M. L. (1938-1939), « Flessione nominale e verbale del sardo antico e moderno », *L'Italia dialettale* 14 (1938), 93-170; 15 (1939), 1-30.
- WAGNER, M. L. (1984) [1941], *Fonetica Storica del sardo*, Cagliari, G. Trois, [Introduction, traduction et appendice de G. PAULIS].
- WANNER, D. (1989), « On Metathesis in Diachrony », *C.L.S.* 25, 434-450.
- WARTBURG, W. VON (1922-1967), *FEW: Französisches etymologisches Wörterbuch : eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes*, Bâle, R. G. Zbinden.
- WEIJER, J. VAN DE, (1996), *Segmental structure and complex segments*, Tübingen, Niemeyer.
- WEINREICH, U. (1979), *Languages in contact: findings and problems*, Mouton & Co.
- WHEELER, Max W. (2007), *Morfologia i fonologia catalana i romanica: estudis diacrònics*, Alacant/Barcelona, publications de l'Abadia de Moserrat.
- WIESE, R. (2011), « The Representation of Rhotics », In VAN OOSTENDORP, M., EWEN, C. J., HUME, E. & RICE, K. (eds.), *The Blackwell Companion to Phonology 1*, Malden (MA)/Oxford, Wiley-Blackwell, 711-729.
- YIP, M. (1999), « Reduplication as Alliteration and Rhyme », *Glott International* 4.8, 1-7.

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS.....	1
INTRODUCTION.....	3
1. Parcours universitaire	4
2. Structuration du mémoire	7
CHAPITRE 1.....	8
1. Le sarde	9
2. Les contraintes.....	12
2.1 La nasalisation vocalique	15
2.2 La métathèse de /r/.....	18
2.3 Autres langues	20
3. La structure et l'autorisation des segments.....	20
3.1 Relations hétérosyllabiques	24
3.1.1 L'autorisation des segments en logudorese	25
3.1.2 L'autorisation des segments en logudorese occidental.....	28
3.1.3 Les aboutissements des groupes Consonne + w en sarde.....	31
3.1.4 Les labiovélares.....	34
3.2 Relations tautosyllabiques	38
3.2.1 Les Groupes C+ r dans la « Barbagia de Ollolai »	38
3.2.2 Les Groupes C+ r dans la « Barbagia de Ollolai » et à Bitti	39
4. Les réalisations du /l/ intervocalique simple en sarde méridional ou comment rendre compte en synchronie des restes de la diachronie.....	42
4.1 /l/ en phonosyntaxe dans le parler de Genoni.....	44
4.2 /l/ en phonosyntaxe dans le parler de Senorbi	46
5. Résumé	48
6. La notion de marque.....	49
6.1 L'émergence du non-marqué : les hypocoristiques à redoublement	49
6.2 L'émergence du marqué.....	54
6.2.1 L'impératif et le vocatif.....	54
6.2.2 Les emprunts	56
6.2.2.1 Le traitement des consonnes initiales et finales dans les emprunts en sarde.....	56
6.2.2.2 Les emprunts en asturien	61
7. Résumé	62

CHAPITRE 2.....	63
1. Géographie linguistique : la classification des aires linguistiques	64
1.1 Les dialectes d'Italie.....	64
1.1.1 Les dialectes septentrionaux.....	66
1.1.2 Les codas	68
1.2. La classification des aires linguistiques : le sarde	71
2. Les données en dialectologie.....	72
2.1 Les atlas	73
2.2 Les aboutissements de la latérale dans le Massif central : analyse dialectologique et phonologique	74
3. Le Thesaurus Occitan (THESOC) et L'Atlas Linguistique Roman (ALiR)	78
3.1 Le Thesaurus Occitan (THESOC)	78
3.2 L'Atlas Linguistique Roman (ALiR)	79
CHAPITRE 3.....	85
1. La morphologie	86
2. L'allomorphie.....	86
2.1 Conditionnements phonologiques et morphosyntaxiques des allomorphes	87
2.2 Allomorphie et analogie	90
3. Changement de perspective	92
3.1 La Morphologie Distribuée	92
3.2 Le passé simple irrégulier en sarde ancien	95
4. En guise de conclusion	101
4.1 Des infinitifs rhizotoniques aux infinitifs athématiques.....	102
4.1.1 L'analyse de Wagner (1984)	105
4.1.2 L'analyse de Blasco Ferrer (1984, 2003).	106
4.1.3 L'analyse de Molinu (2013)	106
4.1.4 Une nouvelle analyse.....	107
4.2 Traitement des autres « allomorphes »	111
4.3 Perspectives de recherche en phonologie	112
TRAVAUX ET PUBLICATIONS.....	114
BIBLIOGRAPHIE.....	120
TABLE DES MATIERES.....	134